

Pierre-Henri CAMI

LES NOUVEAUX PAYSANS

1943

Table des matières

LES NOUVEAUX PAYSANS	4
CHAPITRE PREMIER L'AGENCE FARIDON	5
CHAPITRE II M ^{me} LORTICHAUT S'IMPATIENTE	11
CHAPITRE III APÉRITIF ET AGRICULTURE	18
CHAPITRE IV LE CHAMP MAIGRE	27
CHAPITRE V LOCOMOTION IMPRÉVUE	33
CHAPITRE VI LA HAUTE FUTAIE.....	37
CHAPITRE VII FABIEN-LE-TECHNICIEN.....	43
CHAPITRE VIII IDYLLE CHAMPÊTRE.....	52
CHAPITRE IX PARATONNERRES, COCHONS ET SENTIMENTS	60
CHAPITRE X IDYLLE POÉTIQUE.....	66
CHAPITRE XI IDYLLE SCIENTIFIQUE	72
CHAPITRE XII LE MARCHÉ NOIR.....	78
CHAPITRE XIII CONSCIENCE ET PETIT-SALÉ.....	85
CHAPITRE XIV LES VENDANGEURS EN PANNE.....	91
CHAPITRE XV JEUNESSE !.....	96
CHAPITRE XVI LA TROISIÈME AGENCE DE M. FARIDON	104
CHAPITRE XVII LE MOTEUR V / V.....	113
CHAPITRE XVIII LA VOIX DE LA MUSE	117
CHAPITRE XIX LARMES ET SOURIRES	121
CHAPITRE XX M. FARIDON N'A PAS PERDU SA JOURNÉE	126
PARMENTIER OU PATATES ET HUMANITÉ.....	135

Premier tableau. UNE PIÈCE QUI S'IMPOSE	136
Deuxième tableau. L'ÉTUDE D'UN RÔLE.....	140
Troisième tableau. IDYLLE ET POMMES DE TERRE.....	144
Quatrième tableau. APRÈS LE TRIOMPHE.....	153
LE PREMIER CRIME DU MONDE.....	156
CHAPITRE PREMIER.....	157
CHAPITRE II.....	164
CHAPITRE III.....	168
CHAPITRE IV.....	172
CHAPITRE V.....	175
CHAPITRE VI.....	178
CHAPITRE VII	180
UN ENJEU SANS PRÉCÉDENT	192
MONSIEUR TOP Fantaisie en 1 acte.....	215
SCÈNE PREMIÈRE	216
SCÈNE II.....	219
SCÈNE III	230
SCÈNE IV	231
SCÈNE V.....	239
SCÈNE VI	241
À propos de cette édition électronique.....	246

LES NOUVEAUX PAYSANS

À Paul Mirat.

CHAPITRE PREMIER

L'AGENCE FARIDON

Assise devant sa machine à écrire, Ginette, la jeune et gracieuse secrétaire de l'Agence Immobilière Faridon, relit l'annonce qu'elle vient de taper :

« À vendre superbe domaine « La Haute Futaie », soixante-dix hectares, cheptel vivant et cheptel mort ; occasion unique. Prix modéré. S'adresser à l'Agence Faridondont...

Surprise, Ginette interrompt brusquement sa lecture.

— Faridondont ?... Ah ! suis-je bête !... J'ai oublié la virgule !... Faridon, virgule, dont le directeur se tient à la disposition des acheteurs éventuels pour faire visiter la propriété et ses dépendances.

À ce moment, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Ginette décroche l'écouteur :

— Allô !... C'est moi, Ginette... Oui, j'ai fini de taper les annonces, monsieur Faridon... Ah ! vous venez ?... Bien, monsieur...

Quelques secondes plus tard, par une porte intérieure, M. Tristan Faridon fait son entrée. Mais ce n'est pas précisément une entrée comique. Vêtu d'un complet-jaquette noir, le directeur de l'Agence Faridon donne l'impression d'être en grand deuil. Ses manchettes sont ornées de larges boutons de nacre noire. Sa cravate est de la même couleur. Son visage, agrémenté, si l'on peut dire, d'une petite moustache

tombante, tellement noire qu'elle doit être teinte, achève de donner à ce funèbre personnage l'aspect classique du parfait affligé.



Derrière les énormes verres de ses lunettes également cerclées d'écaïlle noire, M. Tristan Faridon fronce des sourcils broussailleux :

— Ah ! ça n'arrive qu'à moi, grommelle-t-il. Si ça continue, je finirai par perdre ma clientèle !

— Que vous est-il arrivé, monsieur Faridon ? interroge Ginette.

— Toujours la même chose !... Avec ces deux agences à diriger, les erreurs sont inévitables !

— Mais aussi, monsieur, pourquoi tenez-vous, en même temps, une agence immobilière et une agence de Pompes funèbres ?

— J’y suis bien obligé. Mon oncle qui dirigeait l’agence de Pompes funèbres, située porte à porte de mon agence immobilière, est mort en me faisant son unique héritier. Alors, j’ai bien été forcé de mener de front les deux commerces. J’ai fait percer cette porte de communication entre les deux agences, mais avec ma maudite distraction...

— Il vous arrive parfois de vous tromper avec la clientèle.

— Vous pourriez dire : journellement !... C’est ainsi que je viens encore de faire une gaffe à l’instant même. J’étais en train de vendre un terrain pour un mausolée. Le client me demande des détails sur l’emplacement, et voilà que, par la force de l’habitude, je lui réponds : « Oh ! c’est un petit coin très gai, très riant ! Avec potager et arbres fruitiers ! »

GINETTE, *éclatant de rire*. — Il a dû en faire une tête, votre client !

FARIDON. — Vous pouvez le dire ! Il m’a traité de sinistre plaisantin, et j’ai eu toutes les peines du monde à le calmer.

GINETTE. — C’est comme hier, ce monsieur qui voulait acheter un terrain pour faire bâtir une villa, et à qui vous avez répondu : « Vous tombez bien ! J’ai un magnifique emplacement pour un caveau de famille ! »

FARIDON. — Celui-là, hélas ! je n’ai pas pu le retenir. Il m’a traité de funèbre rigolo, et il a filé chez un concurrent. Ah ! maudite distraction... Mais aussi, avec ces deux agences, comment ne pas m’embrouiller ?...

GINETTE. — Monsieur... Vous oubliez... Votre jaquette...

FARIDON. — Ah ! oui, c'est vrai ! Ces embêtements me font perdre la tête... La jaquette noire, c'est pour l'autre agence. (*Il enlève sa jaquette noire, et enfle le veston vert pomme accroché au porte-manteau, auquel il suspend sa jaquette.*)

GINETTE. — Et pour celle-ci, le beau veston vert pomme !

FARIDON. — Oui, cette couleur évoque les prés, les bois, les champs ; tout ce que je vends ici à ma clientèle.

GINETTE, *soupirant*. — Ah ! les prés ! les bois ! les champs ! les fleurs ! les oiseaux ! les papillons !... C'est là que je voudrais vivre !

FARIDON. — Vous aimez la nature, Ginette ?

GINETTE, *avec passion*. — Oh ! oui, monsieur Faridon ! Mon rêve serait d'habiter la campagne ! Aussi, dans votre agence, je subis, chaque jour, un véritable supplice !

FARIDON. — Un supplice ?

GINETTE. — Oui, un supplice de Tantale ! Je n'entends parler que de fermes, de propriétés, de bois, de prairies ; je vous entends vanter des paysages champêtres, des sites merveilleux ; et je dois montrer à la clientèle des photographies représentant de magnifiques domaines, de poétiques bocages, des jardins fleuris... Alors, vous comprenez, j'ai le cœur serré en pensant que je ne verrai jamais les fleurs, les arbres et les vertes prairies qu'en image ou en affiche de publicité ! Ah ! c'est bien triste, allez, monsieur Faridon !

FARIDON. — Si vous êtes triste, voulez-vous être dactylo dans mon autre agence ? Ça vous distraira !

GINETTE. — Ah ! non, merci !... Comme distraction !... Encore, en temps normal, c'était supportable. On voyait un client de temps à autre seulement. Mais, depuis que l'on parle du retour à la terre, les acheteurs ne cessent de défiler dans votre agence et, du matin au soir, je n'entends parler que campagne ! Jusqu'aux annonces que je tape et où l'on vante...

FARIDON. — À propos d'annonce, avez-vous tapé celle de la « Haute-Futaie » ?

GINETTE. — Oui, monsieur. La voici. (*Elle lui tend l'annonce.*)

FARIDON, *après avoir parcouru l'annonce du regard.* — Bien. Je vais l'envoyer aux journaux. (*Il la met dans sa poche.*) Ça me fait penser qu'il faut que j'en rédige une autre. Je vais vous la dicter.

GINETTE, *préparant sa machine.* — Bien, monsieur.

FARIDON. — Celle-là ne va pas vous attrister. Il ne s'agit pas de domaine champêtre. (*Il dicte.*) Occasion. Pour cause de départ, magnifique caveau de famille, état de neuf.

GINETTE — Pour cause de départ ?

FARIDON. — Oui. Les locataires étaient étrangers ; ils repartent dans leur pays. C'est une véritable occasion. Continuez. (*Dictant.*) : « S'adresser à l'Agence Tristan. » (*À Ginette.*) Ne vous trompez pas, surtout : Tristan, pas Faridon !

GINETTE. — Ne craignez rien, monsieur. Les premiers temps, je me trompais quelquefois ; mais, à présent, je sais bien que votre bureau de Pompes funèbres s'appelle l'Agence Tristan.

FARIDON. — Évidemment, je ne pouvais pas mettre le nom de Faridon sur la devanture. Cela pouvait choquer la clientèle. Alors, mon petit nom étant Tristan, j'ai eu l'idée de l'utiliser comme raison sociale de l'Agence funèbre.

GINETTE. — C'était tout indiqué. Et Faridon, votre nom de famille...

FARIDON. — Je l'ai conservé pour l'Agence immobilière... C'est fini de taper ?

GINETTE, *lui tendant la feuille*. — Voici, monsieur.

FARIDON, *après avoir lu*. — Parfait... (*Il met la feuille dans son autre poche.*) Mais, vous savez, au fond, Ginette, mes deux agences ne sont pas si différentes que ça l'une de l'autre.

GINETTE. — Oh ! pourtant, monsieur...

FARIDON. — Mais non. Dans toutes les deux, il s'agit toujours de retour à la terre !... (*Il éclate de rire.*) Oh ! attention ! des clientes !

CHAPITRE II

M^{me} LORTICHAUT S'IMPATIENTE

Deux personnes viennent, en effet, de pénétrer dans l'Agence Faridon. Deux femmes vêtues avec élégance : l'une grande, corpulente, quarante-cinq à cinquante ans ; l'autre, une ravissante jeune fille blonde, entre dix-huit et vingt ans. D'une voix autoritaire, la grosse dame s'adresse à Faridon.

— Pardon, monsieur. M. Lortichaut n'est pas chez vous ?

— Non, madame. Je n'ai pas vu M. Lartichaut...

— Non, rectifie l'imposante cliente, pas Lartichaut : Lortichaut : L. O. R. Lor... Lortichaut. C'est mon mari. Ma fille et moi avons rendez-vous avec lui dans votre Agence.

FARIDON. — Je n'ai pas vu M. Lar... M. Lortichaut, madame. À moins que ce monsieur ne soit venu pendant mon absence.

GINETTE. — Non, monsieur. Personne n'est venu.

FARIDON. — Ah ! mais j'y pense ... M. Lortichaut est peut-être venu dans mon autre agence... Était-ce pour des funérailles ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Des funérailles ?... Ah ! ça, monsieur !...

FARIDON. — Excusez-moi, madame, mais comme je dirige aussi l'agence à côté, je pensais que... enfin... Ce sera pour une autre fois. En tout cas, veuillez prendre la peine de vous asseoir, mesdames. M. Lortichaut va sans doute arriver.



GINETTE. — On vous demande à côté, monsieur Faridon.

FARIDON, *enlevant son veston vert et mettant sa jaquette noire.* — Veuillez m'excuser un instant, mesdames. (À GINETTE.) Dès que ce monsieur sera arrivé, prévenez-moi. (À M^{me} LORTICHAUT.) C'est sans doute pour un achat de propriété ?...

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui. Mon mari vous expliquera...

FARIDON. — Ah ! madame, la campagne, il n'y a que ça... Le gai soleil, les oiseaux gazouilleurs !... (*Brusquement, comme il va franchir la porte qui sépare les deux agences, il change d'expression et son large sourire fait place à un visage grave et professionnellement attristé de directeur de Pompes funèbres. Il sort en rajustant sa cravate noire et en enfilant des gants noirs.*)

M^{ME} LORTICHAUT, *à sa fille*. — Drôle d'agence !... C'est égal, je retiens ton père de nous faire poser ainsi !

JOCELYNE. — Nous sommes peut-être en avance.

M^{ME} LORTICHAUT, *consultant sa montre*. — Non. Nous sommes même en retard d'une demi-heure. Je ne comprends pas que l'on ne soit pas exact à un rendez-vous ! (*Le téléphone sonne.*)

GINETTE, *téléphonant*. — Le catalogue des mausolées ?... Vous l'avez oublié dans les maquettes de villas ?... Bien, monsieur ; j'arrive (*Elle prend un catalogue dans un tiroir.*) Vous permettez, mesdames, que je vous laisse seules un instant ; mais M. Faridon me réclame.

M^{ME} LORTICHAUT. — Faites donc, mademoiselle. (*Ginette sort.*) Quelle drôle d'agence ! Ils ne parlent que de funérailles et de mausolées ! Et ce M. Faridon, quel drôle d'oiseau ! Il change de plumage à chaque instant !

JOCELYNE. — Il nous reçoit en vert, comme un perroquet ; et brusquement, il se transforme en corbeau !

M^{ME} LORTICHAUT. — Ton père choisit bien ses endroits pour nous donner rendez-vous !... Si encore il arrivait...

JOCELYNE. — Je me souviens maintenant, qu'avant de venir ici, il devait passer dans un magasin de fournitures électriques avec Oscar et M. Fabien.

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! ce M. Fabien ! Encore une trouvaille de ton père !

JOCELYNE. — Le fait est que papa est emballé à fond sur ce soi-disant technicien agricole ! Il y a huit jours, il lit, dans

les petites annonces : « Technicien agronome cherche emploi pour exploitation rurale moderne et scientifique. »

M^{ME} LORTICHAUT. — Et ton père qui, vu les événements, a décidé notre retour à la terre, l'engage sur-le-champ comme conseiller technique, avant même que nous ayons acheté une propriété !

JOCELYNE. — Et maintenant, papa ne jure plus que par lui !

M^{ME} LORTICHAUT. — C'est ce qui m'inquiète. Dès qu'on lui parle progrès, science, inventions nouvelles, ton père est prêt à toutes les folies ! Ton frère Oscar est, lui aussi, bouche bée devant ce Fabien !

JOCELYNE. — Qui s'appelle Félure, par-dessus le marché !

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui, un nom qui promet !... C'est à croire que ce Fabien Félure les a envoûtés tous les deux, ma parole !

(À ce moment, la porte s'ouvre, et celui que Jocelyne a surnommé Oscar-le-Bucolique, fait son entrée dans l'Agence Faridon. C'est un jeune homme aux cheveux romantiquement rejetés en arrière et dont la cravate lavallière témoigne ostensiblement de sa qualité de poète.)

— Ah ! vous êtes déjà là ! s'écrie le nouvel arrivant. Papa comptait sur le retard traditionnel de maman... Enfin, il arrive et m'a envoyé en avant pour vous faire patienter.

M^{ME} LORTICHAUT. — Ce n'est pas malheureux ! Et que fait-il donc, au lieu d'être ici comme c'était convenu ?

OSCAR-LE-BUCOLIQUE. — Il commande des appareils électriques que Fabien l'a prié d'acheter d'urgence pour son laboratoire.

M^{ME} LORTICHAUT. — Son laboratoire !... Mais nous n'avons même pas encore de propriété !

OSCAR. — Ça ne fait rien, Fabien veut avoir son matériel sous la main, dès notre installation pour éviter toute perte de temps. Ah ! il a tout prévu, tout calculé ! C'est un grand cerveau !

JOCELYNE. — Ah ! non, je t'en prie, Oscar, assez parlé de ce Fabien-le-technicien ! Papa et toi, vous n'avez plus que ce nom à la bouche depuis huit jours !

OSCAR. — Oh ! toi, tu ne sais que te moquer et donner des surnoms aux gens. Tu peux l'appeler Fabien-le-Technicien tant que tu voudras...

JOCELYNE. — C'est encore mieux que de l'appeler Fé-lure !

M^{ME} LORTICHAUT. — Finissez ! Vous n'allez pas vous chamailler dans cette agence !

OSCAR. — Mais ce n'est pas moi, maman. J'arrivais, au contraire, le cœur transporté de joie bucolique, à la pensée que dans quelques heures peut-être, je pourrai accorder ma lyre en pleine nature, et chanter les nymphes des bois, les...

JOCELYNE. — Ça y est ! Le voilà en crise ! En tout cas, toi tu ne l'as pas volé, toi non, le surnom d'Oscar-le-Bucolique que je t'ai donné !

OSCAR. — Oh ! tu peux railler ! Ma muse plane trop haut pour que tes sarcasmes puissent l'atteindre ! Pégase repousse du sabot tes moqueries !

M^{ME} LORTICHAUT. — Je vous en prie...

OSCAR. — Cette agence immobilière m'inspire ! J'y respire déjà comme un zéphyr avant-coureur des sites champêtres qui s'étalent sur ces murs.

(Il déclame.)



*En pénétrant dans cette immobilière agence,
Où l'on voit prés et bois, champs, vignes, en portraits,
Ô Pomone, je sens que tu me dis d'avance :*

« Poète, prends ton luth...

JOCELYNE, *achevant le vers.* — ... *et me donne un baiser !*

OSCAR. — Non. Ça ce n'est que du Musset ! Et je ne suis pas un plagiaire. (*Il reprend.*)

« Poète, prends ton luth, et chante mes attraits ! »

Pendant l'envolée lyrique d'Oscar, Ginette est revenue et écoute, extasiée.

— Que c'est beau ! s'exclame-t-elle ne pouvant contenir son admiration. Oh ! pardonnez-moi, je suis confuse... Mais j'aime tant la campagne, la nature ! ajoute-t-elle en rougissant.

CHAPITRE III

APÉRITIF ET AGRICULTURE

— Ah ! nous voilà !... Excuse-moi, Adélaïde, mais Oscar t'a expliqué !...

Le personnage jovial qui vient d'entrer en prononçant cette phrase n'est autre que le tant désiré M. Lortichaut, lui-même. Il est suivi d'un grand jeune homme maigre, coiffé d'un chapeau-melon démodé et vêtu d'une longue jaquette noire et d'un ample pantalon de golf verdâtre ; son cou est emprisonné dans un col-carcan, style 1900, et il tient sous le bras une énorme serviette de cuir d'où dépassent des rouleaux de papier ; à sa boutonnière, est attachée une ficelle, au bout de laquelle pend une ridicule paire de lorgnons. C'est Fabien Félore, conseiller technique de M. Lortichaut.

— Je terminais une commande urgente pour le laboratoire de notre grand Fabien, continue M. Lortichaut.

M^{ME} LORTICHAUT, *pincée*. — Il me semble qu'acheter la propriété était encore plus urgent. Pour un futur agriculteur, tu commences déjà à mettre la charrue avant les bœufs !

FABIEN-LE-TECHNICIEN. — Permettez, madame Lortichaut... Dans notre exploitation moderne, les bœufs ne seront placés ni devant, ni derrière la charrue. Techniquement parlant, je supprime les bœufs, tradition périmée des âges révolus.

LORTICHAUT. — Mais oui, Adélaïde, nous supprimons les bœufs !

M^{ME} LORTICHAUT. — C'est bon, c'est bon... Mais, pour l'instant, il s'agit de voir dans cette agence... (*À Ginette.*) Mademoiselle, voulez-vous prévenir votre patron que mon mari est arrivé.

GINETTE. — C'est fait, madame. Voici M. Faridon.

FARIDON, *entrant, le visage lugubre et prenant brusquement une expression souriante.* — Je suis à vous, monsieur. Une seconde, s'il vous plaît... (*Il enlève sa jaquette noire et passe son veston vert.*)

LORTICHAUT, *bas, à sa femme.* — Il se déshabille ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui... Je crois que c'est un tic...

FARIDON, *prenant place derrière son bureau.* — Voyons... Comme me l'a laissé entendre Madame, vous désirez acheter une propriété, monsieur ?

LORTICHAUT. — C'est cela même, et...

OSCAR-LE-BUCOLIQUE, *déclamant :*

*Fuyant de la cité les odeurs délétères,
Et les vains tracas épuisants,
Nous allons nous livrer aux travaux de la terre
Au sain labeur des paysans !*

M^{ME} LORTICHAUT. — Oscar, laisse parler ton père !

JOCELYNE. — Laisse parler papa !

FABIEN-LE-TECHNICIEN. — Il n'est pas d'usage d'entremêler des strophes aux transactions immobilières !

LORTICHAUT. — C'est certain. Bientôt, d'ailleurs, tu n'auras plus le loisir de te livrer à ta stupide manie.

OSCAR. — Permettez, père... La culture des céréales ne m'empêchera point de cultiver les muses ! Je serai poète et paysan !

M^{ME} LORTICHAUT. — Oscar !

OSCAR. — Et à l'instar de mon doux maître, Virgile, dont l'inspiration bucolique...

LORTICHAUT. — Ah ! non, je t'en prie, en voilà assez ! Laisse-moi parler. (*À Faridon.*) Comme je vous le disais, j'ai l'intention d'acheter une propriété. J'ai pris dans les affaires, l'habitude des décisions rapides. Après examen attentif des événements actuels, j'ai résolu d'abandonner la fabrication des apéritifs, pour me consacrer entièrement à l'exploitation agricole.

FARIDON, *aimable*. — Votre nom semble déjà prédestiné aux travaux champêtres, monsieur Lartichaut !...

LORTICHAUT. — Non, Lortichaut. Mais, vous me connaissez certainement de nom ! L'apéritif Lortichaut, dont la publicité s'étage dans toute la presse et sur tous les murs !

FARIDON. — Ah ! vous êtes l'apéritif Lortichaut ?... Excusez-moi. J'étais si loin de penser que j'avais l'honneur... Je crois bien que je vous connais ! (*Il récite machinalement.*)

*On le boit glacé ou chaud,
L'apéritif Lortichaut.*

LORTICHAUT. — C'est moi qui ai trouvé ce texte. Sans me vanter, je suis doué pour les slogans ! Mon fils Oscar trouve que ce sont des vers plats. N'empêche que ces deux petits vers m'ont fait vendre des milliers de grands verres ! (*Il éclate de rire.*)

FARIDON, *avec un rire diplomatique.* — Très amusant, très spirituel !

LORTICHAUT. — Mais l'heure n'est plus à l'apéritif !

FARIDON. — Hélas !

LORTICHAUT. — J'ai réfléchi qu'avec les restrictions alimentaires actuelles, les gens n'auront aucun intérêt à s'ouvrir l'appétit. Résultat : disparition à peu près totale des apéritifs.

FARIDON. — C'est hélas certain.

LORTICHAUT. — Il fallait donc trouver autre chose. J'avais bien pensé à lancer un apéritif de circonstance, qui, au lieu d'exciter la faim, aurait endormi l'estomac, et j'avais déjà trouvé ma nouvelle publicité.

*Le Lortichaut, à l'eau ou sec,
Coupe l'appétit en cinq secs !*

FARIDON, *flatteur.* — Imprévu !... Original...

LORTICHAUT. — Mais toutes réflexions faites, j'ai renoncé à ce projet, et j'ai liquidé mon liquide !

FARIDON, *impassible.* — Tordant !

LORTICHAUT. — J'ai soldé mon fonds, pour me consacrer à la culture et à l'élevage, seul placement sérieux et solide à notre époque.

FARIDON. — Vous avez parfaitement raison, monsieur Lortichaut. La terre ne nous donne jamais de désillusions, elle nourrit toujours celui qui l'aime et sait la travailler !

LORTICHAUT. — Oh ! le travail ne nous fait pas peur. Nous sommes décidés à mener la rude et laborieuse existence des paysans. Avez-vous une ferme à vendre ?

FARIDON. — J'en ai plusieurs. Je vous proposerai d'abord la ferme des « Buissons »... Voyons... Ferme des Buissons... (*Il cherche sur son bureau et prend une chemise renfermant des dossiers.*) Ah, voici ! Vous trouverez dans ce dossier toutes les photos de la propriété. Veuillez en prendre connaissance. (*Il pose le dossier devant Lortichaut.*) C'est très pittoresque ! très gai !

LORTICHAUT, *ouvrant le dossier*. — Mais... ce sont des photographies de corbillards !

FARIDON. — Oh... excusez-moi, monsieur !... C'est... c'est une petite erreur... Comme je dirige aussi l'agence des Pompes funèbres, on a dû mélanger les dossiers... Je vais...

M^{ME} LORTICHAUT. — Avant tout, un renseignement. Y a-t-il le gaz, l'électricité et le chauffage central dans cette ferme ?

JOCELYNE. — Et une salle de bain ?

FARIDON. — Non, mesdames. Il est certain que les fermes ne possèdent pas encore tout le confort moderne... Mais, à la campagne...



M^{ME} LORTICHAUT. — Comme c'est ennuyeux ! Évidemment, nous ne prétendons pas avoir toutes les commodités de la ville, mais, sans gaz, ni électricité...

OSCAR. — Ni chauffage central...

JOCELYNE. — Ni salle de bains...

LORTICHAUT. — Après les durs travaux des champs, une douche est de première nécessité.

M^{ME} LORTICHAUT. — On peut vivre en vrais paysans, sans pour cela renoncer aux bienfaits de l'hygiène.

FABIEN. — Au surplus, techniquement parlant, toute impossibilité d'installation électrique, rendrait ma collaboration inutile, attendu que mes méthodes d'agriculture modernes sont uniquement basées sur l'emploi rationnel, pratique et scientifique de l'électricité ; et étant donné d'une part que la motorisation du cheptel mort doit remplacer la traction animale du cheptel vivant, et d'autre part, que...

LORTICHAUT. — Je sais, je sais, mon cher grand Fabien ; et croyez que l'installation de votre laboratoire est mon unique souci. (*À Faridon.*) Il nous faudrait quelque chose de plus important, de plus moderne...

FARIDON. — J'ai précisément ce qu'il vous faut. J'allais justement faire passer l'annonce dans les journaux. Une occasion exceptionnelle ! D'ailleurs, tenez, voici l'annonce ; rendez-vous compte. (*Il prend la feuille tapée par Ginette, mais se trompe de poche et donne à Lortichaut l'annonce du caveau de famille.*)

LORTICHAUT, *mettant ses lunettes et lisant*. — « Occasion. Pour cause de départ, magnifique caveau de famille... » (*À Faridon.*) Ah ! ça, monsieur, est-ce une manie ?

FARIDON. — Oh ! pardon... Je me suis trompé de poche !... Voici la véritable annonce. (*Il lui tend l'annonce prise dans son autre poche.*)

LORTICHAUT, *lisant*. — À vendre : superbe domaine : « La Haute Futaie », soixante-dix hectares... (*À Faridon.*) Oh ! mais nous ne tenons pas à un château, je vous le répète : nous voulons mener la vie simple des paysans.

FARIDON. — Ce n'est pas un château, mais une confortable propriété avec gaz, électricité, chauffage central, salle de bains...

M^{ME} LORTICHAUT. — Cela me paraît convenable. À la campagne, il ne faut pas se montrer trop exigeant !

LORTICHAUT. — Pouvons-nous visiter ?

FARIDON. — Je suis à votre disposition. Si la propriété vous convient, je vous conduirai ensuite chez le notaire chargé de la vendre.

LORTICHAUT, à *Fabien*. — Soixante-dix hectares, l'électricité... Qu'en pensez-vous, Fabien ?

FABIEN. — Techniquement parlant, je ne peux me prononcer sans examen méticuleux et scientifique des locaux et dépendances. Toutefois, si cette propriété était adéquate à nos desiderata, je vous demanderais, cher monsieur Lortichaut, de ne pas conserver ce nom de « La Haute Futaie ».

JOCELYNE. — Pourquoi ? Mais, c'est très poétique, très romantique !

LORTICHAUT. — Laisse parler Fabien.

FABIEN. — Justement, ce nom évoque un peu trop, à mon sens, une époque périmée. À méthodes modernes, appellation nouvelle. Je pense qu'en nommant cette propriété « Technicita agricola »...

JOCELYNE. — Mais c'est affreux !... On dirait un nom de clinique.

FABIEN. — Je compte précisément, mademoiselle, en faire la clinique agricole moderne, qui donnera à la terre tous

les soins techniquement étudiés et scientifiquement appliqués pour sa germination rationnelle et intégrale.



Fabien-le-technicien s'apprête à développer son programme d'agronomie scientifique lorsque la porte de l'agence s'ouvre, livrant passage à un vieux paysan au visage énergique sur lequel le soc du temps a tracé de rudes sillons.

CHAPITRE IV

LE CHAMP MAIGRE

LE PÈRE FOUASSE, *entrant*. — Bien le bonjour, monsieur Faridon et la compagnie.

FARIDON. — Ah ! c'est vous, père Fougasse... Excusez-moi, mais si vous pouviez repasser... Je suis en affaire...

LE PÈRE FOUASSE. — Je n'avions qu'un mot à vous dire, et si c'était un effet de votre complaisance... Parce que, pour ce qui est de repasser, je n'avions guère le temps, et j'avions profité d'être venu à la ville pour le marché...

FARIDON. — Je regrette, mais...



LORTICHAUT. — Si ce brave homme n'a qu'un mot à vous dire, vous pouvez...

FARIDON. — Vous permettez ? Alors, de quoi s'agit-il, père Fougasse ? Je parie que vous venez encore pour cette histoire du « Champ maigre » ?

LE PÈRE FOUGASSE. — Dame, oui. J'y voudrions ben savoir si vous avez la réponse.

FARIDON. — Rien à faire, mon pauvre ami. J'ai transmis votre proposition d'achat au notaire de la « Haute Futaie », mais les héritiers ne veulent pas vendre ce champ séparément.

LE PÈRE FOUGASSE. — C'est ben contrariant, pour sûr.

FARIDON. — Mais, au fait, j'y pense. Les personnes qui sont dans mon bureau vont sans doute acheter la « Haute Futaie ». Peut-être pourriez-vous vous entendre avec M. Lortichaut lorsqu'il en sera le propriétaire.

LORTICHAUT. — De quoi s'agit-il ?

GINETTE, *qui a écouté au téléphone*. — Monsieur Faridon, on vous demande à côté. C'est très urgent.

FARIDON. — Vous permettez ?... Je reviens tout de suite. (*Il met sa jaquette noire.*) Et nous filons à la « Haute Futaie ». Je suis sûr que ça vous plaira... Paysage enchanteur, tout y respire le bonheur, la joie de vivre ! (*Arrivé près de la porte, il change brusquement d'expression, prend son visage attristé et sort.*)

LORTICHAUT, *au père Fougasse*. — Alors, mon brave homme, en attendant, expliquez-moi votre affaire.

LE PÈRE FOUASSE. — Ben voilà... C'est rapport à ce champ... Le « Champ maigre » qu'on l'appelle, vu qu'il est en friche depuis des années, et qu'il n'y pousse quasiment que de la mauvaise herbe. Faut vous expliquer que ce champ dont je vous parle, est mitoyen de ma terre, autant dire qu'il se touche avec mon champ, sauf la haie de séparation, comme de juste. Mais vous êtes peut-être ben pressé et j'pouvions vous en causer plus tard...

LORTICHAUT. — Mais non, mais non, continuez, père Fougasse. Je suis heureux d'être déjà dans l'ambiance champêtre et de parler à un véritable paysan !

LE PÈRE FOUASSE. — Vous êtes ben aimable. Alors, voilà des années, que j' m'étais mis dans la tête de l'acquérir, ce champ maigre. Vous comprenez, c'était pour le petit, pour mon gars Pierre, que je voulais l'acheter, pour quand il serait grand et qu'on travaillerait ensemble. Mais not' Pierre avait plus de goût à l'étude qu'à la terre, c'était un « intéléuel » à ce que disait l'instituteur. Alors, sa mère et moi, on a peiné un peu plus pour payer de l'instruction à not' gars. Et, naturellement, il n'était plus question d'acheter le « Champ maigre », puisque not' Pierrot était à la ville pour devenir un monsieur. L'avait fait ses études pour être avocat. Et voilà cette sacrée garce de guerre qui arrive juste comme il faisait son service. L'a pas été blessé, heureusement ; et même qu'il est revenu avec la médaille. Mais ce qui s'est passé par la suite, ça lui a fait, comme à tous bien sûr, ça l'a fait réfléchir à des tas de choses qu'on avait oubliées... Et, un soir, comme je pensais qu'il allait repartir à la ville, V'là qu'il me dit tout à coup : « Tu sais, papa ; je reste avec toi ! » « Quoi ? que j'y fais ; tu veux plus être avocat à c'te heure ? » « Non », qu'il me répond ; aujourd'hui la France a plus besoin de paysans que de salivards ! »

LORTICHAUT. — Votre fils avait raison.

LE PÈRE FOUGASSE. — Ce qui fait, qu'à présent que le gars est revenu à la terre, j'ai recommencé à penser à mon ancien projet du « Champ maigre », et je serais ben aise, des fois que vous achèteriez la « Haute Futaie », si vous vouliez ben me le vendre.

LORTICHAUT. — Entendu, père Fougasse ; vous viendrez me voir en voisin, et nous arrangerons cette affaire de terrain en friche.

FABIEN. — Permettez, monsieur Lortichaut... Technique-ment parlant, si ce terrain est en friche, ne sommes-nous pas justement là pour le défricher scientifiquement ?

LORTICHAUT. — C'est juste. Mais, pour ce petit lopin insignifiant...

FABIEN. — Il n'y a pas de lopin insignifiant, monsieur Lortichaut. Grâce à ma technique moderne d'agriculture, nous utiliserons la moindre parcelle de terrain ; nous exprimerons de la terre jusqu'à l'ultime goutte de son suc nourricier.

LORTICHAUT. — Évidemment. Dans ces conditions, mon brave homme, je ne pense pas pouvoir accepter votre proposition.

LE PÈRE FOUGASSE. — J'en ai ben du regret, pour sûr... Mais des fois que vous voudriez réfléchir...

FABIEN. — C'est tout réfléchi. Inutile d'insister. Nous défricherons nous-mêmes l'arpent.

OSCAR, *déclamant* :

*Et nous ferons surgir, en défrichant l'arpent,
Les elphes, les lutins, les faunes, le dieu Pan !*

LE PÈRE FOUGASSE. — J' sais point si vous ferez pousser des elphes et toutes ces légumes que vous dites, mais ce sera dur, ben dur, surtout pour des gas qu'ont pas l'habitude. J' savons point ce que vous allez y semer, dans ce coin-là ; ça me regarde pas, ben entendu, mais à mon idée, la pomme de terre y viendrait bien.

LORTICHAUT. — Rassurez-vous, père Fougasse, j'y penserai. Et d'ailleurs, dès que je serai agriculteur, voici quel sera mon slogan...

LE PÈRE FOUGASSE. — C'est-y un nouvel engrais cet eslogan que vous dites ?

LORTICHAUT. — Mais non, un slogan, c'est une devise.

LE PÈRE FOUGASSE. — Faites excuse, j'savons point très ben parler le français... Et alors, votre eslogan ?

LORTICHAUT. — Le voici :

*Lortichaut est trop homme de terre
Pour négliger la pomme de terre !*

(Il éclate de rire.)

FABIEN. — Et grâce à ma technicité, je compte bien accroître le rendement de cette légumineuse, et améliorer les méthodes vétustes de Parmentier.

LE PÈRE FOUGASSE. — J' connais point ce Parmentier que vous dites. C'est-y qu'il s'occupe de pommes de terre ?

LORTICHAUT. — C'est lui qui importa la pomme de terre en France.

LE PÈRE FOUGASSE. — Ah ! ben alors, je lui tire mon chapeau, à c'te Parmentier ! Des hommes comme ça, ça vaut quasiment mieux que des Napoléons pour l'humanité. C'est un paysan qui vous le dit ! Mais je vous laisse. Ben le bonjour, monsieur et la compagnie. (*En sortant.*) Mais, pour ce qui est du « Champ maigre » j'avions ben du regret, tout de même, ben du regret... (*Il sort.*)

LORTICHAUT. — Au revoir, père Fougasse... Quel brave homme ! En voilà un qui aime la terre !

CHAPITRE V

LOCOMOTION IMPRÉVUE

M^{ME} LORTICHAUT. — À propos d'aimer la terre, ça me fait penser... (À *Ginette*.) Mademoiselle, connaîtriez-vous une femme de chambre disponible ? La mienne me quitte, car elle ne peut se passer du cinéma et elle a horreur de la campagne.

GINETTE. — Horreur de la campagne ?... Est-ce possible ?... Moi, ce serait mon rêve d'y vivre toujours.

M^{ME} LORTICHAUT. C'est dommage que vous ne soyez pas femme de chambre, vous auriez pu réaliser votre rêve.

LORTICHAUT. — Mais, au fait, il me faudra quelqu'un pour taper ma correspondance.

FABIEN. — Techniquement parlant, une dactylographe est de première nécessité dans une exploitation agricole moderne.

LORTICHAUT. — En ce cas, et puisque vous aimez la campagne...

GINETTE. — Oh ! oui, monsieur !... Je pourrai vous aider aussi à élever les poules, les lapins, à traire les vaches...

OSCAR. — Et à ses moments perdus, mademoiselle pourra taper mes poèmes.

JOCELYNE, *riant*. — Comme vous le voyez, vos journées seront bien remplies.

LORTICHAUT. — Eh bien, mademoiselle, c'est entendu. Si nous achetons la « Haute Futaie », nous nous reverrons pour les conditions.

GINETTE. — Oh ! merci, monsieur. Que je suis heureuse !

FARIDON, *entrant, et tout en mettant son veston vert.* — Veuillez m'excuser. J'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais. Un héritier qui discutait sou à sou le convoi de son oncle. Enfin, j'ai réussi à enlever un « deuxième classe ». Quel pingre ! Il voulait les panaches par-dessus le marché !... Oh ! mais ça me fait penser ! Avant de partir (*il remet sa jaquette noire*)...

LORTICHAUT, *impatiente.* — Mais sapristi, vous passez le temps à vous déshabiller ! J'ai hâte de visiter la « Haute Futaie ».

FARIDON, *solennel.* — Rien qu'une minute, s'il vous plaît. (*Prenant une expression triste.*) Monsieur Lortichaut si vous achetez la « Haute Futaie », vous allez vous installer sans doute pour longtemps dans le pays ?

LORTICHAUT. — Jusqu'à ma mort, certainement.

FARIDON. — Jusqu'à votre mort. C'est là où je voulais venir. En ce cas, ne croyez-vous pas que l'achat d'un caveau de famille...

LORTICHAUT. — Ah ! vous n'allez pas recommencer !

FARIDON. — J'ai, précisément, une superbe occasion...

LORTICHAUT. — Je vous en prie, monsieur Faridon, n'insistez pas. D'ailleurs, nous avons déjà à Paris...

FARIDON. — À Paris !... Comment pourrez-vous, après avoir respiré l'air salubre de la campagne, aller vous enfermer dans une nécropole parisienne ?... Mais on n'y respire pas, monsieur !... C'est malsain !

LORTICHAUT. — Finissons, je vous prie ; ce n'est pas le moment !

M^{ME} LORTICHAUT. — Quelle agence !

FARIDON. — Soit. Nous en reparlerons donc une autre fois. (*Il enlève sa jaquette noire et remet son veston vert.*) Maintenant, je suis à votre disposition pour visiter la « Haute Futaie ».

LORTICHAUT. — Alors, en route !

OSCAR, *déclamant* :

*Allons voir cet asile au calme reposant,
Ou, parmi les grands bois, la terre retrouvée,
Et veaux, vaches, cochons, couvées,
Nous allons devenir de nouveaux paysans !*

LORTICHAUT. — C'est bon, c'est bon ; partons !

FARIDON. — Vous avez une voiture, naturellement ?

LORTICHAUT. — Non. On est en train de la transformer au gazogène. Mais vous avez bien une auto pour nous conduire ?

FARIDON. — Oui, mais trop petite pour nous contenir tous.

LORTICHAUT. — C'est ennuyeux. Comment faire ?

FARIDON. — Ah ! j'ai une idée !... Nous allons prendre le landau des affligés ; il y a plus de place qu'il n'en faut, et le trajet se fera très agréablement !... Si ces messieurs et dames de la famille veulent me suivre... Oh ! excusez-moi ! l'habitude... Si vous voulez bien me suivre...

M^{ME} LORTICHAUT, *à son mari*. — Ah ! je la retiens, ton agence ! Le landau des affligés !...

LORTICHAUT. — Ne nous plaignons pas. Il aurait pu nous proposer le corbillard !

CHAPITRE VI

LA HAUTE FUTAIE

Depuis déjà deux mois, M. Lortichaut, qui s'est rendu acquéreur de la « Haute Futaie », est installé avec sa famille dans sa magnifique propriété. Par un matin lumineux de fin août, nous retrouvons nos apprentis-paysans réunis dans le grand salon de la « Haute Futaie ». M. Lortichaut, en robe de chambre, est assis entre sa femme et Jocelyne ; tandis qu'un peu plus loin, Oscar-le-Bucolique, mollement étendu sur un canapé, attend l'inspiration.

LORTICHAUT, *prenant un livre sur la table*. — Si vous voulez bien, mes enfants, nous allons poursuivre la lecture de *L'Élevage modèle*.

JOCELYNE. — Oui. C'est passionnant !

M^{ME} LORTICHAUT. — Nous en étions restés au chapitre : « Comment nourrir les vaches. »

LORTICHAUT, *ouvrant le livre et feuilletant*. — Voyons... Sevrage des lapereaux... Non, c'est plus loin... Ah ! voici. « Comment nourrir les vaches. » (*Il lit à haute voix.*) Le régime alimentaire de la vache a une grande influence sur la qualité du lait et la production du beurre. Pour bien nourrir une vache, voici comment on s'y prend : Vous placez la bête sur vos genoux, après quoi, vous saisissez la tête de la main gauche et, allongeant bien son cou, vous lui ouvrez le bec... »

JOCELYNE, *riant*. — Mais... papa...

LORTICHAUT. — Oh ! pardon, je me suis trompé... C'est l'engraissement des volailles. J'ai tourné deux pages à la fois.

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! c'est bien toi. Tu n'en fais jamais d'autres ! Passe-moi le livre, je vais continuer.



LORTICHAUT. — C'est ça, continue... D'ailleurs, il est temps que j'aie m'habiller pour les rudes travaux des champs !... J'ai hâte de saisir ma bêche et de remuer la terre

en vrai paysan. (*Tout en parlant, il imite le geste du paysan crachant dans ses mains, avant de prendre sa bêche.*)

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! je t'en prie, Hippolyte !... Quelle sale habitude !... Depuis deux mois que nous sommes installés à la « Haute Futaie », tu ne peux prendre un objet sans te cracher dans les mains. C'est dégoûtant !

LORTICHAUT. — Possible. Mais c'est l'A.B.C. du travail agricole ! D'ailleurs, j'ai fait un slogan à ce sujet :

*Pour bien avoir l'outil en mains.
Avant tout, crachez dans vos mains !*

Quand on veut devenir un véritable paysan, il faut observer la tradition !...

M^{ME} LORTICHAUT. — N'empêche que c'est un geste répugnant !

LORTICHAUT. — Non, le geste auguste du bêcheur ! (*Il sort.*)

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! il est joli, le bêcheur !... Mais ne perdons pas de temps... (*Elle feuillette le livre.*)

OSCAR. — Dis, maman... Lis comme papa, en passant des pages ; c'est bien plus rigolo.

M^{ME} LORTICHAUT. — Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Tu ferais mieux d'aller bêcher le jardin, au lieu de rester sur ce canapé à ne rien faire !

OSCAR. — Mais, je travaille, maman. J'attends l'inspiration. Ce matin, en regardant le père Fougasse et son fils labourer leur champ, j'ai senti germer en moi l'idée d'un sublime poème. J'ai déjà le titre : *Noble Sueur*.

JOCELYNE. — C'est toujours ça !

OSCAR. — Permetts... J'ai aussi les quatre premiers vers
(*Il déclame.*)

*J'aime vous contempler, ô rudes laboureurs !
Traçant avec effort des sillons parallèles,
Tandis que sur le sol tombe votre sueur,
Qui le fécondera pour les moissons nouvelles !*



JOCELYNE. — Oh ! pour la contemplation à toi le pompon !

M^{ME} LORTICHAUT. — Tu aurais mieux fait de les imiter et de labourer le « Champ-maigre » !

OSCAR. — Fabien me l'a défendu. Vous connaissez ses principes : tout par l'électricité ! Il a déjà réussi à défricher ce terrain avec une faucheuse de son invention, fonctionnant par ondes hertziennes. Il veut, maintenant, expérimenter une charrue du même genre, pour labourer ce champ. C'est un type formidable ! Il prétend diriger, de son laboratoire, tous les travaux agricoles, rien qu'en pressant des boutons ou en tirant des manettes !

M^{ME} LORTICHAUT. — Évidemment, c'est un jeune homme de valeur, je n'en disconviens pas. Mais il m'effraie avec toutes ses dépenses ! Son laboratoire, ses installations électriques, ses machines nous coûtent déjà un prix fou ! Où s'arrêtera-t-il ? Et il n'y a que deux mois que nous sommes installés à la « Haute Futaie ».

OSCAR. — Ce n'est qu'une mise de fonds. Mais après ça, quel rendement ! Et sans la moindre fatigue !

JOCELYNE. — Oh ! toi naturellement, tu es enthousiasmé. Quand il n'y aura qu'à presser un bouton pour labourer un champ, tu ne bouderas pas à là besogne ! Je comprends ton admiration pour Fabien-le-technicien.

OSCAR. — Chacun ses admirations ! Tu admires bien les Fougasses, toi !... Et surtout le fils !

JOCELYNE. — Qu'est-ce que tu dis ?

OSCAR. — Je vous aperçois tous les jours, en train de bavarder à travers la haie.

JOCELYNE. — Qu'est-ce qu'il y a de mal ? C'est un jeune homme bien élevé et très complaisant. Il me donne des conseils pour soigner les poules. Ça se fait entre voisins. Et puis, tu m'embêtes, à la fin ! Je suis libre de parler à qui je veux, ça ne te regarde pas !

M^{ME} LORTICHAUT. — Allons, finissez !

OSCAR. — En tout cas, tu ne m'empêcheras pas de te dire que tu ferais mieux de consulter Fabien que ce simple paysan.

JOCELYNE. — D'abord, ce n'est pas un simple paysan, il a fait ses études d'avocat, et quant à Fabien, il ne pense qu'à ses inventions électriques, qu'entre parenthèses, personne n'a encore jamais vues fonctionner.

OSCAR. — Évidemment, puisqu'il les fait fonctionner la nuit, à cause des ondes hertziennes qui ont plus de puissance que le jour. N'empêche que le résultat est là. En deux nuits, le « champ maigre » était complètement défriché.

M^{ME} LORTICHAUT. — Je t'en prie, Oscar, laisse-nous travailler.

OSCAR. — C'est bon, je m'en vais. D'ailleurs, ces lectures sur le menu des vaches ne sont pas favorables à l'inspiration !
(*Il sort.*)

CHAPITRE VII

FABIEN-LE-TECHNICIEN

JOCELYNE. — Ce qu'il peut m'énerver avec son Fabien ! Lui et papa n'ont que ce nom-là à la bouche, du matin au soir !

FIRMIN, *entrant*. — Oh ! pardon, Madame. Je pensais que Monsieur était ici. C'était pour lui parler de sa binette.

M^{ME} LORTICHAUT, *sursautant*. — Hein ? Quelle binette ?

FIRMIN. — La binette de Monsieur.

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! ça, Firmin, que signifie ce langage ? La binette de Monsieur ?

FIRMIN. — Mais, Madame, c'est un outil de jardinage, et...

LORTICHAUT, *entrant, coiffé d'un casque colonial, culotté d'un short genre scout et chaussé de bottes*. — Ah ! dites-moi, Firmin, avez-vous examiné ma binette ?

FIRMIN. — Je venais justement dire à Monsieur que la binette de Monsieur était de travers, mais que je l'avais réparée. Monsieur a-t-il l'intention de bêcher aujourd'hui ?

LORTICHAUT. — Parbleu ! Vous pensez bien, Firmin, que si j'ai entrepris le métier de paysan, ce n'est pas pour me tourner les pouces ! Vous me sortirez la brouette, une pelle et le râteau.

FIRMIN. — Monsieur sortira sans sa binette ?

LORTICHAUT. — Eh non ! ma binette aussi, naturellement.

FIRMIN, *sortant*. — Bien, Monsieur.

M^{ME} LORTICHAUT, *énervée*. — Ah ! cette binette, j'ai cru que nous n'en sortirions jamais !

LORTICHAUT. — Mais c'est un instrument aratoire des plus utiles quand on est paysan.



M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! parlons-en ! Comme paysan, tu es réussi ! Si tu te voyais avec ton accoutrement : casque, short et bottes ! C'est à se demander si tu ne vas pas explorer la jungle ! Et ces ridicules gants blancs pour finir ! C'est le bouquet ! Ah ! des paysans comme toi, je dois le reconnaître, on n'en voit pas beaucoup dans les champs !

LORTICHAUT, *vexé*. — Permets, on peut être paysan, et se protéger des rayons solaires sans être ridicule. Quant à mes gants, c'est pour ne pas me salir les mains et éviter les ampoules. J'ai horreur de la routine, moi. Je suis pour les méthodes nouvelles, comme Fabien.

M^{ME} LORTICHAUT. — C'était fatal ! Il y avait longtemps qu'on n'avait pas entendu le nom de ton grand homme. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est qu'il te permette de te servir de tes mains pour jardiner, lui qui n'admet que l'agriculture électrique.

LORTICHAUT. — C'est pour mon hygiène, pour me permettre de faire un peu d'exercice. Il a bien voulu consentir à me laisser un petit coin de jardin à travailler, selon les méthodes périmées. Mais, pour tout le reste du potager, il a son plan.

M^{ME} LORTICHAUT. — Ça promet !

LORTICHAUT. — D'abord, il va diviser le jardin en multiples tranchées pour exhausser la terre et la mettre à portée de la main.

M^{ME} LORTICHAUT. — Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

LORTICHAUT. — Oui. La terre est trop basse, m'a-t-il dit, et provoque des courbatures. Alors, rien de plus simple : surélevons la terre et le travail sera facile et simplifié. Ce n'est pas à l'homme à se baisser vers la terre, mais à la terre de s'élever au niveau de son maître !

M^{ME} LORTICHAUT. — Voilà pourquoi il a embauché une équipe d'ouvriers qui creusent des trous dans le jardin ! Ah ! c'est du propre ! On dirait un véritable cimetière !

JOCELYNE. — Il va être gai, notre jardin.

LORTICHAUT. — Il ne s'agit pas d'être gai, mais pratique. Vous serez les premières bien contentes de ne pas avoir à vous baisser pour arracher des navets ou cueillir des petits pois, et d'avoir tous les légumes à portée de la main ! De plus, pour combattre la gelée, Fabien a imaginé une sorte de chauffage central sous la terre du jardin.

JOCELYNE. — Un chauffage central sous le jardin ?

LORTICHAUT. — Oui. Des tuyaux feront circuler de l'eau bouillante sous les semis, et permettront aux légumes de pousser malgré les plus basses températures.

M^{ME} LORTICHAUT. — Mais ça va te coûter des prix fous, une pareille installation.

JOCELYNE. — Ils vont revenir cher, les rutabagas !

LORTICHAUT. — Évidemment, mais c'est la mise en train. Il faut voir large et penser au futur rendement de la technique nouvelle ! Ah ! ce Fabien, quel cerveau ! Il pense à tout. Jusqu'aux cochons, dont il prétend pouvoir extraire la graisse d'une façon permanente, sans être obligé de les tuer.

M^{ME} LORTICHAUT. — Mais il est fou !

LORTICHAUT. — Il est génial ! Il a fait le plan d'une « cabine-de-sudation-porcine »...

M^{ME} LORTICHAUT. — De sudation porcine ?

LORTICHAUT. — Oui. Une sorte d'étuve dans laquelle les porcs seront enfermés une heure par jour, et où leur abondante sueur sera automatiquement recueillie par des appareils spéciaux. De cette précieuse transpiration, Fabien extraira, dans son laboratoire, toute la graisse fondue, qui sera mise en pots et conservée.

JOCELYNE. — Quelle horreur !

M^{ME} LORTICHAUT. — Mais ces malheureuses bêtes dépériront à force de suer ainsi !

LORTICHAUT. — Non. Fabien a tout prévu. Grâce à son système de suralimentation, les porcs pourront transpirer indéfiniment sans s'anémier. Pour exciter leur appétit, ce garçon a eu l'idée d'utiliser le stock de bouteilles d'apéritif qui me restait en magasin.

M^{ME} LORTICHAUT. — Comment ? Il fait boire l'apéritif aux cochons ?

LORTICHAUT. — C'est-à-dire qu'il en fait verser plusieurs litres, chaque jour dans leur auge, mélangé à leur nourriture. L'estomac creusé par l'apéritif, nos porcs mangeront trois fois plus que les cochons ordinaires et grossiront en conséquence. Ah ! ce Fabien, quel génie !... Mais, à propos, où est-il donc, en ce moment ?

JOCELYNE. — Dans la basse-cour. Il est en train, paraît-il, d'essayer une de ses inventions.

LORTICHAUT. — Oui, je sais. Un lance-grain automatique. C'est très ingénieux. Un disque phonographique dissimulé dans l'appareil crie : « Petit, petit, petit, petit ! » pour appeler la volaille, tandis qu'un mécanisme électrique projette les graines sur le sol. Formidable ! (*À ce moment, on entend un grand cri au dehors.*)

M^{ME} LORTICHAUT. — Ce cri... Que se passe-t-il ?

JOCELYNE. — Mon Dieu ! Un accident ?...

LORTICHAUT. — Ça venait de la basse-cour... Je vais voir... (*Au moment où il s'apprête à sortir, une servante*

campagnarde se précipite dans le salon, en se frottant l'œil avec son tablier.)



LA SERVANTE, *pleurnichant*. — Madame, Madame. J'ons failli être éborgnée ! C'est vot' M. Fabien, en essayant sa machine à volaille... Les grains sont partis quasiment aussi fort

que d'une mitrailleuse !... La preuve, que j'en ai reçu un dans l'œil qu'a manqué me le crever ! et que je ne savions plus combien de poules et de poulets sont tombés tués raide comme à coups de fusil !

JOCELYNE. — Ma pauvre Jeanneton, il faut... voyons...

FABIEN, *entrant*. — Cette fille est stupide ! Elle s'affole pour un rien. Évidemment, techniquement parlant, l'appareil n'était pas tout à fait au point ; mais, une fois réglée la force de propulsion, il fonctionnera admirablement.

LA SERVANTE. — En attendant, j'avions l'œil tout enflé et qui pleure quasiment autant que si j'avions perdu père et mère.

LORTICHAUT. — Que voulez-vous, ma fille ? La science a ses exigences. On ne met pas un appareil au point, sans expériences préalables : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

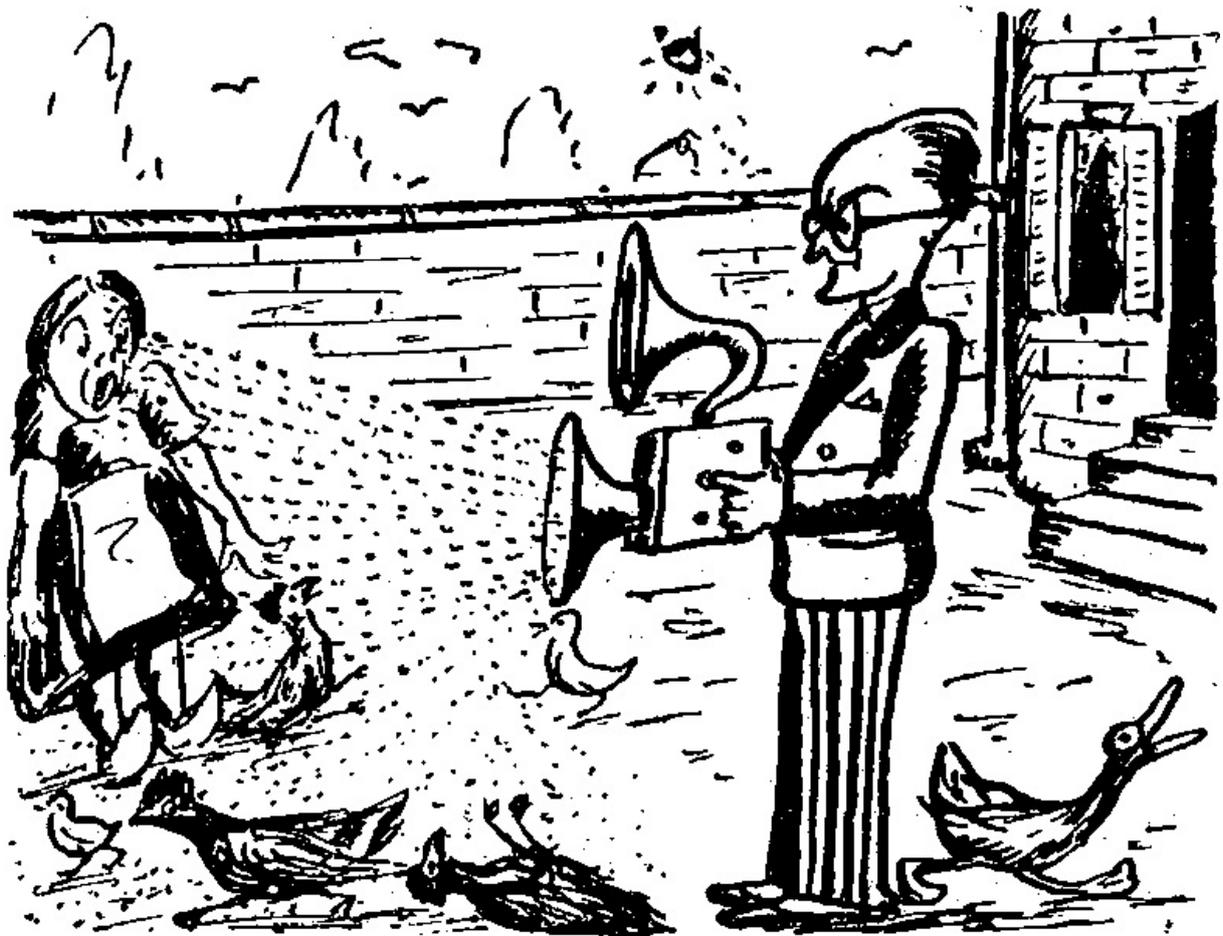
LA SERVANTE. — J'sais point s'il a cassé des œufs avec sa sale machine, mais pour sûr qu'il a tué des poulets.

LORTICHAUT. — C'est bien, c'est bien, ma fille. Allez vous bassiner l'œil et laissez-nous.

JOCELYNE. — Allez, Jeanneton, et dites à Ginette de vous soigner... ça ne sera rien.

LA SERVANTE, *en sortant*. — J'y vas, Mam'zelle. Mais c'éitions point sensé, tout de même, de lancer la graine aux poulets avec un canon ! (*Elle sort.*)

FABIEN. — Ces natures primitives sont imperméables aux lois du progrès. Elle n'a rien compris au mécanisme rationnel de mon « lance-grain ».



M^{ME} LORTICHAUT, *à part*. — C'est lui qui l'a, le grain.

JOCELYNE. — À propos de votre « lance-grain », il me vient une idée, monsieur Fabien... Pourquoi le disque de votre appareil, au lieu de crier : « Petits, petits, petits », ne chanterait-il pas tout simplement : *Viens poupoule* ?

LORTICHAUT. — Je t'en prie, Jocelyne, pas de plaisanteries déplacées !... Respecte la science !... Allons bon, il commence à pleuvoir ; je ne pourrai pas travailler la terre aujourd'hui.

M^{ME} LORTICHAUT. — Prends un parapluie ! Tu mets bien des gants ; tu ne seras pas plus ridicule !

FABIEN, *à Lortichaut*. — Si vous voulez bien profiter de vos loisirs forcés pour examiner avec moi le devis sur mon projet des paratonnerres.

M^{ME} LORTICHAUT. — Mais, il y a déjà des paratonnerres sur la maison.

LORTICHAUT. — Ce n'est pas pour la maison. Notre grand Fabien a constaté que la foudre faisait des ravages dans la forêt...

FABIEN. — Et je compte faire poser des paratonnerres sur les arbres de la « Haute-Futaie ».

M^{ME} LORTICHAUT, à *Jocelyne*. — Sur... les arbres ?... Ah ! ça, par exemple !...

LORTICHAUT. — Évidemment, c'est simple, mais encore fallait-il y penser !... Et il pense à tout, notre prodigieux Fabien !... Passons dans mon bureau, cher ami. (*Lortichaut et Fabien sortent.*)

M^{ME} LORTICHAUT, à *Jocelyne*. — Il va ruiner ton père, c'est sûr... Des paratonnerres sur les arbres !... Ça vous suffoque d'entendre des choses pareilles !... Il y a des moments où je me crois dans un asile d'aliénés !... Tiens... Je vais faire un tour, ça me calmera. (*Elle sort.*)

CHAPITRE VIII

IDYLLE CHAMPÊTRE

JOCELYNE, *seule*. — Pauvre papa ! Ce Fabien va le rendre aussi fou que lui !... Quand je pense qu'il rêve de me voir épouser cet olibrius !... Il prétend qu'une jeune fille devrait s'estimer heureuse et fière de devenir la femme d'un pareil cerveau. D'abord, *primo*, je ne veux pas être la femme d'un cerveau ! *Secundo*... c'est mon secret !

GINETTE, *entrant*. — Oh ! pardon, Mademoiselle !... Je croyais que Monsieur votre père était ici. Je venais lui annoncer que M. Pierre Fougasse, le fils de nos voisins, désirait lui parler.

JOCELYNE, *vivement*. — M. Pierre ?... Dites-lui d'entrer, je vous prie, Ginette. Je préviendrai moi-même papa. (*Ginette sort. Entre Pierre Fougasse. C'est un beau jeune homme, d'allure sportive, au visage énergique, au regard franc, et dont la puissante musculature révèle les origines paysannes.*)

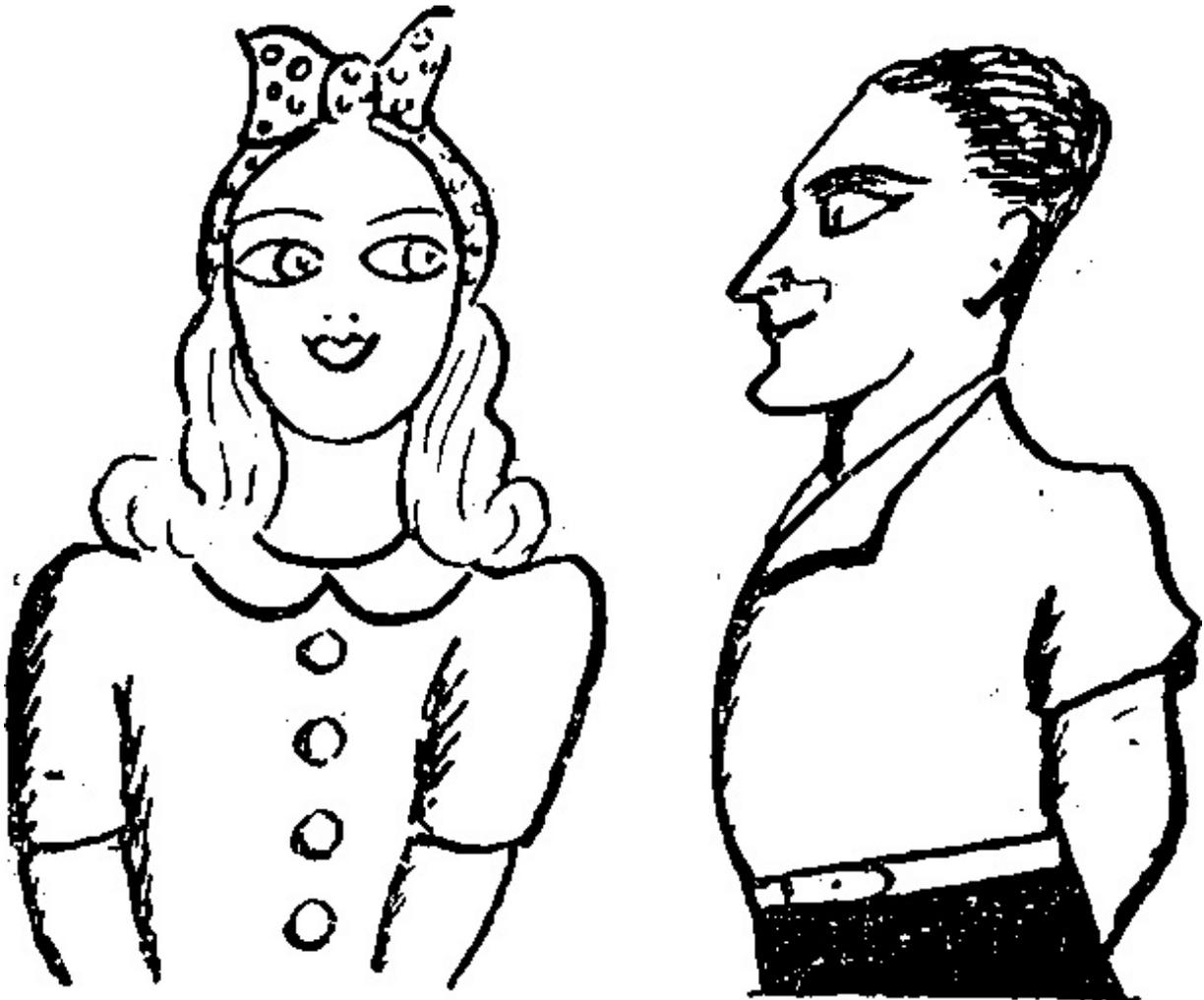
PIERRE. — Bonjour, mademoiselle Jocelyne.

JOCELYNE, *emphatique*. — Bonjour, môssieu Pierre ! (*Riant.*) Vous savez, ce n'est pas une raison, parce que vous êtes en visite dans notre antique manoir, pour ne pas m'appeler Jocelyne tout court, comme vous le faites chaque jour, pendant nos graves conversations agricoles par-dessus la haie !

PIERRE. — À ce propos, mad... non, Jocelyne, tout court, je dois m'excuser de ne pas avoir pensé, ce matin, à vous prévenir de ma visite.

JOCELYNE. — Vous étiez tellement absorbé par les explications sur la manière de reconnaître une poule pondeuse, que ce petit oubli est compréhensible. Alors, vous veniez voir papa ?

PIERRE. — Oui. J'aurais voulu parler à monsieur votre père.



JOCELYNE, *riant*. — Et vous tombez sur la fille ! Quelle désillusion !...

PIERRE. — Taquine !... Quelle adorable surprise, au contraire !

JOCELYNE. — Flatteur !... Enfin, je vais abrégé votre supplice... Je vais prévenir papa. Il est en conférence avec notre illustre Fabien.

PIERRE. — Oh !... En ce cas, ne le dérangez pas. Je reviendrai !...

JOCELYNE. — Ça n'urge point ?

PIERRE. — C'est-à-dire... Oui... et non. C'est mon père surtout qui est impatient... Il a toujours son idée d'acheter le « Champ maigre », et il m'envoie faire une tentative...

JOCELYNE. — Inutile, hélas ! Mon pauvre Pierre, j'ai le regret de vous le dire. Papa vous le céderait bien volontiers, ce petit champ ; mais il ne fait rien sans l'assentiment de monsieur son conseiller technique. Et Fabien, son grand Fabien, comme il l'appelle, prétend utiliser la moindre parcelle de notre domaine.

PIERRE. — Alors, vous pensez que je n'ai aucune chance ?

JOCELYNE. — Pas la moindre, et j'en suis navrée, Pierre, croyez-le. J'aurais tant aimé vous être agréable et donner cette grande joie à votre père.

PIERRE. — Vous êtes gentille... Je vous remercie. Mais c'est malheureux, tout de même, de voir cette terre abandonnée !

JOCELYNE. — Mais, elle est déjà défrichée...

PIERRE. — Oui, évidemment... Mais nous voici à l'époque des semailles, et rien n'est encore labouré !

JOCELYNE. — Notre Fabien national prétend que dès que sa charrue... à ondes hertziennes sera au point, le champ va être labouré en une nuit.

PIERRE. — Possible, mais elle n'a pas l'air d'être encore prête à fonctionner. Je l'ai aperçue installée dans le champ ; mais elle a tout juste pu creuser cinquante centimètres de sillons... Et les jours passent...

JOCELYNE. — C'est bizarre, en effet, que sa charrue électrique n'arrive pas à labourer. Pourtant, sa défricheuse mécanique était également dirigée par radio, et le champ a été défriché merveilleusement. Ça, on ne peut le nier.

PIERRE. — Écoutez, Jocelyne, je vais vous faire une confidence. C'est mon père et moi qui avons défriché le « Champ maigre ».

JOCELYNE. — Qu'est-ce que vous dites ?

PIERRE. — Oui, ça nous faisait rager de voir la saison s'avancer, et cette fameuse mécanique rester là immobile dans le champ, sans bouger d'un pouce ! Alors, par pitié pour cette pauvre terre, et dans l'espoir qu'elle nous appartiendrait peut-être un jour, mon père et moi, en cachette, nous avons fait le travail que la machine de M. Fabien était incapable d'exécuter.

JOCELYNE. — En cachette ?

PIERRE. — Oh ! il n'y avait pas de risque d'être surpris ! Ce terrain est au bout de votre propriété ; personne n'y va jamais, et M. Fabien moins que tout autre.

JOCELYNE. — Ça c'est vrai. Il prétendait faire fonctionner sa « faucheuse » à distance, sans quitter son laboratoire.

PIERRE. — Quand le travail a été fini, nous avons poussé sa machine en bas du champ, pour lui laisser croire que c'était elle qui avait défriché le lopin, et le tour était joué !

JOCELYNE. — Et cet imbécile qui se vantait avec orgueil du résultat concluant de son expérience ! Ah ! je comprends maintenant, pourquoi sa charrue à ondes hertziennes ne fonctionne pas ! Oh ! mais je vais avertir papa !

PIERRE. — Gardez-vous en bien ! Subjugué comme il l'est par ce Fabien, votre père n'en croirait rien et s'imaginerait que c'est une calomnie contre son idole ! Cela ne servirait qu'à brouiller nos deux familles, et alors, adieu nos chères conversations par-dessus la haie ! Je serais très heureux pour mon père d'avoir ce champ, mais je tiens plus encore à conserver ma gracieuse et charmante élève.

JOCELYNE. — Et moi, mon sympathique professeur d'élevage champêtre ! Mais alors, que faire ?

PIERRE. — Rien, pour l'instant. Promettez-moi de ne rien dire.

JOCELYNE. — Soit. Je vous le promets, Pierre. Mais c'est rageant, tout de même, de penser que ce prétentieux personnage reçoit des éloges pour un travail que vous avez fait.

PIERRE. — Patientez, Jocelyne. Votre père finira bien un jour par s'apercevoir...

JOCELYNE. — Que Fabien est un piqué ? Je le souhaite de tout mon cœur. Et le plus vite possible, car au train dont ça marche, la fortune de mon père ne suffira pas longtemps à payer les inventions de son grand homme ! Canalisation par-ci, électrification par-là ! Il y a un véritable régiment d'ouvriers en permanence à « La Haute Futaie » ! Vous parlez du

calme des champs ! Je n'entends que des coups de marteau du matin au soir ! Et moi, qui aime tant la vie simple, la nature...

PIERRE. — C'est vrai ? Vous ne regrettez pas Paris ?

JOCELYNE. — Les premiers jours, oui, peut-être... Mais maintenant, plus du tout ! J'adore la campagne !

PIERRE. — Depuis quand ?

JOCELYNE, *souriant*. — C'est mon secret ! Et vous, Pierre, vous ne regrettez pas, non plus, Paris ?

PIERRE. — Mon Dieu... Moi aussi... Les premiers jours... Mais à présent, plus du tout ! J'adore la campagne !

JOCELYNE, *malicieusement*. — Depuis quand ?

PIERRE, *contrefaisant Jocelyne*. — C'est mon secret !

JOCELYNE. — Cachottier !

PIERRE. — Cachottière !

JOCELYNE. — Vous ne me le direz jamais, votre secret ?

PIERRE. — Et le vôtre, vous ne me le confierez pas ?

JOCELYNE. — Peut-être... Mais après vous.

PIERRE. — Oh ! moi, je l'ai déjà confié à quelqu'un pour qu'il vous le répète.

JOCELYNE. — À quelqu'un ?

PIERRE. — Oui, l'autre matin, en vous attendant derrière notre haie, j'ai dit tout bas mon secret à un pinson, pour qu'il vous le révèle...



JOCELYNE. — Oh ! vous savez, les pinsons sont des étourneaux. Il a sans doute oublié de faire la commission... Oh ! j'entends papa et l'illustre Fabien qui sortent du bureau. Si vous ne tenez pas à les voir, sauvez-vous ! Je vous rejoins dans un instant devant notre haie, mon cher professeur.

PIERRE. — Et que désirez-vous que je vous apprenne aujourd'hui, ma charmante élève ?

JOCELYNE. — Le langage des oiseaux.

PIERRE. — Le langage des oiseaux ?

JOCELYNE. — Oui, pour que je puisse interroger le pinson et savoir... Mais, sauvez-vous !

PIERRE. — À tout de suite, Jocelyne ! (*Il sort, et Jocelyne regagne sa chambre.*)

CHAPITRE IX

PARATONNERRES, COCHONS ET SENTIMENTS

LORTICHAUT, *entrant avec Fabien*. — Ce projet des paratonnerres pour les arbres de la « Haute-Futaie » me paraît tout à fait pratique, mon cher Fabien. Je croyais tout d'abord, excusez-moi, que vous vouliez en faire poser un sur chaque arbre de la forêt, et j'étais un peu effrayé...

FABIEN. — Je ne suis pas fou, monsieur Lortichaut. Comme je viens de vous le démontrer, techniquement parlant, cent cinquante paratonnerres, judicieusement placés, seront suffisants pour écarter tout danger et protéger la totalité des arbres.

LORTICHAUT. — En ce cas, évidemment, je ne vois aucune objection à la réalisation de votre projet. Cent cinquante paratonnerres, c'est un chiffre très raisonnable !

FABIEN. — Notez, au surplus, monsieur Lortichaut, qu'en achetant les paratonnerres en gros, vous obtenez déjà une diminution sur le prix d'achat. Diminution qui vient en défalcation sur les frais d'installation et qui paiera largement le badigeonnage en peinture verte des paratonnerres.

LORTICHAUT. — Le badigeonnage en peinture verte ?

FABIEN. — Oui. J'ai l'intention de faire teindre en vert feuillage chaque paratonnerre, de façon à ne pas détruire l'harmonie de votre forêt.

LORTICHAUT. — Décidément, vous pensez à tout, cher grand Fabien ! Et tenez, si votre invention se propage, voici un petit slogan que je viens de trouver :

*À chaque arbre, un paratonnerre,
Vous n'aurez plus chêne par terre !*

FABIEN. — Très verveux !

FIRMIN, *entrant*. — C'est le porcher de Monsieur qui demande s'il peut parler à Monsieur.

LORTICHAUT. — Faites entrer. Ah ! Firmin, comme il ne pleut plus, vous pouvez préparer mon matériel de jardinage.

FIRMIN. — Bien, Monsieur. (*Il sort et introduit le Porcher-Angoisse.*)

LORTICHAUT. — Eh bien ! porcher, mon ami, vous avez l'air angouissé.

LE PORCHER-ANGOISSE. — Faites excuse, not' maît', mais c'est rapport à vos cochons qui me donnent de l'angoisse, comme on dit. V'là déjà une semaine qu'ils sont tout tristes, tout pâlots ! C'est quasiment depuis le jour où M. Fabien m'a fait verser des litres de je ne sais quelle drogue dans leur auge.

LORTICHAUT. — De l'apéritif ?

LE PORCHER-ANGOISSE. — Comme vous dites. Faut croire que ça ne leur réussit pas, à ces pauvres bestioles, vu qu'ils en perdent l'appétit, et, sauf vot' respect, qu'ils rendent comme invités de noces, à peine s'ils ont le grouin dans leur pâté. M'est avis qu'il faudrait quérir le vétérinaire, avant que

vos cochons i'soyent tous péris de faim, comme oiseaux tombés du nid !

FABIEN. — C'est inutile. Je vois ce que c'est. La dose était trop forte. Le porc n'étant pas habitué à prendre l'apéritif, un dosage méthodique et rationnel s'imposera à l'avenir. Pour l'instant, ne servez plus d'apéritif aux cochons.

LORTICHAUT. — Évidemment, toutes les expériences ne peuvent pas réussir du premier coup. Malgré tout, je crois l'idée excellente. Ne vous découragez pas, Fabien.

FABIEN. — Je ne me décourage jamais.

LE PORCHER-ANGOISSE. — C'est mes cochons qui sont découragés ! Si vous pouviez les voir !

FABIEN. — C'est bien. Je vais venir les examiner. Allez, je vous rejoins.

LE PORCHER-ANGOISSE, *en sortant*. — Ah ! les pauvres mignons ! C'est plus des cochons... c'est des sauterelles ! (*Il sort.*)

LORTICHAUT. — Je vais faire immédiatement la lettre de commande à la fabrique de paratonnerres.

FABIEN. — Mais auparavant, puis-je vous demander de m'écouter encore un instant, monsieur Lortichaut ?

LORTICHAUT. — Mais comment donc !

FABIEN. — J'ai une grave communication à vous faire, monsieur Lortichaut.

LORTICHAUT. — Diable ! Vous m'effrayez ! Que se passe-t-il ? Parlez !

FABIEN. — Monsieur Lortichaut, vous savez que je ne dis jamais un mot à la légère, et que les propos oiseux ne sont pas mon fait. Or, après un méticuleux examen technique de mes sentiments, j'ai constaté que mon potentiel amoureux est irrésistiblement attiré vers M^{lle} Jocelyne.

LORTICHAUT, *radieux*. — Autrement dit, vous aimez ma fille ? Ah ! mon cher Fabien, aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable. Je ne vous le disais pas, mais cette union est le plus cher de mes désirs ! Au point que j'avais déjà fait quelques allusions à ce sujet à Jocelyne, afin de tâter le terrain.

FABIEN. — Et quel fut le résultat de vos expériences, monsieur Lortichaut ?

LORTICHAUT. — Hum... Je dois vous avouer que Jocelyne n'a pas l'air pour l'instant pressée de se marier. Mais, vous savez, les jeunes filles... leurs sentiments changent d'un jour à l'autre. D'ailleurs, elle ignorait que vous étiez fou d'elle.

FABIEN. — Permettez, monsieur Lortichaut. Je n'ai pas dit que j'étais fou de M^{lle} Jocelyne. Ces sentiments d'exaltation romanesques ne sont pas le fait d'un tempérament scientifique.

LORTICHAUT. — Évidemment, je voulais dire, que vous aimiez Jocelyne.

FABIEN. — Techniquement parlant, étant donné que la moyenne des battements du cœur humain est de soixante-quinze à la minute, j'ai pu constater scientifiquement que, chaque fois que je pensais à M^{lle} Jocelyne, les battements de mon cœur augmentaient de deux pulsations et demie par minute. Je peux donc en déduire mathématiquement que Mademoiselle votre fille fait battre mon cœur.

LORTICHAUT. — Oui, votre cœur bat pour elle, et vous désirez l'épouser ?

FABIEN. — Cette solution me paraît rationnelle. Je vous serais donc reconnaissant de vouloir bien me ménager un entretien avec M^{lle} Jocelyne. Si cela était possible, je désirerais que ce fût tout de suite, car, dans l'horaire de ma journée, j'ai prévu dix minutes pour faire ma déclaration à Mademoiselle votre fille. Techniquement parlant, c'est exactement suffisant pour une première conversation.

LORTICHAUT. — Vous êtes extraordinaire, mon cher Fabien... Votre maîtrise est admirable !... Mais, tout de même, je vous engage à ne pas trop brider vos sentiments... Les jeunes filles sont toutes un peu romanesques ; elles ne détestent pas une certaine fougue, une certaine flamme dans les déclarations de leur soupirant... Ainsi, moi, lorsque je faisais la cour à Adélaïde...

FABIEN. — Rassurez-vous, monsieur Lortichaut. J'ai tout prévu, tout pesé, tout calculé ; et j'ai trouvé le moyen technique de résoudre cette question sentimentale par un procédé scientifique de mon invention.

LORTICHAUT. — Prodigeux !

FABIEN, *consultant sa montre*. — Voyons, combien de minutes vous paraissent-elles nécessaires pour prévenir M^{lle} Jocelyne ?

LORTICHAUT. — Mettons... un quart d'heure.

FABIEN. — Quinze minutes, soit. Cela me donne exactement le temps d'aller examiner les porcs, avant de revenir faire ma déclaration d'amour.

LORTICHAUT. — Mon cher Fabien, c'est le plus beau jour de ma vie ! Dire, que bientôt j'aurai l'honneur d'être le beau-père d'un tel cerveau !

FABIEN. — Je vous quitte, monsieur Lortichaut.

LORTICHAUT. — Allez, heureux homme ! Ah ! vous allez faire un beau rêve d'amour !

FABIEN. — Je vais voir les cochons. (*Il sort.*)

CHAPITRE X

IDYLLE POÉTIQUE

LORTICHAUT, *seul*. — Quelle maîtrise !... Quelle organisation cervicale ! (*Ginette entre.*) Ah ! mademoiselle Ginette, savez-vous où se trouve ma fille ?

GINETTE. — Mademoiselle Jocelyne est dans sa chambre, elle achève de s'habiller.

LORTICHAUT. — Merci. Je monte lui parler. Ah ! Mademoiselle Ginette, vous passerez tout à l'heure dans mon bureau, j'ai une lettre à vous dicter.

GINETTE. — Bien, monsieur.

LORTICHAUT. — Ah ! Ginette, tel que vous me voyez, je suis le messenger du bonheur !

GINETTE. — Le messenger du bonheur ?

LORTICHAUT. — Oui. Je vais annoncer à M^{lle} Jocelyne une nouvelle qui va la transporter de joie ! La plus grande joie de sa vie... et de la mienne ! Je suis le messenger de l'amour ! (*Il sort guilleret.*)

GINETTE, *ahurie*. — Le messenger de l'amour ? Est-ce que M. Pierre aurait déjà fait sa demande ?... C'est M^{lle} Jocelyne qui va être heureuse !

OSCAR, *entrant*. — Mademoiselle Ginette, je vous cherchais.

GINETTE. — Vous me cherchiez, monsieur Oscar ?

OSCAR. — Oui. Tout à l'heure, du haut de ma tour d'ivoire, je...

GINETTE. — De votre tour d'ivoire ?

OSCAR. — C'est symbolique. C'est la tour dans laquelle, loin des profanes et des vaines agitations de ce monde, s'enferment les poètes. Du haut de ma tour d'ivoire, dis-je, je vous contemplais en train de donner la becquée aux pigeons. Et cette vision m'inspira, ô Ginette, et voici le résultat de cette inspiration. (*Il déclame.*)



*Si vous étiez colombe, ô Ginette divine,
Et si j'étais moineau, dans les coquelicots,*

*Nous pourrions échanger, sur nos becs, des bécots ;
Je serais ton Pierrot, et toi, ma colombine !*

GINETTE. — Oh ! c'est gentil, monsieur Oscar... mais un peu osé...

OSCAR. — Licence poétique !... Le poète peut tout oser !... Et ce que l'homme n'ose dire en vulgaire prose, le poète peut l'exprimer dans ses vers. Vous saisissez l'illusion, Ginette ?

GINETTE. — Peut-être... Mais il faut être sérieux, monsieur Oscar.

OSCAR. — Je veux faire sur notre idylle naissante un grand poème en douze chants, et je l'intitulerai : « Oscar et sa nymphe » ou « Une Idylle aux Bois. »

GINETTE. — En fait de bois, vous ne sortez jamais. C'est bien la peine d'être à la campagne, pour rester enfermé toute la journée dans une chambre !

OSCAR. — Mais, c'est pour mieux concentrer mon inspiration... D'ailleurs, par les fenêtres, j'aperçois les bois, les prairies, les coteaux...

GINETTE. — Ce n'est pas la même chose. Moi aussi, dans notre Agence, je voyais des photos de prairies et de forêts, mais j'ignorais la douceur de la véritable nature. Vous devriez faire comme moi, monsieur Oscar, profiter du grand air, du soleil, des fleurs, des oiseaux...

OSCAR. — Mais, comment pourrai-je alors, écrire les poèmes d'amour que je vous dédie ?...

GINETTE. — Au lieu de les écrire... vous pourriez les improviser tout en travaillant à côté de moi !...

OSCAR. — C'est vrai, au fond, vous avez raison, Ginette. Nous sommes tout le temps séparés. Pendant que j'écris mes vers tout seul dans ma chambre, vous êtes toute seule à travailler dans le jardin ou les champs.

GINETTE. — Vous devriez travailler aussi, monsieur Oscar. C'est très beau de chanter la nature, mais mieux vaut vivre avec elle. Près d'elle, vous la comprendrez davantage et vous l'aimerez plus encore !...

OSCAR. — Oui, vous avez raison ! C'est très beau de chanter l'amour ; mais mieux vaut encore vivre à côté de celle qu'on aime ! Dès demain, je prendrai la bêche, le râteau, la pelle, la pioche, la faux, la faucille...

GINETTE, *riant*. — Oh, pas tout à la fois !... Vous n'êtes pas un mille pattes !

(OSCAR, *déclamant*.)

*Tenant, dans ma main droite, ou la bêche ou la pelle,
Et, dans ma main gauche, un luth,
Je pourrai travailler, tout en chantant ma belle,
Tandis que le pinson poussera son contre-ut !*

GINETTE. — C'est ça... Et vous verrez que l'inspiration vous viendra encore plus facilement.

OSCAR. — Oui, à partir d'aujourd'hui, ma devise sera : « Rimer, biner et turbiner. »

GINETTE. — Mais il faut que je vous quitte, M. Lortichaut doit me dicter une lettre...

OSCAR. — À propos de lettre, moi aussi, j'en ai une à vous donner à taper. C'est papa qui m'a chargé de l'écrire. C'est une commande d'engrais. Il croit, en me faisant écrire des lettres commerciales, me détourner de la poésie ! Il ignore, pauvre père ! que le poète a le divin secret de transformer et d'embellir les choses les plus banales, et de mettre un peu de ciel dans la correspondance la plus terre à terre.

GINETTE. — Vous avez le brouillon ?

OSCAR. — Le voici. J'ai fait cette lettre en vers.

GINETTE. — En vers ? Une lettre commerciale ?

OSCAR. — Je ne sais pas écrire autrement. Écoutez. (*Il lit son brouillon.*)

*À la Maison Cruchet, Campagnol, Successeur,
Voici venir, Messieurs, l'instant plein de douceur
Où l'on fume le sol, où, mystère des choses,
Le fumier, par son suc, rend plus roses les roses,
Où le purin, coulant à travers le sillon,
Rend le blé plus doré, le vin plus vermillon !
Veuillez nous expédier, franco à domicile,
Du guano, cet engrais que les oiseaux des îles,
Sur les rochers lointains où rampent les scorpions,
Laissent tomber pour nous, de leurs mille croupions !*

GINETTE, *ahurie*. — Il faut que je tape...

OSCAR. — Oui, mais ne la montrez pas à papa. Il serait capable de la refaire en prose !... À bientôt, ô ma Muse ! (*Il déclame.*)

*Oscar aime en ce jour la nymphe Dactylo,
Comme Ulysse, jadis la nymphe Calypso !*

GINETTE, *sortant et regardant le brouillon de lettre.* — Ah !
la Maison Cruchet, Campagnol successeur va plutôt être surprise ! (*Elle sort.*)

CHAPITRE XI

IDYLLE SCIENTIFIQUE

OSCAR, *seul*. — Oui, Ginette a raison ; je veux, dès à présent, être poète et paysan !... Tiens, même sans le vouloir, je fais des vers !... C'est fou ce que la campagne peut m'inspirer !... Mais j'entends de Fabien le pas ferme et sonore qui semble s'avancer le long du corridor !... Encore des vers ! Décidément, c'est ma langue naturelle !... Comme Apollon !...

FABIEN, *entrant, portant une petite mallette de phonographe*. — M^{lle} Jocelyne n'est pas là ? (*Il consulte sa montre.*) Regrettable perte de temps.

OSCAR. — Vous vouliez parler à Jocelyne ?

FABIEN. — Oui. Elle devrait être ici. Monsieur votre père m'a ménagé un entretien...

OSCAR. — Oh, cher Fabien... Je crois deviner. Seriez-vous amoureux de ma sœur ?

FABIEN. — Techniquement parlant, j'ai tout lieu de le croire.

OSCAR. — Ah ! c'est moi qui serai heureux et fier d'être votre beau-frère ! Je vous admire tant !... Quand je pense que, bientôt, grâce à votre génie, les travaux des champs pourront s'effectuer assis dans un laboratoire, en pressant simplement des boutons et des manettes !

FABIEN. — Rigoureusement exact.

OSCAR. — Votre merveilleuse invention m'a inspiré un poème. Je l'ai intitulé : « Les Paysans de l'Avenir ou l'Agriculture en Chambre. » (*Il déclame.*)

*Joyeux faucheur, pressant le bouton douze,
L'herbe, là-bas, tombe sur la pelouse !
Gai moissonneur, donnant le courant C,
Le blé déjà par terre est entassé !
Vaillant batteur, poussant le bouton quatre,
Voici le blé sur la machine à battre !
Et plein d'ardeur, lançant le courant G,
En un clin d'œil, le tout est engrangé !*

OSCAR, *à Fabien qui est resté impassible.* — C'est beau, n'est-ce pas ? Comment trouvez-vous ce poème ?

FABIEN. — Techniquement parlant, je préfère un théorème... Mais voici votre sœur ; veuillez nous laisser, je vous prie.

OSCAR, *interloqué et vexé.* — Ah... Bon... Oui... (*À part, en sortant.*) Il n'a pas l'air d'aimer la poésie !

JOCELYNE. — Papa m'a dit que vous aviez quelque chose à me communiquer...

FABIEN. — Rigoureusement exact. Mademoiselle Jocelyne, je serai bref. Mes instants sont comptés.

JOCELYNE, *singeant l'inquiétude.* — Oh ! seriez-vous gravement malade ?

FABIEN. — Nullement. Pourquoi ?

JOCELYNE. — Comme vous disiez que vos instants sont comptés, je... je pensais...

FABIEN. — L'heure n'est point au badinage, Mademoiselle. J'ai une grave révélation à vous faire.

JOCELYNE. — Une nouvelle invention, je parie ?

FABIEN. — Précisément. (*Il lui montre le phonographe.*) Grâce à cet appareil...

JOCELYNE, *riant*. — Oh ! vous avez inventé le phonographe ?

FABIEN. — Trêve de plaisanteries, je vous en conjure, Mademoiselle. Grâce à cet appareil, dis-je, je vais pouvoir vous révéler, ce que votre père a déjà dû vous faire pressentir.

JOCELYNE. — Papa m'a dit simplement que vous désiriez me parler.

FABIEN. — En ce cas, je vous répéterai donc ce que j'ai déjà dit à Monsieur votre père. Depuis quelque temps, Mademoiselle, j'ai discerné en moi certains troubles, qui, scientifiquement analysés, me permettent d'affirmer par A plus B que votre présence ne m'est pas indifférente.

JOCELYNE. — Trop flattée, cher Monsieur.

FABIEN. — Étant donné cette constatation, j'ai résolu, suivant les usages établis, de vous faire ce qu'il est convenu d'appeler la cour. Mais, d'autre part, n'ayant, vous le comprendrez, qu'une infime partie de mon temps à consacrer aux choses du sentiment, j'ai réussi à solutionner cet important problème d'une façon rationnelle et scientifique, propre à satisfaire nos mutuelles aspirations.

JOCELYNE. — Excusez-moi, Monsieur, mais je ne comprends pas très bien...

FABIEN. — Je m'explique. J'ai donc enregistré sur le disque de ce phonographe, une ardente déclaration, susceptible d'éveiller en votre cœur les battements supplémentaires qui sont la preuve mathématique de l'amour. Je vais vous laisser ce phonographe, et de cette façon, vous pourrez écouter mes aveux passionnés autant de fois qu'il vous plaira sans que ma présence soit nécessaire. Je pourrai ainsi, sans aucune perte de temps, vaquer à mes travaux scientifiques, tandis que cet appareil me remplacera auprès de vous.

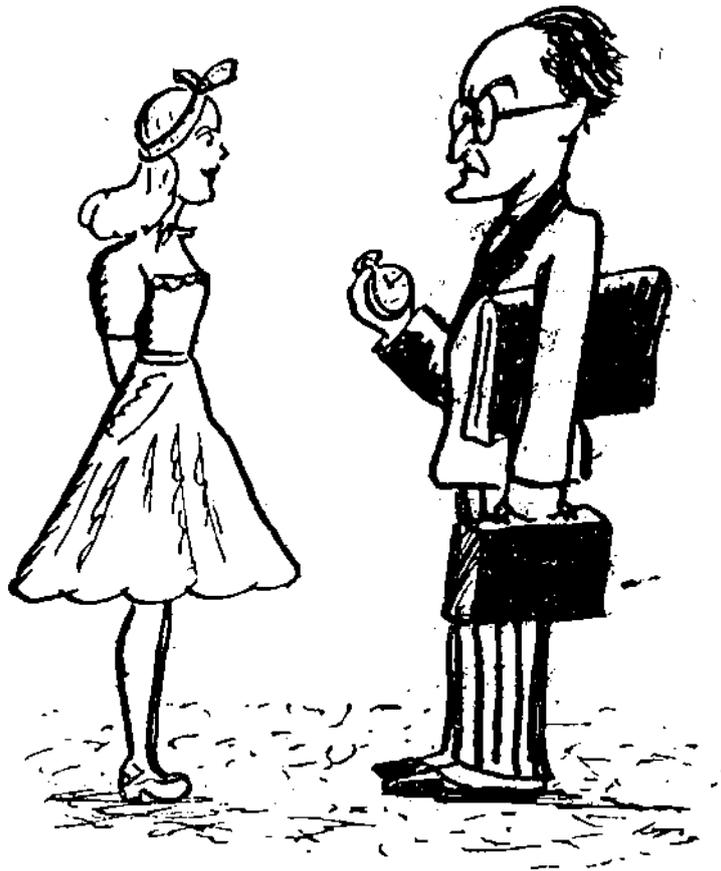
JOCELYNE, *ahurie*. — Mais...

FABIEN. — J'estime qu'à raison de six auditions par jour, ma cour sera terminée victorieusement d'ici une quinzaine, époque à laquelle j'aurai l'honneur de vous demander de vouloir bien m'accorder votre main.

JOCELYNE, *suffoquée*. — Oh !...

FABIEN, *consultant sa montre*. — Excusez-moi, Mademoiselle, je dois retourner dans mon laboratoire. Ma voix reste auprès de vous, et j'ose espérer qu'elle sera assez éloquente pour faire naître en votre cœur les battements indispensables à l'éclosion d'un amour réfléchi et pondéré. Mademoiselle, mes hommages. (*Il sort, laissant le phonographe.*)

JOCELYNE. — Ah ça, par exemple !... Ah, ça, par exemple !... C'est le bouquet... Moi qui voulais me payer sa tête en le laissant parler. C'est lui qui m'a laissée sans paroles, avec son invention !... Quel mufle !... Je serais curieuse, par exemple, de savoir... (*Elle ouvre la mallette du phono et met le disque en marche.*)



(La voix de Fabien enregistrée.). — Je vous aime, Mademoiselle Jocelyne, avec autant de certitude que deux et deux font quatre, et que mille divisé par dix égal cent. Je souhaite que vos élans d'amour avec les miens soient égaux, comme dans un triangle isocèle, les angles opposés aux côtés égaux sont égaux, et j'espère que notre amour sera rempli, en même temps, de chastes sentiments et de délices, comme la hauteur d'un isocèle est, en même temps, médiane et bissectrice !

JOCELYNE. — Ah ! ça, par exemple !... Comme déclaration d'amour !... En fait de cour... c'est un cours de géométrie ! Et c'est ça qu'il veut que j'écoute six fois par jour !... Comme disque sentimental, je préfère encore Tino Rossi !

(Et Jocelyne est prise soudain d'un tel fou-rire, qu'elle n'entend pas Pierre Fougasse qui vient de franchir en deux bonds, les marches du perron.)

PIERRE. — Coucou !

JOCELYNE. — Oh ! vous m'avez fait peur !

PIERRE. — J'étais inquiet... Je vous attendais derrière notre haie... Alors, comme avec l'histoire du « Champ maigre », j'ai toujours un prétexte pour venir chez vous, je me suis permis... Je craignais que vous ne fussiez souffrante...

JOCELYNE. — Vous avez raison, j'étais malade quand vous êtes arrivé...

PIERRE. — Malade ?

JOCELYNE. — De rire !... Ah, ce Fabien !... Si vous saviez...

PIERRE. — Il ne vous a pas manqué de respect, au moins ?

JOCELYNE. — Au contraire. Je vous raconterai... C'est fou ! Filons vite, maintenant.

PIERRE. — En vous attendant, j'ai préparé la leçon que j'allais vous donner aujourd'hui.

JOCELYNE. — Et sur quel sujet, mon cher professeur ?

PIERRE. — Sur l'amour...

JOCELYNE. — Oh !...

PIERRE, *achevant sa phrase.* — ... chez les oiseaux ! (*Ils sortent en riant.*)

CHAPITRE XII

LE MARCHÉ NOIR

LORTICHAUT, *arrivant en se frottant les mains.* — Je suis sûr que Jocelyne est folle de joie ! J'entendais son rire de mon bureau ! Ce Fabien est irrésistible ! Ils doivent être partis dans le parc, faire une promenade sentimentale...

GINETTE, *entrant.* — Monsieur Lortichaut, c'est mon ancien patron, M. Faridon, le directeur de l'Agence immobilière...

LORTICHAUT. — ... et des Pompes funèbres... Je me souviens. Que me veut-il ?

GINETTE. — Je ne sais pas. Il m'a simplement dit qu'il désirait vous parler sans témoins... que c'était confidentiel... Il avait un air mystérieux, on aurait dit, un véritable conspirateur...

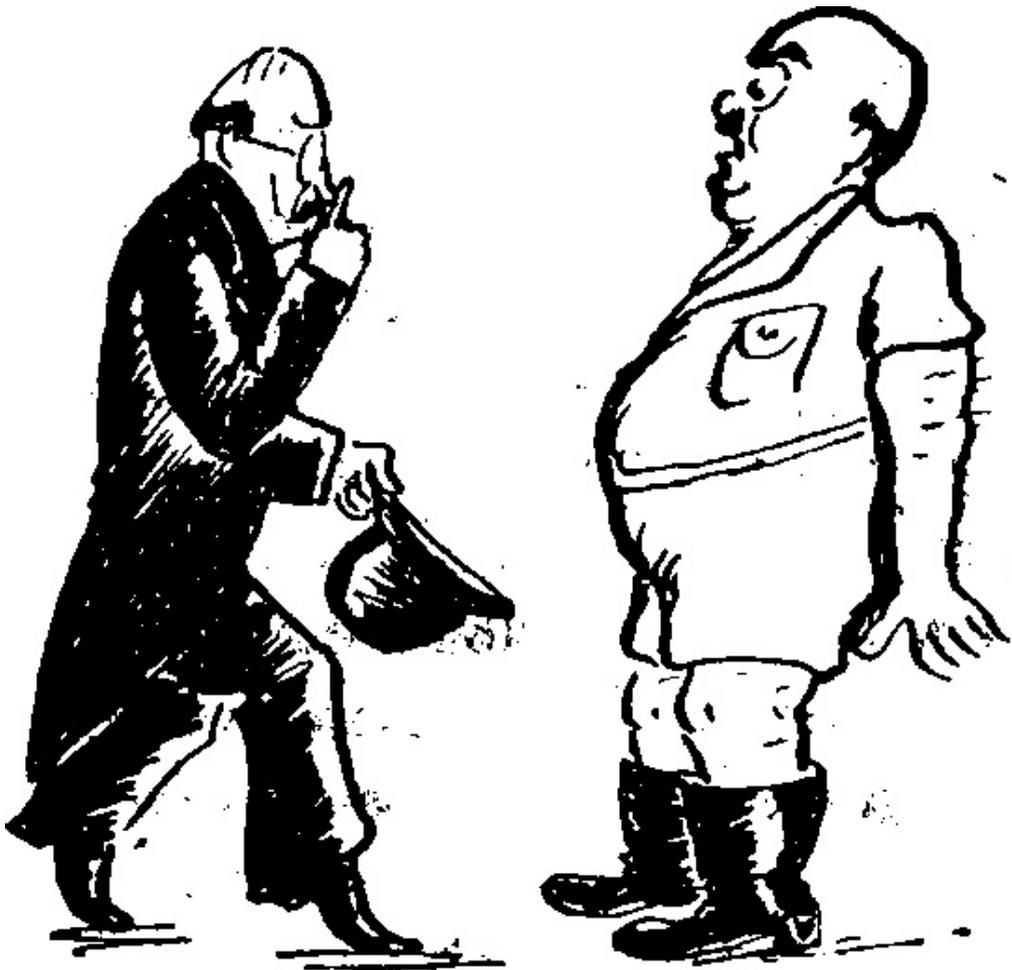
LORTICHAUT. — Diable !... Dites-lui d'entrer.

(Ginette sort et quelques secondes plus tard, introduit M. Faridon, qui s'avance à pas de loup, en jetant des regards soupçonneux autour de lui, comme s'il craignait d'être suivi et épié par quelque invisible ennemi. Avant de parler, il attend que Ginette ait quitté la pièce, puis c'est presque d'une voix d'outre-tombe qu'il s'adresse à M. Lortichaut.)

FARIDON. — Bonjour, monsieur Lortichaut.

LORTICHAUT. — Bonjour, monsieur Faridon. À quoi dois-je l'honneur ?

FARIDON. — Chut !... (*Inspectant la pièce du regard.*) Nous sommes seuls ?



LORTICHAUT. — Évidemment... Mais...

FARIDON. — Vous permettez... (*Il ouvre et referme les portes.*) Personne derrière les portes... Aucune oreille collée aux cloisons... Aucun œil indiscret aux trous de serrure... C'est parfait.

LORTICHAUT. — Ah ! ça, monsieur Faridon, m'expliquez-vous...

FARIDON. — Chut ! Parlons bas, je vous prie. On ne saurait prendre trop de précautions.

LORTICHAUT, *à mi-voix, impatienté*. — Soit. Mais me direz-vous enfin...

FARIDON, *d'une voix caverneuse*. — Monsieur Lortichaut, êtes-vous preneur de cinquante jambonneaux, trois cents paquets de macaronis, cent-vingt kilos de petit-salé, soixante-quinze kilos de sucre, quatre-vingts kilos de beurre, cent soixante-dix kilos de café, deux cent vingt-cinq bouteilles d'huile, vingt douzaines de camemberts et de roqueforts, six cents boîtes de conserves et deux cent vingt-cinq mètres de cervelas ?

LORTICHAUT. — Ah ! ça, monsieur Faridon, feriez-vous du marché-noir ?

FARIDON. — Chut ! Plus bas, je vous en supplie... Hélas oui, je fais du marché-noir... J'y suis bien forcé...

LORTICHAUT. — Bien forcé ?

FARIDON. — Oui. C'est tout à fait par hasard. Je vais vous expliquer... Avez-vous lu, dernièrement, dans les journaux, cette histoire de trafiquants qui cachaient leurs denrées alimentaires dans un caveau de cimetière ?

LORTICHAUT. — Oui, j'ai lu ça. Eh bien ?

FARIDON. — Eh bien, d'ignobles imitateurs de ces macabres trafiquants viennent de renouveler cet exploit, et ont choisi comme cachette un de mes caveaux à vendre.

LORTICHAUT. — Un de vos caveaux ?

FARIDON. — Oui. Justement, le caveau d'occasion que je vous avais proposé. Entre nous, vous auriez fait une bonne affaire. À l'heure actuelle, vous seriez propriétaire non

seulement d'un superbe mausolée, mais d'un véritable fonds d'épicerie.

LORTICHAUT, *très digne*. — Sachez, Monsieur, que je n'ai pas l'habitude de me fournir d'épicerie dans les caveaux de famille !

FARIDON. — Évidemment... Mais, l'occasion... Je peux également vous céder cent cinquante pains de savon.

LORTICHAUT. — Je ne mange pas de ce pain-là !

FARIDON. — Doucement, de grâce... Ne vous fâchez pas !... Je vous explique simplement la situation. Les trafiquants se sont faits coffrés et n'ont pas révélé l'endroit où ils cachaient leur marchandise...

LORTICHAUT. — Mais il fallait le révéler, vous puisque vous le saviez !

FARIDON. — Je ne le savais pas au moment de leur arrestation... C'est tout à fait par hasard, il y a deux jours, qu'étant descendu dans le mausolée pour vérifier les travaux de maçonnerie, je me suis aperçu que le caveau était un véritable entrepôt de produits alimentaires.

LORTICHAUT. — Et vous n'avez rien dit, Monsieur ? Vous trouvez normal de laisser transformer vos caveaux de famille en succursale de Félix Potin ?

FARIDON. — C'est-à-dire...

LORTICHAUT. — Vous n'avez pas prévenu la police ?

FARIDON. — Telle fut ma première pensée. Mais, à la réflexion, je me suis dit que cette histoire allait faire, par contre coup, une fâcheuse publicité à mon agence et jeter le discrédit

sur ce caveau, profané par des bandits sans scrupules. Après ces scandaleuses révélations, qui voudrait se faire inhumer dans ce mausolée-épicerie ? Qui ? je vous le demande. Voyons, en toute franchise, monsieur Lortichaut, achèteriez-vous de gaîté de cœur, un caveau de famille, où auraient séjourné, avant vous, des jambonneaux, du petit-salé, des cervelas, des roqueforts et des camemberts ?

LORTICHAUT. — Ah ! non, par exemple ! Moi, qui ne peux souffrir l'odeur du roquefort !

FARIDON. — Je ne vous le fais pas dire. Donc, toute réflexion faite, et, puisque les trafiquants n'avaient pas avoué le lieu de leur recel, j'ai décidé d'écouler moi-même, discrètement, le stock emmagasiné par ces bandits dans mon caveau. De cette façon, j'évite le scandale...

LORTICHAUT. — ... tout en réalisant un joli petit bénéfice !... Charmante combinaison !

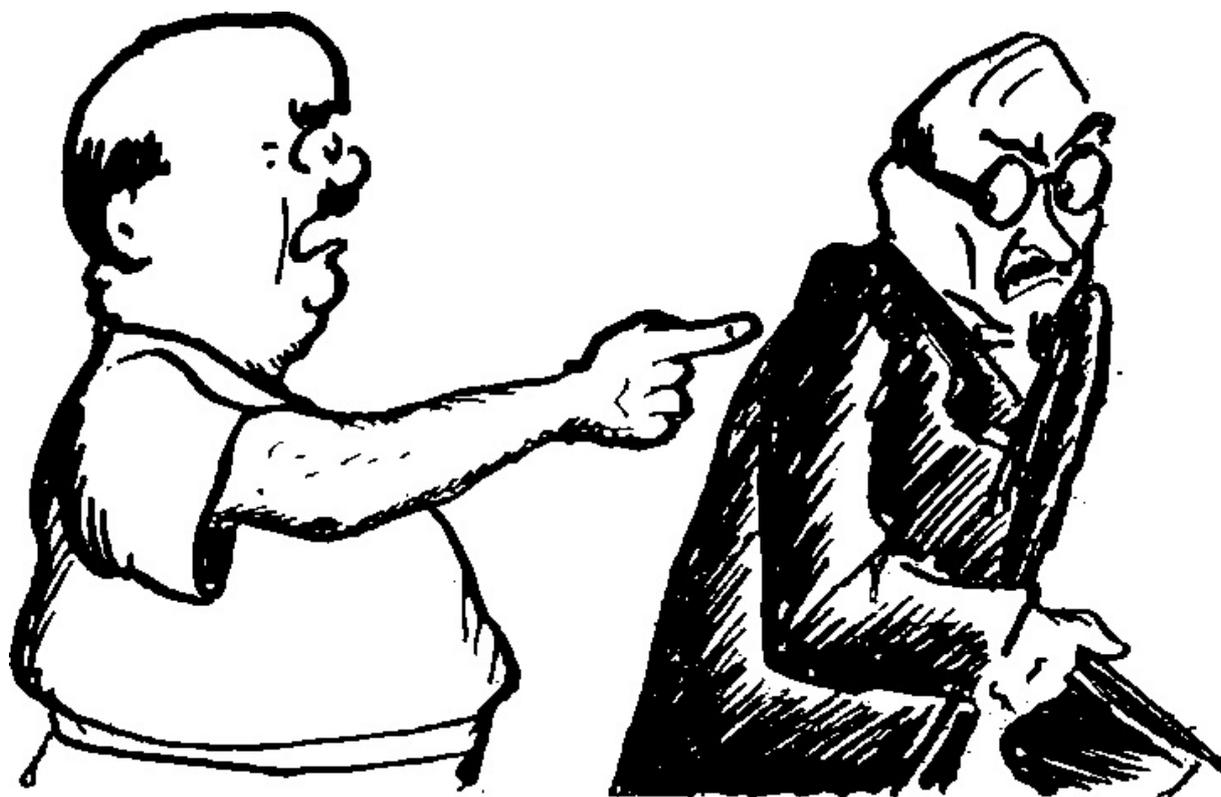
FARIDON. — Oh ! bénéfice... Disons... dommages-et-intérêts... Car, enfin, je vais avoir des frais, pour faire restaurer mon caveau... Le faire désinfecter... J'ai donc pensé, monsieur Lortichaut, que, vu les temps difficiles que nous traversons, les restrictions alimentaires que nous subissons, vous seriez peut-être preneur...

LORTICHAUT. — En fait de preneur... prenez la porte, monsieur Faridon !

FARIDON. — Calmez-vous...

LORTICHAUT. — Non, Monsieur. Je ne me calmerai pas ! Les restrictions ne me font pas peur ! Je suis ici pour mener la vie simple et frugale du paysan. Je n'ai pas de bifteck tous les jours... La belle affaire !... Je mange du poulet ! Je sais me

plier aux exigences du moment, monsieur Faridon ! Je n'ai pas de bœuf ou de veau ?... Soit. Je mange des lapins !... Je me fais à tout !... Je sais supporter les restrictions ! Et dussé-je ne manger que de la volaille et des lapins jusqu'à la fin de mes jours, Lortichaut ne se plaindra jamais !... Lortichaut tiendra !



FARIDON. — Mais...

LORTICHAUT. — Les trafiquants du marché-noir ne sont pas les principaux coupables ! Les plus fautifs, ce sont leurs clients ! S'il n'y avait pas d'acheteurs, les trafiquants ne pourraient pas vendre, et tout le monde mangerait mieux !... Sortez, Monsieur !... Mais, avant de partir encaissez ce slogan vengeur que m'inspire mon indignation.

Si l'on imitait Lortichaut,

Chacun aurait son artichaut !

Et, maintenant, sortez, épicier des nécropoles !

(Faridon disparaît.)

CHAPITRE XIII

CONSCIENCE ET PETIT-SALÉ

LORTICHAUT. — Quelle époque !... On aura tout vu ! Jusqu'aux caveaux de famille transformés en magasins d'alimentation. En tout cas, je lui ai bien rivé son clou, à ce triste Faridon ! S'il me prenait pour un profiteur, il a pu voir de quel bois je me chauffe ! Je ne suis pas un accapareur, moi !

M^{ME} LORTICHAUT, *entrant en se frottant les reins*. — Ah ! je le retiens, ton Fabien et son électricité ! Tout à l'heure, j'ai voulu cueillir une pomme, et j'ai reçu une telle secousse que j'ai été m'étaler dans les haricots ! Aïe mes reins !

LORTICHAUT. — Mais, voyons, je t'avais avertie que Fabien avait fait poser des fils électriques sur tous les arbres fruitiers pour électrocuter les chenilles, les oiseaux, et autres parasites...

M^{ME} LORTICHAUT. — En fait de parasite, c'est encore lui le plus coûteux ! Quand je songe à toutes ses dépenses...

LORTICHAUT. — Il faut savoir semer pour récolter ! Le premier travail...

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! parlons-en, du travail ! Depuis ce matin, tu rodilles dans la maison, habillé comme un Tartarin, et tu n'as pas encore trouvé le moyen d'aller bêcher le jardin.

LORTICHAUT. — J'y vais. J'ai donné des ordres à Firmin pour préparer mon outillage... Mais, jusqu'à présent, j'ai été

très occupé... Des paratonnerres à commander, et puis... Non !... Je te réserve la surprise.

M^{ME} LORTICHAUT. — Quelle surprise ?

LORTICHAUT. — Jocelyne t'expliquera. Ah ! et puis, j'oubliais ce Faridon, qui est venu lui aussi, me faire perdre mon temps...

M^{ME} LORTICHAUT. — M. Faridon de l'Agence immobilière ?

LORTICHAUT. — Oui. Ah ! c'est un joli monsieur ! Figure-toi qu'il fait du marché noir, et qu'il venait me proposer de lui acheter des jambonneaux, des conserves, du beurre, du fromage et du petit-salé.

M^{ME} LORTICHAUT. — Des jambonneaux, des conserves, du petit-salé ! C'est une occasion inespérée ! Moi, qui me creuse toujours la tête pour improviser des menus... Tu as accepté, naturellement ?

LORTICHAUT. — Moi ? Pas du tout ! Pour qui me prends-tu ? Je l'ai flanqué à la porte.

M^{ME} LORTICHAUT. — Flanqué à la porte ?... Ah ! ça, mais tu deviens complètement fou, mon pauvre ami ! À notre époque, tu flanques à la porte des jambonneaux, des fromages, des petits salés ?...

LORTICHAUT. — Oui, M^{me} Lortichaut ! Je ne veux pas faire le jeu des trafiquants du marché-noir ! Si tout le monde agissait comme moi...

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui, et comme tout le monde ne fait pas comme toi, un autre achètera ce que tu as refusé et se

régalera du petit-salé que tu as flanqué à la porte ! Ah, c'est malin !



LORTICHAUT. — C'est stoïque ! Je préfère manger des rutabagas à chaque repas...

M^{ME} LORTICHAUT. — Libre à toi de te gorger de rutabagas, mais tu aurais dû penser à ta famille, à ta femme qui se casse la tête chaque jour pour combiner les repas... Mais tu te soucies bien de ta femme et de ses tracas ! Pendant que je me débats avec les cartes d'alimentation, Monsieur fait le Don Quichotte et s'écrie : « Arrière, les jambonneaux, les conserves et les petits-salés ! »

LORTICHAUT. — Voyons, Adélaïde... Notre devoir est de combattre le marché-noir.

M^{ME} LORTICHAUT. — Justement. Pour le combattre efficacement, il fallait acheter tout le stock de Faridon.

LORTICHAUT. — Hein ? Tout le stock ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui. De cette façon, tu empêchais cet ignoble trafiquant de détailler sa marchandise dans d'autres maisons et d'inciter ainsi de nombreuses personnes à se ravitailler en fraude !

LORTICHAUT. — Ah ! ça, par exemple !

M^{ME} LORTICHAUT. — C'est évident. En achetant tout en bloc, tu évitais la propagation du marché-noir ! N'est-ce pas logique ?

LORTICHAUT. — Hum !... Oui... Enfin, c'est de la logique de femme ! En tout cas, j'ai ma conscience pour moi.

M^{ME} LORTICHAUT. — Mais les acheteurs de Faridon auront les jambonneaux pour eux !

LORTICHAUT. — Tu peux dire ce que tu voudras, j'ai mon opinion et je la conserve.

M^{ME} LORTICHAUT. — Tu la conserves, mais les autres conservent les conserves !

LORTICHAUT. — J'estime que ce que j'ai fait est bien fait !

M^{ME} LORTICHAUT. — En fait de bien fait, d'autres auront des fromages bien faits !

LORTICHAUT. — S'ils se font prendre, ils seront salés !

M^{ME} LORTICHAUT. — En attendant, ils mangeront les petits-salés ! J'en ai l'eau à la bouche !... Tu sais combien je l'aime... et tu as eu le cœur...

LORTICHAUT, *attendri*. C'est bon, c'est bon, Adélaïde... Je téléphonerai au charcutier.

M^{ME} LORTICHAUT. — Au charcutier ?... Mais, mon pauvre ami, je n'ai plus un seul ticket de viande.

LORTICHAUT. — Ah... Dans ce cas... Évidemment... Si ça te fait plaisir tant que ça... Je verrai... Faridon... Pour ton petit-salé... Mais pas tout de suite. Je ne veux pas avoir l'air de courir après cet ignoble trafiquant ! Dans quelque temps... je le reverrai...

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui, un tout petit-salé, ce n'est pas une grande fraude... Et puis... Tu pourrais voir s'il a aussi quelques paquets de macaronis...

LORTICHAUT. — Soit. Quelques paquets de macaronis... Tu vois, je suis une bonne pâte ! L'ignoble trafiquant voulait m'en coller trois cents paquets... Ça, jamais !... Mais, quelques paquets...

M^{ME} LORTICHAUT. — Ce n'est pas grave... S'il peut te céder aussi quelques boîtes de conserves...

LORTICHAUT. — Pas plus de vingt ! je t'en préviens ! L'affreux mercanti m'en offrait six cents boîtes !... Ça, jamais !... C'est de l'accaparement ! Mais, vingt... c'est raisonnable.

M^{ME} LORTICHAUT. — Et, par la même occasion, si tu pouvais avoir un peu d'huile, un peu de savon et un peu de sucre...

LORTICHAUT. — Un peu... Je ne dis pas... Du moment que tu es raisonnable... Mais pas beaucoup, tu m'entends, un peu seulement... Dix bouteilles d'huile... quinze paquets de sucre... et... mettons, vingt-cinq pains de savon... Mais pas davantage ! Ah, je suis intransigeant là-dessus !... Un peu, ça va, ça ne fait de tort à personne... Mais beaucoup, ça, à aucun prix ! Je ne veux pas encourager le marché-noir !

M^{ME} LORTICHAUT. — Évidemment, il ne faut rien exagérer. Si tout le monde savait se contenter, comme nous...

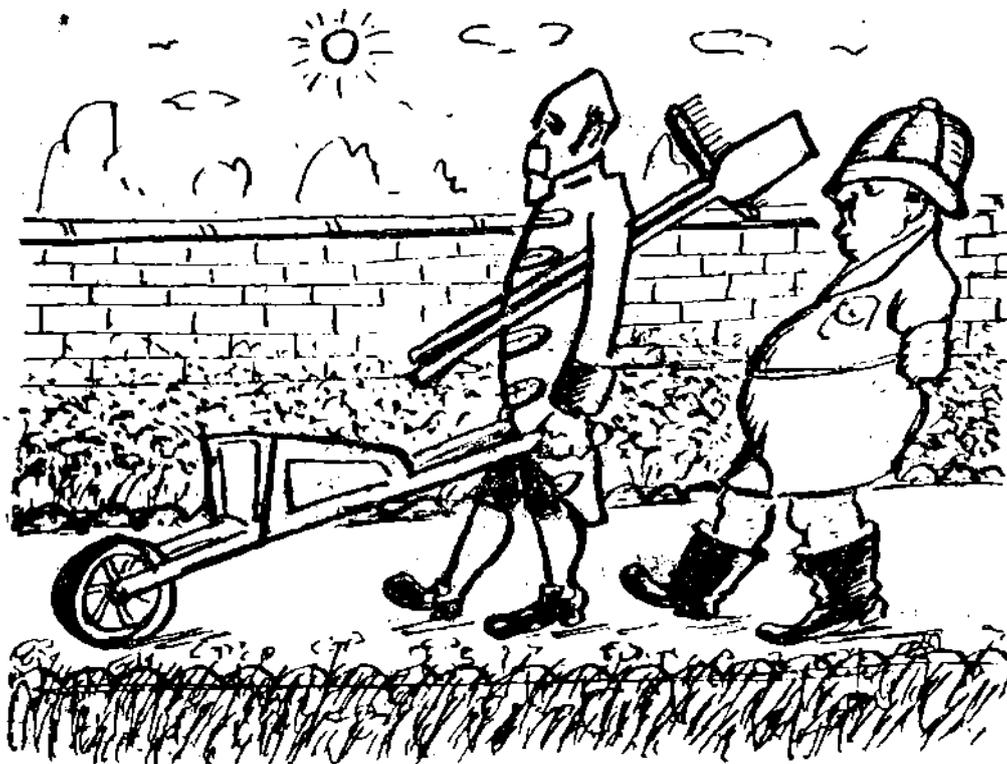
LORTICHAUT. — ... les choses iraient mieux, c'est certain. Ce que je ne peux admettre, c'est l'accaparement. Il faut ce qu'il faut, mais pas davantage.

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui, le strict nécessaire. Je vais faire une liste tout à l'heure pour ne rien oublier, et je te la donnerai.

LORTICHAUT. — Entendu. Une toute petite, petite liste... Ah ! mais, je ne suis pas un profiteur, moi !... Et, maintenant, je vais travailler sans arrêt, jusqu'au déjeuner.

M^{ME} LORTICHAUT, *ironique*. — Tu n'attraperas pas de courbatures... Il est midi moins le quart !

FIRMIN, *entrant et annonçant d'une voix solennelle*. — La brouette de Monsieur est avancée !



CHAPITRE XIV

LES VENDANGEURS EN PANNE

Le soleil de septembre illumine un coin du parc de la « Haute Futaie ». Assises sur un vieux banc de pierre, M^{me} Lortichaut et Jocelyne, vêtues de costumes de vendangeuses plus opéra-comique que réellement campagnards, contemplant l'air navré, le superbe paysage et les vignes chargées de grappes dorées. Oscar-le-Bucolique, lui aussi vêtu d'un costume fantaisiste de vendangeur d'opérette, et debout devant elles, déclame, selon son habitude, quelques alexandrins sonores, que l'époque des vendanges vient de lui inspirer.

OSCAR-LE-BUCOLIQUE, *déclamant* :

*Vendange, vendangeur, de l'aube au crépuscule,
Du lever du soleil à l'angélus du soir,
Et bientôt, nous verrons, tout ce vin en pilules,
Par tes soins empressés, pressé dans le pressoir !*

JOCELYNE. — On peut dire qu'elle manque d'à-propos, ta poésie !

OSCAR-LE-BUCOLIQUE. — Je ne trouve pas. J'ai voulu chanter le joyeux travail des vendangeurs. Vendémiaire m'a inspiré et le dieu Bacchus lui-même m'a soufflé mes rimes.

JOCELYNE. — Ton dieu Bacchus ferait bien de nous tirer d'affaire. Car si l'on nous attend pour presser dans le pressoir

tout ce vin en pilules, comme tu dis si poétiquement, on risque fort de ne boire que de l'eau !



M^{ME} LORTICHAUT. — En fait de vendanges, nous voilà tous immobilisés, avec nos paniers et nos ciseaux, par la faute de ce Fabien-le-technicien !

JOCELYNE. — Avec sa manie de faire passer des courants électriques partout, nous avons failli nous électrocuter dès que nous avons voulu toucher une grappe !

OSCAR. — Mais tu sais bien que ce courant est très utile pour empêcher les oiseaux de manger le raisin !

M^{ME} LORTICHAUT. — En tout cas, il aurait pu le couper, puisqu'il savait que nous devons vendanger aujourd'hui.

OSCAR. — Ah ! Que voulez-vous ? Il a d'autres soucis en tête ! Il prépare en secret une grande expérience.

M^{ME} LORTICHAUT. — Seigneur ! Quelle catastrophe nous réserve-t-il encore ?

JOCELYNE. — C'est donc pour cela qu'il a fait bâtir cet immense hangar qui gâche notre horizon ?

OSCAR. — Et il est défendu d'y pénétrer. Même papa ignore encore le secret de Fabien.

M^{ME} LORTICHAUT. — Oh ! ton père est de plus en plus entiché de cet individu ! Quand je pense qu'il avait formé le projet de le marier à Jocelyne ! Un monsieur qui avait la prétention de faire sa cour par phonographe !

OSCAR. — Dame ! Il est surchargé de travail ! Il passe toutes ses journées dans ce hangar mystérieux. Quand j'ai voulu le voir tout à l'heure pour lui demander de couper le courant, il m'a fait répondre qu'il n'avait pas le temps de se déranger et qu'une journée de vendanges ne valait pas une seconde de son travail actuel !

JOCELYNE. — Ah ! il est gentil, son travail ! Il a réussi à rendre notre propriété plus funèbre qu'une nécropole !

M^{ME} LORTICHAUT. — On ne peut faire un pas, sans tomber sur un écriteau portant en grosses lettres : DANGER DE MORT.

OSCAR. — Il le faut bien, à cause des fils électriques.

JOCELYNE. — Il en fait poser même sur des légumes !

M^{ME} LORTICHAUT. — De sorte qu'on ne peut même plus arracher un navet, sans risquer la mort ! C'est gai !

OSCAR. — Mais puisqu'on le sait. D'ailleurs, papa a fait afficher ce slogan dans le jardin :

*Avant de cueillir même un gland,
Demandez l'arrêt du courant !*

M^{ME} LORTICHAUT. — Naturellement, ton père trouve toutes ses inventions magnifiques ! Et pourtant, Dieu sait ce que ça lui coûte ! Sans compter les expériences ratées, comme celle de ces pauvres cochons qui sont tous morts alcooliques !

JOCELYNE. — Et des cent cinquante paratonnerres qui ont déchaîné la foudre sur les arbres et ont provoqué l'incendie des trois quarts de la forêt !

M^{ME} LORTICHAUT. — Et le chauffage central sous le potager ! L'eau était tellement bouillante, que les légumes arrivaient cuits et pourris !

JOCELYNE. — Sans compter le court-circuit qui a calciné les choux et carbonisé les topinambours !

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! elles sont réussies, les expériences de votre Fabien !

OSCAR. — Comme tous les grands savants, il cherche, il tâtonne...

M^{ME} LORTICHAUT. — Avec l'argent de ton père, malheureusement !

OSCAR. — Mais il faut être juste, toutes ses expériences ne sont pas ratées. La preuve, sa défricheuse et sa charrue à

ondes hertziennes, qui lui ont permis, sans quitter son laboratoire, de labourer le fameux « Champ maigre ». Soyez de bonne foi, et avouez que c'est un véritable miracle de la science !

JOCELYNE, *riant*. — Un miracle qui a certainement dû l'étonner tout le premier !

OSCAR. — Pourquoi ris-tu comme ça, bêtement ? Et, naturellement, comme tu ne peux nier le triomphe de Fabien...

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! je t'en prie, Oscar, laisse-nous tranquille avec ce Fabien ! Toutes ses ridicules inventions nous conduisent à la ruine ! Ça ne peut pas durer ! Sais-tu où est ton père ? Il faut que je lui parle sérieusement. Je n'ai que trop tardé. Où est-il ?

OSCAR. — Tout à l'heure, j'ai aperçu papa dans le jardin, en train de bêcher, assis sur un pliant.

M^{ME} LORTICHAUT. — Il bêche, assis ? !...

OSCAR. — C'est Fabien qui le lui a conseillé. Il paraît que cela économise des forces et qu'on peut bêcher plus longtemps.

M^{ME} LORTICHAUT. — En fait de bêcher plus longtemps, je suis sûre qu'il s'est endormi sur son pliant ! Je connais votre père ! Dès qu'il s'assied au soleil, ça ne rate jamais ! Ah ! mais nous allons bien voir ! Il est temps que je m'en mêle ! (*En sortant.*) Bêcher sur un pliant !... On n'a jamais vu ça ! (*Elle sort.*)

CHAPITRE XV

JEUNESSE !

JOCELYNE. — Tu ne vas pas avec maman ?

OSCAR. — Ah ! non, merci ! Les scènes de ménage, ça trouble mon inspiration ! Mais, rassure-toi, je te laisse. Tu brûles, sans doute, d'aller retrouver ton professeur d'agriculture ?

JOCELYNE. — Je te prie de ne pas te mêler de mes affaires ! Est-ce que je te demande avec qui tu prends des leçons d'élevage de lapins ?

OSCAR. — Oh ! moi, je ne m'en cache pas. C'est Ginette. Mais toi, avec ton M. Pierre, tu fais des tas de mystères ! Ce n'est pas chic d'agir ainsi avec un frère, qui n'est pas un mauvais type... et qui t'aime bien, au fond.

JOCELYNE. — Et moi aussi, je t'aime bien, Oscar... Seulement, tu m'énerves avec ton admiration pour Fabien-le-technicien.

OSCAR. — Oh ! tu sais, ce que j'en dis, c'est surtout pour vous taquiner, maman et toi. Les premiers temps, il m'a un peu épaté, ce garçon, mais depuis que je me suis aperçu qu'il n'aimait pas la poésie...

JOCELYNE. — Tu lui as donc récité des vers ? Mais, mon pauvre Oscar, autant lire un poème à une borne kilométrique ou à un poteau télégraphique ! Pense, un type qui voulait me faire la cour par phono, pour ne pas perdre son temps !

OSCAR. — Et Pierre, lui, ne te fais pas la cour par phono, hein ?

JOCELYNE. — Veux-tu te taire !

OSCAR. — Au fond, il ne m'est pas antipathique, ton amoureux. Est-ce qu'il aime les vers ?

JOCELYNE. — Il les adore.

OSCAR. — Alors, tu peux avoir confiance en lui. Ça prouve qu'il a du cœur.

JOCELYNE. — Et Ginette, est-ce qu'elle aime la poésie ?

OSCAR. — Elle en raffole. C'est pour cela qu'elle m'est très sympathique.

JOCELYNE. — Rien que très sympathique ?

OSCAR. — Oh ! encore plus que très : très très, très, très, très !

JOCELYNE. — Peste ! Que de « très » !

OSCAR. — Les « très »... de l'amour ! Comment la trouves-tu ?

JOCELYNE. — Tout à fait charmante. Et toi, comment trouves-tu Pierre ?

OSCAR. — Très gentil. Et toi ?

JOCELYNE. — Oh ! moi, encore plus que « très » : très, très, très, très !

OSCAR. — Les « très » de l'amour ! En résumé, nous sommes tous les deux dans le même cas. Tu aimes Pierre, et

j'aime Ginette. Seulement, moi, il y aura plus de tirage quand je l'annoncerai à papa et à maman.

JOCELYNE. — Pourquoi ?

OSCAR. — Toi, ça marchera comme sur des roulettes. Pierre est un paysan, mais il est en même temps un monsieur instruit, puisqu'il a fait ses études d'avocat. C'est un retour à la terre, quoi !! Mais Ginette n'est qu'une simple dactylo...

JOCELYNE. — Ne crains rien. Quand papa a épousé maman, elle était simple couturière, et lui, employé chez un distillateur... Tu restes dans la tradition familiale ! Et puis, Ginette est une fille sérieuse, suffisamment instruite, et travailleuse. Que faut-il de plus pour être heureux ?

OSCAR. — Tu me rends l'espoir, Jocelyne ! Je brûlais de te faire cette confidence.

JOCELYNE. — Et moi aussi. Est-ce drôle ?

OSCAR. — Tu ne m'en veux plus d'avoir un peu blagué ton amoureux ?

JOCELYNE. — Idiot !... Et toi, tu ne m'en veux pas d'avoir refusé d'être l'épouse de ton grand Fabien ?

OSCAR. — Idiote ! (*Ils s'embrassent.*) Et maintenant, je vais retrouver Ginette.

JOCELYNE. — Embrasse-la pour moi.

OSCAR. — Et toi, présente mes amitiés à ton Pierre. Et, puisqu'il aime les vers, dis-lui que votre idylle m'inspire et que... (*Il déclame.*)

*Je veux chanter l'amour de Jocelyne et Pierre,
Avec une tendresse émouvante, infinie,
Comme chanta, jadis, Bernardin de Saint-Pierre
L'amour de Paul et Virginie !*

(Il s'éloigne.)

JOCELYNE, *assise sur le vieux banc*. — Qu'il est gentil !... Et au fond, ses vers ne sont pas si mal que ça ! (*Tout en parlant, elle a tiré sa houppette à poudre et sa glace, et se refait une beauté. À ce moment, arrive à pas de loup, derrière les arbres, Pierre qui veut surprendre Jocelyne. Il s'avance avec précaution jusque derrière le banc et, de ses mains, ferme les yeux de Jocelyne.*)

JOCELYNE, *très calme*. — Si vous croyez que je ne vous avais pas vu venir ?

PIERRE. — Suis-je bête ! C'est vrai, dans votre miroir ! Mais pouvais-je me douter qu'une jeune paysanne songeait à se poudrer comme une coquette Parisienne ?

JOCELYNE. — Est-ce un reproche, Pierre ?... Pourtant, c'était en votre honneur que je me faisais une beauté !

PIERRE. — C'est du gaspillage ! Ça fait deux beautés l'une sur l'autre !

JOCELYNE. — Flatteur !

PIERRE. — Mais ces deux beautés vous font doublement belle, Jocelyne ; et je les adore comme un fou toutes les deux !

JOCELYNE. — C'est gentil... J'avais peur que vous ne me reprochiez... à la campagne... en pleine nature...



PIERRE. — Mais la nature adore le maquillage !... Dès l'aube, la rosée maquille les fleurs pour qu'elles brillent d'un plus vif éclat ; et le soleil, ce roi des maquilleurs, ne farde-t-il pas adorablement la douce peau des pêches ? !

JOCELYNE. — Mais vous parlez comme un véritable poète ! Si mon frère vous entendait, il mettrait tout de suite vos paroles en vers ! À propos, il faut que je vous dise : vous lui êtes très sympathique !

PIERRE. — À votre frère ?... J'en suis ravi !... Ah ! si je pouvais l'être aussi à votre père ! Mais je crains...

JOCELYNE, *riant*. — Oh ! vous n'avez pas l'air de le craindre tant que ça, puisque vous vous introduisez dans sa propriété à travers les haies.

PIERRE. — C'est que j'ai toujours mon éternel prétexte tout prêt comme excuse, si jamais votre père me surprenait.

JOCELYNE. — Ah ! oui, votre proposition d'achat du « Champ maigre ».

PIERRE. — Oui. Je sais bien que c'est impossible à cause de ce Fabien, mais c'est toujours un motif pour expliquer ma présence... Ah ! ce Fabien, quand je pense qu'il a osé vous demander en mariage !

JOCELYNE. — Oh ! vous savez, mon refus ne l'a pas poussé au suicide... Ce n'est pas précisément un genre Werther ! En apprenant ma réponse, il a calmement déclaré à papa : « Étant donné que l'électro-aimantation de mon cœur n'a pas attiré les ondes sympathiques de votre fille, je considère l'expérience terminée, et je vais rebrancher mon circuit sentimental sur un autre secteur ! »

PIERRE. — Quel mufle !

JOCELYNE. — Ou plutôt, quel dingo !... Tenez, aujourd'hui, c'est grâce à ce catastrophique individu que nous ne pouvons pas vendanger. Il a oublié de couper le courant dans les vignes. À propos, comment trouvez-vous mon costume de vendangeuse ?

PIERRE. — Délicieux !... C'est peut-être un peu vendangeuse d'« opérette », mais ravissant tout de même !

JOCELYNE. — D'opérette ?... Oh !... Et moi qui fais tous mes efforts pour me transformer en paysanne !

PIERRE. — Et vos efforts sont couronnés de succès, car vous êtes la plus séduisante vendangeuse de toutes les vignes du monde ! Et la preuve, tenez, puisque vous êtes sans emploi

par la faute de cet odieux Fabien, je vous embauche à l'instant même !

JOCELYNE. — Vous m'embauchez ?

PIERRE. — Oui, comme vigneronne ! Notre vigne est là, tout près. Venez, Jocelyne, mes parents seront heureux de vous connaître. Et puis j'en profiterai pour vous donner une leçon de vendange.

JOCELYNE. — Oh ! oui, je veux bien. J'étais toute désillusionnée de ne pouvoir vendanger.

PIERRE, *taquin*. — Surtout avec une aussi jolie robe, et d'aussi mignons ciseaux ! Alors, en route !... Ah ! mais j'oubliais le principal... Quel est votre prix, belle vendangeuse ?

JOCELYNE, *patoisant*. — Ben, mon prix sera le vôtre, not' maît'...

PIERRE. — Alors, voyons... Un baiser ?... C'est d'accord ?

JOCELYNE. — C'est ben peu !

PIERRE, *patoisant aussi*. — Ben alors, deux !... J'étions point regardant !

JOCELYNE. — Mais moi, j'ons de la méfiance ! J'voudrions ben la moitié d'avance !

PIERRE. — Chérie ! (*Il l'embrasse. À ce moment, arrive M. Faridon, qui s'arrête, surpris. Les amoureux ne le voient pas.*)
Et, maintenant...

JOCELYNE, *chantant en sortant bras dessus, bras dessous avec Pierre* :

*Ils vont dans les vignes, les moineaux !
Ils vont dans les vignes !*

(Ils sortent.)



CHAPITRE XVI

LA TROISIÈME AGENCE DE M. FARIDON

GINETTE, *arrivant*. — Tiens, monsieur Faridon !

FARIDON. — Bonjour, Ginette ! Je cherche M. Lortichaut. Le jardinier m'a dit qu'il devait être de ce côté.

GINETTE. — M^{me} Lortichaut aussi le cherche, et je venais justement voir s'il était ici. On ne le trouve nulle part. Il doit avoir réussi à pénétrer dans le hangar mystérieux de M. Fabien...

FARIDON. — C'est le fiancé de M^{lle} Lortichaut ?

GINETTE. — Ah ! non, par exemple !

FARIDON. — Comment ?... Mais M. Fabien m'a écrit lui-même pour m'annoncer son prochain mariage et me charger d'organiser la cérémonie.

GINETTE. — Tiens, vous n'êtes plus dans les Pompes funèbres, monsieur Faridon ?

FARIDON. — J'y suis toujours. Mais, depuis votre départ, je dirige également une entreprise de noces et banquets...

GINETTE. — Une agence de « Pompes-joyeuses », quoi !

FARIDON. — Oui. Ça me change les idées... Mais je suis très surpris de ce que vous me dites. Ce M. Fabien ne m'a pourtant pas l'air d'un plaisantin, et il me fixait même la date des obsèques... non... je veux dire : du mariage.

GINETTE. — Ça ne m'étonne pas de sa part ! C'est un type tout ce qu'il y a de précis. Seulement voilà : il a bien fait sa demande, mais M^{lle} Jocelyne ne veut pas être sa femme. Et comme je la comprends !

FARIDON. — Pourquoi ? Ce Fabien est un jeune homme d'avenir...

GINETTE. — Possible. Mais elle préfère l'avenir avec un autre que lui !

FARIDON. — J'y suis ! J'aurais dû deviner !... Elle aime le fils Fougasse !... Je viens de les surprendre en train de s'embrasser, et ils sont partis bras dessus, bras dessous, en chantant : « Ils vont dans les vignes, les moineaux ! Ils vont dans les vignes ! »

GINETTE. — Ce sera un gentil petit couple, n'est-ce pas ?

FARIDON. — Ah ! ils vont se marier ?

GINETTE. — Certainement... Bientôt... Je pense... Mais j'aperçois M. Lortichaut qui se dirige de ce côté... Vous permettez, monsieur Faridon... Je vais lui faire la commission de sa femme et le prévenir que vous êtes ici.

FARIDON. — C'est ça. Prévenez-le. Au revoir, Ginette.

GINETTE. — Au revoir, monsieur Faridon.

(Et légère comme une jeune nymphe, Ginette s'éloigne en courant.)

FARIDON. — Je comprends pourquoi Lortichaut m'a téléphoné de passer le voir. C'est au sujet du mariage de sa fille. Au fait, que ce soit Fabien ou Pierre qu'elle épouse, pour moi, l'affaire est exactement pareille ! L'essentiel est d'enlever la

commande de l'enterrement... non, de la noce... (Il siffle : « Ils sont dans les vignes, les moineaux. »)

LORTICHAUT, *arrivant*. — Ah ! bonjour, monsieur Faridon. Excusez ma vivacité lors de votre dernière visite à la « Haute-Futaie »...

FARIDON. — Oh ! ce n'est rien, monsieur Lortichaut. Un moment d'humeur bien compréhensible...

LORTICHAUT. — Croyez bien que je regrette de vous avoir prié de sortir...

FARIDON. — Oh ! j'allais justement prendre congé de vous. Vous ne fîtes que devancer mon désir... N'en parlons plus...

LORTICHAUT. — Soit. N'en parlons plus.

FARIDON. — Vous m'avez téléphoné de passer chez vous et...

LORTICHAUT. — Oui... Une seconde... Permettez que je m'assure que nous sommes bien seuls... (*Il inspecte autour de lui.*) Personne derrière les arbres... Ce mur n'a pas d'oreilles... Nous sommes bien seuls... C'est parfait.

FARIDON. — Vous avez un secret à me confier ?

LORTICHAUT. — C'est-à-dire... Parlons bas. Je ne tiens pas à ce que l'on sache... Vous devinez pourquoi je vous ai demandé de venir ?...

FARIDON. — Évidemment. Et je tiens à vous assurer que ma nouvelle organisation commerciale est entièrement à votre disposition.

LORTICHAUT, *à part*. — Quel cynisme !

FARIDON. — Alors, vous vous êtes décidé à faire des heureux ? Vous avez donné votre consentement ?



LORTICHAUT. — C'est-à-dire... C'est surtout ma femme qui a voulu... Et puis, ma fille a insisté... Enfin, bref, j'ai dû céder... Surtout à cause du petit salé.

FARIDON. — À cause du petit salé ?...

LORTICHAUT. — Chut ! Parlez bas... Je ne voudrais pas que l'on soupçonne qu'il y a du petit salé sous roche.

FARIDON, *à part*. — Je comprends... Sa fille a dû être séduite, et elle attend... (*Haut.*) Croyez bien, cher monsieur Lortichaut, que je comprends la situation... Et...

LORTICHAUT. — Vous savez, je suis l'homme des décisions rapides. J'ai voulu conclure cette affaire, avant qu'il soit trop tard... à cause du petit salé... Ma fille l'attend avec impatience, et sa mère encore plus ! Elles en sont folles d'avance ! L'attrait du fruit défendu !

FARIDON, *à part*. — Quel cynisme !

LORTICHAUT. — Naturellement, je tiens à ce que tout se passe le plus rapidement possible et dans le plus grand secret.

FARIDON. — Entendu. Combien d'invités aurez-vous ?

LORTICHAUT. — Aucun ! Vous êtes fou ! Je ne tiens pas à mettre les gens au courant de certaines choses. Ça pourrait faire jaser...

FARIDON. — Comme vous voudrez. Maintenant, pour la question du transport, combien de véhicules ?

LORTICHAUT. — Combien de véhicules ? Mais, je pense qu'un triporteur suffira...

FARIDON. — Un triporteur pour toute une noce ?

LORTICHAUT. — Qui diable vous parle de noce ?

FARIDON. — Vous... Je suis en train de noter la commande de la cérémonie...

LORTICHAUT. — Ah ! ça, monsieur Faridon, vous payez-vous ma tête ? Je vous parle de la livraison des marchandises que vous m'avez proposées il y a quelque temps, et vous prenez commande d'un cortège nuptial ?

FARIDON. — Excusez-moi, monsieur... C'est un véritable quiproquo... Je croyais... C'est ce maudit petit salé qui m'a induit en erreur...

LORTICHAUT. — En fait de petit salé, voici la liste des produits alimentaires que...

FARIDON. — Hélas ! monsieur Lortichaut, il m'est malheureusement impossible de vous satisfaire.

LORTICHAUT. — Comment ? Vous avez déjà vendu ?...

FARIDON. — Malheureusement, non. Mais, l'autre jour, j'ai trouvé mon caveau de famille complètement vide. Des complices des trafiquants du marché noir ont dû reprendre leurs marchandises pendant la nuit. Au fond, entre nous, je n'en suis pas fâché... Je commençais à avoir des remords... Tout est bien qui finit bien.

LORTICHAUT. — Qui finit bien... Vous en parlez à votre aise, vous !... Ma femme va être furieuse ! Surtout à cause du petit-salé ! Qu'est-ce que je vais entendre comme scène !

FARIDON. — Croyez bien que je regrette...

LORTICHAUT, *furieux*. — Mais aussi, on n'a pas idée de venir mettre aux gens l'eau à la bouche, de leur proposer de succulentes victuailles, pour leur annoncer ensuite qu'il n'y a plus le moindre jambonneau dans le caveau de famille ! Ah ! je vous retiens, monsieur Faridon !

FARIDON. — Mais, permettez, monsieur Lortichaut... Vous m'étonnez... Lorsque je vous ai proposé ces denrées clandestines, vous m'avez flanqué à la porte, sous prétexte que vous ne vouliez pas être complice du marché noir...

LORTICHAUT. — Et telle est toujours mon opinion, monsieur Faridon ! Je ne voulais pas stocker à mon profit toutes vos ténébreuses denrées, ça, jamais ! Mes principes s'y opposent !... Mais, quelques petits paquets de macaronis par-ci, quelques kilos de porcs, de beurre et de pommes de terre par-

là, ce n'est pas du marché noir, ça, monsieur ! C'est tout au plus, de la prévoyance... de l'économie domestique...

FARIDON. — Évidemment, ce n'est pas très grave.

LORTICHAUT. — Une peccadille !

FARIDON. — Presque rien !

LORTICHAUT. — Moins que rien !

FARIDON. — Malheureusement, je vous le répète, je n'ai plus la moindre marchandise...

LORTICHAUT. — Ils n'ont rien oublié dans votre mausolée ?... Pas même du petit salé ?

FARIDON. — Rien. Ils ont tout emporté, les misérables !

LORTICHAUT. — Les bandits !... Quand je pense que ces ignobles trafiquants vont écouler leur stock en cachette...

FARIDON. — Vous regrettez de ne pas l'avoir acheté ?

LORTICHAUT *machinalement*. — Oui... (Se reprenant.) Non... Non, monsieur !... Mais c'est rageant, tout de même, de se dire qu'à l'heure qu'il est, des clients sans scrupules vont se régaler...

FARIDON. — À votre détriment.

LORTICHAUT, *machinalement*. — Oui... (*se reprenant.*) Non ! Non, monsieur... Ils vont se régaler avec les produits clandestins du marché noir !... C'est une honte !

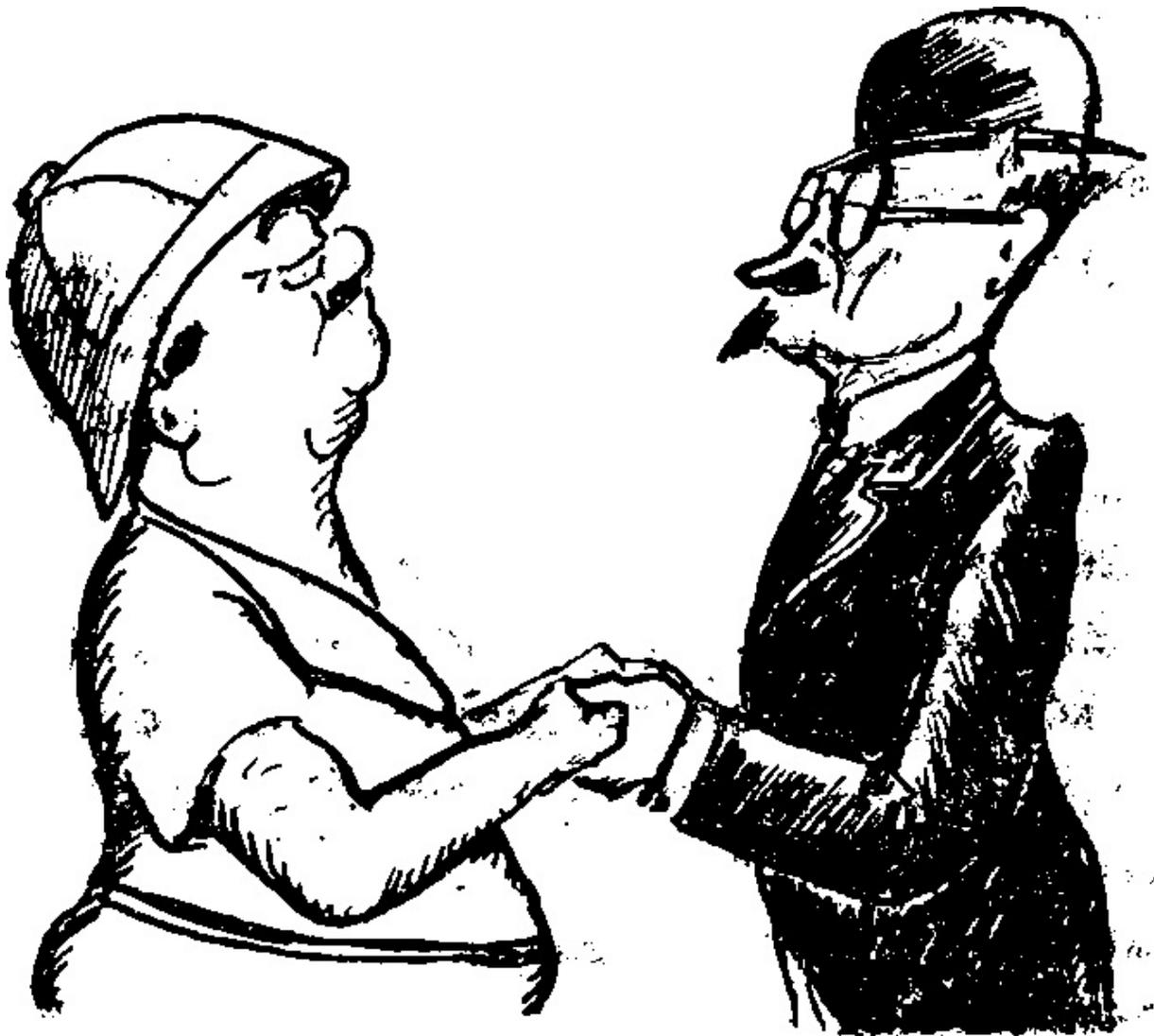
FARIDON. — Une infamie !

LORTICHAUT. — On devrait arrêter et condamner ensemble vendeurs et acheteurs !

FARIDON. — C'est bien mon avis... Quelle ignoble pratique !...

LORTICHAUT. — Plutôt souffrir toutes les restrictions, que de se faire complice du marché noir !... Plutôt manger, à chaque repas, des rubatagas... (*se reprenant*) des... des gabarutas... (*se reprenant*) non... des rutabagas !

FARIDON. — Voilà qui est parlé ! Quand je pense à toutes ces crapules...



LORTICHAUT. — On est fier d'avoir une conscience sans reproches !

FARIDON. — Vous êtes un honnête homme, monsieur Lortichaut !

LORTICHAUT. — Vous en êtes un autre, monsieur Faridon ! (*Ils se serrent la main avec effusion.*)

FARIDON. — L'ennuyeux, dans tout ceci, c'est que je me suis dérangé pour rien... Voyons... À défaut de denrées alimentaires, n'avez-vous pas une cérémonie nuptiale à me commander ?

LORTICHAUT. — Une cérémonie nuptiale ?

FARIDON. — Oui. J'ai appris que M. Fabien...

LORTICHAUT. — Ce n'était qu'un projet qui n'a pas eu de suite.

FARIDON. — Je sais... Mais un autre mariage...

CHAPITRE XVII

LE MOTEUR V / V

(Fabien arrive, vêtu d'une grotesque combinaison d'aviateur qui lui donne vaguement l'aspect d'un esquimau. Il a une énorme lunette d'approche sous le bras.)



LORTICHAUT *apercevant Fabien.* — Enfin, vous voilà, mon cher Fabien ! Je vous cours après depuis une heure.

FARIDON. — Je vous laisse. Je vais présenter mes respects à M^{me} Lortichaut.

LORTICHAUT. — C'est ça. À tout à l'heure.

FARIDON. — En tout cas, dès que vous aurez une nouvelle union en perspective, n'oubliez pas, monsieur Lortichaut, que l'Agence des « Pompes joyeuses » se tient à votre entière disposition. Un coup de téléphone, et j'organise immédiatement les obsèques... non... le mariage. (*Saluant Lortichaut et Fabien.*) Messieurs... (*Il s'éloigne.*)

LORTICHAUT. — Au revoir, monsieur Faridon. (*À Fabien.*) Mais que diable faites-vous dans cette tenue, cher grand ami ?

FABIEN. — Je suis en train de repérer l'emplacement exact des champs qui ont besoin d'être arrosés.

LORTICHAUT. — Je ne comprends pas...

FABIEN. — Cela se conçoit, puisque vous ignorez encore ma nouvelle invention.

LORTICHAUT. — Celle que vous prépariez en secret dans votre hangar ?

FABIEN. — Oui. Je tenais à vous ménager la surprise. Je viens de créer l'arrosoir aérien.

LORTICHAUT. — « L'arrosoir-aérien » ?

FABIEN. — Oui. Avec l'aide de quelques spécialistes, j'ai fabriqué, dans mon hangar, un avion inédit, muni d'un réservoir de mon invention. Bref, j'ai réalisé, techniquement parlant, une véritable « arroseuse-municipale-volante ».

LORTICHAUT. — Une arroseuse municipale volante ? C'est sublime !

FABIEN. — Et tout à l'heure, à bord de mon arrosoir géant, je planerai au-dessus des domaines de la « Haute-Futaie » et, tel un dieu tutélaire, je déclencherai une averse salutaire sur les champs desséchés que je viens de repérer.

LORTICHAUT. — Merveilleux !... Mais, j'y pense... Ces averses, vu le prix et la rareté de l'essence, vont revenir à un prix fou !

FABIEN. — J'ai tout prévu. Mon avion est à moteur gazogéno-lacté.



LORTICHAUT. — Vraiment, c'est génial...

FABIEN. — Encore une de mes modestes trouvailles. J'ai en effet pensé à utiliser le lait en proportions méticuleusement étudiées avec le gazogène, pour la propulsion rationnelle et économique du moteur.

LORTICHAUT. — Le lait ?

FABIEN. — Oui. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le lait, soumis à une haute température, révèle des qualités ascensionnelles de premier ordre.

LORTICHAUT. — Évidemment... Quand le lait bout, il monte, tout le monde le sait.

FABIEN. — J'ai donc exploité ce phénomène naturel, et mon moteur gazo-géno-lacté doit faire monter l'avion avec autant si ce n'est plus de force que l'essence.

LORTICHAUT. — Formidable ! Mais c'est une révolution dans l'aéronautique !

FABIEN. — Mais je vous quitte, monsieur Lortichaut. Il est temps que j'aille mettre en marche mon moteur de 3.000 V.V.

LORTICHAUT. — De 3.000 V.V. ?

FABIEN. — Oui. Comme il fonctionne au lait, au lieu de dire : trois mille chevaux-vapeur, je dis : trois mille V.V., trois mille vaches-vapeur.

LORTICHAUT. — Rigoureusement logique !... Prodigieux ! Je vous accompagne.

OSCAR, *arrivant*. — Ah ! papa, je te cherche partout !... Maman voudrait te parler...

LORTICHAUT. — Je n'ai pas le temps... Tout à l'heure... Pense, Fabien vient d'inventer un arrosoir volant à moteur V.V. ! (*Il rejoint Fabien.*) Colossal !... inouï !... Sans précédent !... Un moteur de 3.000 vaches !... Quel succès bœuf !... (*Il sort.*)

CHAPITRE XVIII

LA VOIX DE LA MUSE

OSCAR, *ahuri*. — Un arrosoir volant à moteur V.V. ?...

GINETTE, *arrivant*. — Monsieur Oscar, vous n'avez pas aperçu M. Lortichaut ?

OSCAR. — Oui, il vient de partir avec Fabien du côté du hangar mystérieux.

GINETTE. — Merci. J'y cours : J'ai une lettre à remettre à M. Lortichaut. Elle vient d'arriver et il y a « Très urgent » sur l'enveloppe. (*Elle veut partir.*)

OSCAR, *l'arrêtant*. — N'y allez pas, ma belle ! Ce n'est pas le moment ! Papa vient de m'envoyer promener ; il ne veut pas être dérangé. Il paraît que Fabien vient d'inventer un arrosoir aérien à moteur V.V. Ils avaient l'air de deux fous !

GINETTE. — Mais... cette lettre...

OSCAR. — Vous la lui remettrez plus tard. Si vous aviez vu Fabien ! Il était habillé en esquimau ! Je commence à être sérieusement inquiet sur son état mental !

GINETTE. — Oh ! moi, il y a longtemps que je suis fixée sur son compte. Dès le premier jour où je l'ai entendu parler à l'Agence, j'ai compris que c'était un cinglé de première grandeur ; et je suis étonnée que monsieur votre père et vous...

OSCAR. — Oh ! moi, je ne peux plus le sentir ! Pensez, Ginette, un type qui déteste les vers !

GINETTE. — Ça ne m'étonne pas. Et dire que, sans cet agité, nous pourrions vivre si agréablement à la « Haute-Futaie », en cultivant la terre naturellement, comme tout le monde. Mais avec toutes ces inventions abracadabrantes, il finira par nous rendre tous aussi fous que lui !

OSCAR. — Oh ! moi, je ne crains rien, je le suis déjà !

GINETTE. — Oh ! non, vous n'êtes pas fou, monsieur Oscar !

OSCAR. — Oui. Fou de vous, Ginette !... Et, vous savez, j'en ai parlé à ma sœur. Elle est très gentille, Jocelyne ; elle vous trouve charmante et approuve ma folie !

GINETTE. — Oh ! vous avez dit...

OSCAR. — Tout !... Que je vous adorais, que vous m'aimiez !...

GINETTE. — Oh !... Qui vous a dit ?...

OSCAR. — Vos yeux, votre voix et tout et tout !

GINETTE. — Mais, je ne vous ai jamais...

OSCAR. — C'était inutile, puisque nous nous comprenions sans rien dire. C'est comme Pierre et Jocelyne, croyez-vous qu'ils aient eu besoin de se dire qu'ils s'aimaient ?... Non ! Ils se sont vus, ils se sont tus, ils se sont plus ! C'est ça, le véritable amour, Ginette !

GINETTE. — Oscar... Vous me troublez... Mais c'est trop beau... Notre pauvre amour est impossible... Je ne suis qu'une...

OSCAR. — Oui, vous n'êtes qu'une, et moi je ne suis qu'un ! Mais vous ne serez plus qu'une, et je ne serai plus

qu'un... Nous serons deux, et nous nous aimerons comme quatre !

GINETTE. — Mais... vos parents...

OSCAR. — Quand ils se sont mariés, ma mère était employée chez un distillateur et mon père couturière... Non, c'est le contraire... Enfin, Jocelyne m'a dit que nous continuerions la tradition familiale. Et la tradition, il faut la respecter !... C'est sacré !...

GINETTE. — Oscar... Je ne sais que vous répondre...

OSCAR. — Ne répondez rien. Qui ne dit mot, consent... Qu'est-ce que vous dites ?

GINETTE. — Je ne dis mot.



OSCAR. — Ô Ginette ! Pour célébrer un pareil instant, quelle inspiration de génie va me souffler ma muse ?...

JOCELYNE, *qui, depuis un moment, les regarde avec Pierre, cachée derrière un arbre.* — Embrasse-la donc !

OSCAR. — Oh ! Ma muse m'a répondu ! Oui, la voilà, la plus sublime inspiration ! (*Il embrasse Ginette.*)

GINETTE, *apercevant Jocelyne et Pierre.* — Oscar !... Oh ! M^{lle} Jocelyne !...

OSCAR, *apercevant Jocelyne.* — Ah ! tu étais là ? Il me semblait bien que la voix de ma muse ressemblait à la tienne !... Ah ! Pierre, permettez-moi de vous appeler ainsi dès maintenant, que je suis heureux ! Que vous êtes heureux ! Que nous sommes tous heureux !

JOCELYNE. — Ces poètes, ça devine tout !

OSCAR. — Et à propos de poète, Jocelyne, j'ai déjà commencé le poème que je t'ai promis pour célébrer ton idylle. Écoutez le début, Pierre, il vous concerne. (*Il déclame.*)

*Jadis, on fit, d'après M. de Lamartine,
La berceuse de Jocelyn.
Mais, en berçant ma sœur entre vos bras câlins,
Pierre, vous serez le berceur de Jocelyne !*

PIERRE. — Épatant ! Sans vous flatter, Oscar, tout à fait réussi, votre début ! Je vous remercie.

GINETTE. — Oh ! voilà M^{me} Lortichaut !

CHAPITRE XIX

LARMES ET SOURIRES

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! ça, votre père a complètement disparu ! Je le cherche partout... Bonjour, monsieur Pierre. Vous cherchez mon mari, sans doute, vous aussi ?

PIERRE. — Mon Dieu, non... c'est-à-dire, oui !... Toujours pour cette question de...

M^{ME} LORTICHAUT. — Du « Champ maigre » ? Ah ! il y aurait longtemps que M. Lortichaut vous l'aurait vendu, puisque cela vous tient tant au cœur. Mais c'est ce maudit Fabien qui l'a envoûté !... Oh ! mais je me charge de le désenvoûter, moi ! Je suis bien résolue à lui dire ce que je pense de cet aliéné !

OSCAR. — Et cette fois, je suis de ton avis, maman ; c'est un véritable piqué ! Sais-tu quelle est sa dernière invention ? Un arrosoir volant ! Et papa est transporté d'enthousiasme !

M^{ME} LORTICHAUT. — Un arrosoir volant !... Oh ! il est temps que j'intervienne !... Il n'est que temps !...

OSCAR, *bas à Pierre*. — Tiens, voilà justement papa. Ça va chauffer ; je m'éclipse !

PIERRE, *bas à Oscar*. — Moi aussi... C'est plus discret. (*Il disparaît derrière les arbres avec Oscar et Ginette.*)

LORTICHAUT. — Ah ! vous voilà !... Justement, je vous cherchais pour vous annoncer une grande nouvelle. Dans quelques minutes, nous allons assister à la dernière

expérience de notre grand Fabien. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il a inventé !

M^{ME} LORTICHAUT. — L'arrosoir voltigeur ?...

LORTICHAUT. — Comment, tu sais ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Oui. Et en fait d'expérience, je tiens à te dire que je commence à en avoir assez de ton « illustre Fabien » et de toutes ses loufoqueries ! Deviens-tu fou, toi aussi, pour gaspiller ainsi l'argent de ta famille ?

LORTICHAUT. — Permits, Adélaïde... Je ne suis pas un enfant ! Je reconnais que les inventions de Fabien me coûtent cher, très cher même. Mais, en homme d'affaire, j'ai pris mes précautions. Si certaines expériences ont pu échouer, il est indéniable, en revanche, que la « défricheuse », la « charrue » et la « semeuse » à ondes hertziennes ont donné des résultats positifs. Dans quelques mois, l'exploitation des brevets de cette invention, qui bouleversera la technique agricole moderne, doit réaliser des bénéfices considérables. Sans compter, l'« arrosoir aérien » à moteur V.V. qui, lui aussi, est appelé aux plus hautes destinées. Or, apprends-le pour te tranquilliser, ma chère Adélaïde, j'ai acheté à Fabien tous ses brevets d'avance. J'ai donc là une garantie qui me permet...

JOCELYNE, *éclatant en sanglots*. — Oh ! papa !... Pauvre papa !

LORTICHAUT. — Qu'est-ce qui te prend, Jocelyne ? Pourquoi ces larmes ?

JOCELYNE. — Oh ! c'est de ma faute ! J'aurais dû t'avertir avant... Mais j'avais promis...

LORTICHAUT. — Promis ?... Quoi ?... Voyons, parle. Explique-toi !

JOCELYNE. — Promis à Pierre de ne rien dire.

LORTICHAUT. — À Pierre ?

JOCELYNE. — Oui, à Pierre Fougasse, notre voisin ! C'est lui et son père qui ont défriché, labouré et ensemencé le « Champ maigre ». Voyant que les machines de Fabien ne bougeaient pas et ayant pitié de cette pauvre terre qu'ils aiment tant, ce sont eux qui ont remis le « Champ maigre » complètement en état.

LORTICHAUT. — Mais, c'est impossible ! Fabien m'a affirmé que c'était ses appareils ; et d'ailleurs, j'ai moi-même constaté de mes yeux que les machines électriques...

JOCELYNE. — Avaient changé de place au cours de la nuit ?

LORTICHAUT. — Oui.



JOCELYNE. — C'est Pierre et son père qui les avaient poussées à l'autre bout du champ, pour faire croire à Fabien que le travail avait été fait par ses mécaniques. Ah ! pauvre papa... Pardonne-moi !... J'aurais dû t'avertir plus tôt...

M^{ME} LORTICHAUT. — Nous sommes ruinés !

LORTICHAUT. — Et moi qui allais lui acheter ses brevets !

M^{ME} LORTICHAUT. — Comment, mais tu m'as dit que c'était fait ?...

LORTICHAUT. — Oui, enfin tout était convenu et nous allons signer demain. C'est une veine !

M^{ME} LORTICHAUT. — Alors, nous ne sommes pas ruinés ?

LORTICHAUT. — Non, bien sûr. Mais, tout de même, ce maboul m'a déjà coûté cher. Et son « arrosoir volant », dont il vient de me communiquer la note de frais va faire une rude brèche dans mon capital ! Il va falloir travailler dur si nous voulons conserver la « Haute-Futaie ».

JOCELYNE. — Pierre nous aidera, papa ! Ah ! c'est un autre homme que ce Fabien ! Un véritable paysan, celui-là, et qui aime la terre !

LORTICHAUT, *souriant*. — Et qui aime sans doute aussi, ma petite Jocelyne ?... Tu crois que je ne m'en suis pas aperçu ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Et moi donc !

LORTICHAUT. — Mais j'avais la tête tournée par ce maudit Fabien ! Et dire que j'avais formé le projet de te marier avec ce dément ! Fallait-il que je sois idiot !

M^{ME} LORTICHAUT. — Tu peux le dire !... Un type qui te faisait bêcher assis sur un pliant !

JOCELYNE. — Oh ! que je suis heureuse ! Alors, papa, tu veux bien que Pierre et moi ?...

LORTICHAUT, *riant*. — Je l'exige ! D'ailleurs, il me plaît, ce garçon !... Intelligent, instruit, travailleur, bel homme...

M^{ME} LORTICHAUT. — Ah ! c'est bien toi ! Te voilà maintenant entiché de ton futur gendre.

LORTICHAUT. — Oui, mais il le mérite, celui-là ! Il n'invente pas des trucs impossibles, mais il fait du travail réel ! Au fond, voyez-vous, mes enfants, à quelque chose malheur est bon ! Nous n'étions que de ridicules « nouveaux paysans », des agriculteurs amateurs, mais grâce à ce mariage, nous allons faire souche de braves et véritables paysans !

CHAPITRE XX

M. FARIDON N'A PAS PERDU SA JOURNÉE

PIERRE, *sortant de derrière un arbre avec Oscar et Ginette.*
— Je peux entrer, monsieur Lortichaut ? Je crois que je ne trouverai pas une meilleure occasion pour vous demander la main de M^{lle} Jocelyne.

LORTICHAUT, *riant.* — Vous arrivez trop tard !... L'affaire est déjà réglée !

PIERRE. — Merci, monsieur Lortichaut ! Ah ! que je suis heureux !

LORTICHAUT. — Et votre père aussi, le sera ; car maintenant, c'est moi le seul maître, et il va l'avoir, son « Champ maigre ». Je le lui donne ; mais à une condition, par exemple...

PIERRE. — Laquelle ?

LORTICHAUT. — C'est que votre père et vous remplaciez mon loufoque conseiller technique et m'aidiez de vos conseils pour cultiver la terre, selon la vieille tradition de vos ancêtres, les vrais paysans !

M^{ME} LORTICHAUT. — Enfin ! On va pouvoir respirer et vivre normalement ! Ma parole, depuis que nous sommes à la « Haute-Futaie », je me croyais dans un asile d'aliénés !

FARIDON, *arrivant.* — Excusez-moi... J'ai tout entendu... Puis-je noter la commande de la cérémonie nuptiale, monsieur Lortichaut ?

LORTICHAUT. — Entendu, monsieur Faridon ! On peut dire que vous tombez à pic !

OSCAR. — À mon tour, papa. (*Il déclame.*)

*Au bon vieux temps, les rois épousaient des bergères,
Moi, fils du Roi des Apéritifs, Lortichaut,
Puis-je donner mon nom à Ginette, mon père,
Pour suivre la tradition, puisqu'il le faut ?
Car, souvenez-vous en, une humble couturière,
Jadis, épousa le commis-distillateur,
Le commis c'était toi, et maman, l'ouvrière ;
Permettez-nous d'être vos deux imitateurs !*



LORTICHAUT. — Eh ! nous ne renions pas nos origines !
N'est-ce pas, Adélaïde ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Ma foi, s'ils nous imitent, ils ne seront pas trop malheureux !

GINETTE. — Oh ! que je suis heureuse !

FARIDON. — Puis-je également noter la commande de cette deuxième cérémonie funèbre... non... nuptiale, monsieur Lortichaut ?

LORTICHAUT. — Notez, monsieur Faridon !... Et vous qui aviez peur de vous être dérangé pour rien !

FARIDON. — Je pourrai vous organiser les deux cérémonies le même jour...

LORTICHAUT. — Bonne idée !... Mais alors, vous me ferez le prix de gros.

GINETTE. — Oh ! mon Dieu !... Dans mon trouble, j'oubliais de vous remettre cette lettre, monsieur Lortichaut.

LORTICHAUT, *prenant la lettre*. — Très urgent ?... (*Il ouvre et lit.*)

« Monsieur,

« Après plusieurs mois de vaines recherches, j'apprends que vous avez, à votre service, en qualité de conseiller technique agricole, le nommé Fabien Félure. Je m'empresse de vous avertir que cet individu s'est échappé de notre « Maison de repos » où il suivait un sévère régime hydrothérapique, pour troubles mentaux et, en particulier, pour folie de l'invention.

« Deux de nos infirmiers se présenteront dès demain à votre domicile pour le ramener dans notre asile.

« Veuillez agréer, etc.

« Le Directeur : Onésime DOUCHARD. »

Ah ! ça, par exemple, c'est le bouquet !... Qui se serait douté ?

M^{ME} LORTICHAUT. — Moi... dès le premier jour.

JOCELYNE. — Moi aussi.

OSCAR. — Moi, également.

GINETTE. — Moi, itou.

PIERRE. — Et moi, réitou !

LORTICHAUT. — Alors quoi ? Il n'y a que moi qui... Décidément, j'étais aussi fou que lui... Ah ! mais j'y pense !... Je cours l'empêcher de s'envoler avec son arrosoir !

OSCAR. — Trop tard ! Il a déjà pris son vol !... Regardez... Il plane au-dessus de la « Haute-Futaie ».

PIERRE. — Mais il a l'air d'être en difficulté... Son appareil tangué d'une façon inquiétante.

LORTICHAUT. — Le malheureux !... Ce n'est pas surprenant, avec son moteur gazo-géno-lacté !

M^{ME} LORTICHAUT. — Ciel ! Il est juste au-dessus de la maison !... Pourvu qu'il ne dégringole pas sur le toit avec son réservoir d'eau !

OSCAR, *déclamant avec enthousiasme.*



*Tel jadis, le déluge inondant le vallon.
Nous allons voir flotter les meubles du salon !*

LORTICHAUT. — Ah, il n'est heureusement plus au-dessus de la maison !

PIERRE. — Non... Maintenant, il survole la prairie...

LORTICHAUT. — Mais il tangué de plus en plus... L'insensé ! Il va se tuer !...

FARIDON, *à part*. — Tiens, tiens, je vais peut-être aussi enlever un enterrement !

LORTICHAUT. — Ça y est !... c'était fatal !...

PIERRE. — L'avion dégringole !

LORTICHAUT. — Ah, le pauvre diable !

M^{ME} LORTICHAUT. — Il est perdu !

JOCELYNE. — C'est affreux !

FARIDON, *à part se frottant les mains*. — Bonne journée !

GINETTE. — Il va s'écraser !

OSCAR. — Non ! Il vient de sauter en parachute.

PIERRE. — Et l'avion va s'abattre dans la prairie.

LORTICHAUT, *s'épongeant avec son mouchoir*. — Ouf ! J'ai eu chaud !

FARIDON, *à part, déçu*. — Deux mariages et un enterrement le même jour c'était trop beau !

LORTICHAUT. — Où est-il descendu en parachute ? Il faut l'enfermer tout de suite, en attendant les infirmiers de l'asile. Où a-t-il atterri ?

PIERRE. — Oh, je l'aperçois ! Vite ! Il faut aller le délivrer !

LORTICHAUT. — Où ça ?... Je ne vois rien...

PIERRE. — Là-haut... Regardez, au sommet de ce peuplier. Il est accroché, par le fond de sa culotte, à un paratonnerre !



LORTICHAUT, *riant*. — Eh bien, Adélaïde, le nieras-tu, maintenant, que ce Fabien est un type...

M^{ME} LORTICHAUT. — Un type ?

LORTICHAUT, *montrant du doigt l'arbre où est suspendu Fabien*. — À la hauteur !...

FIN

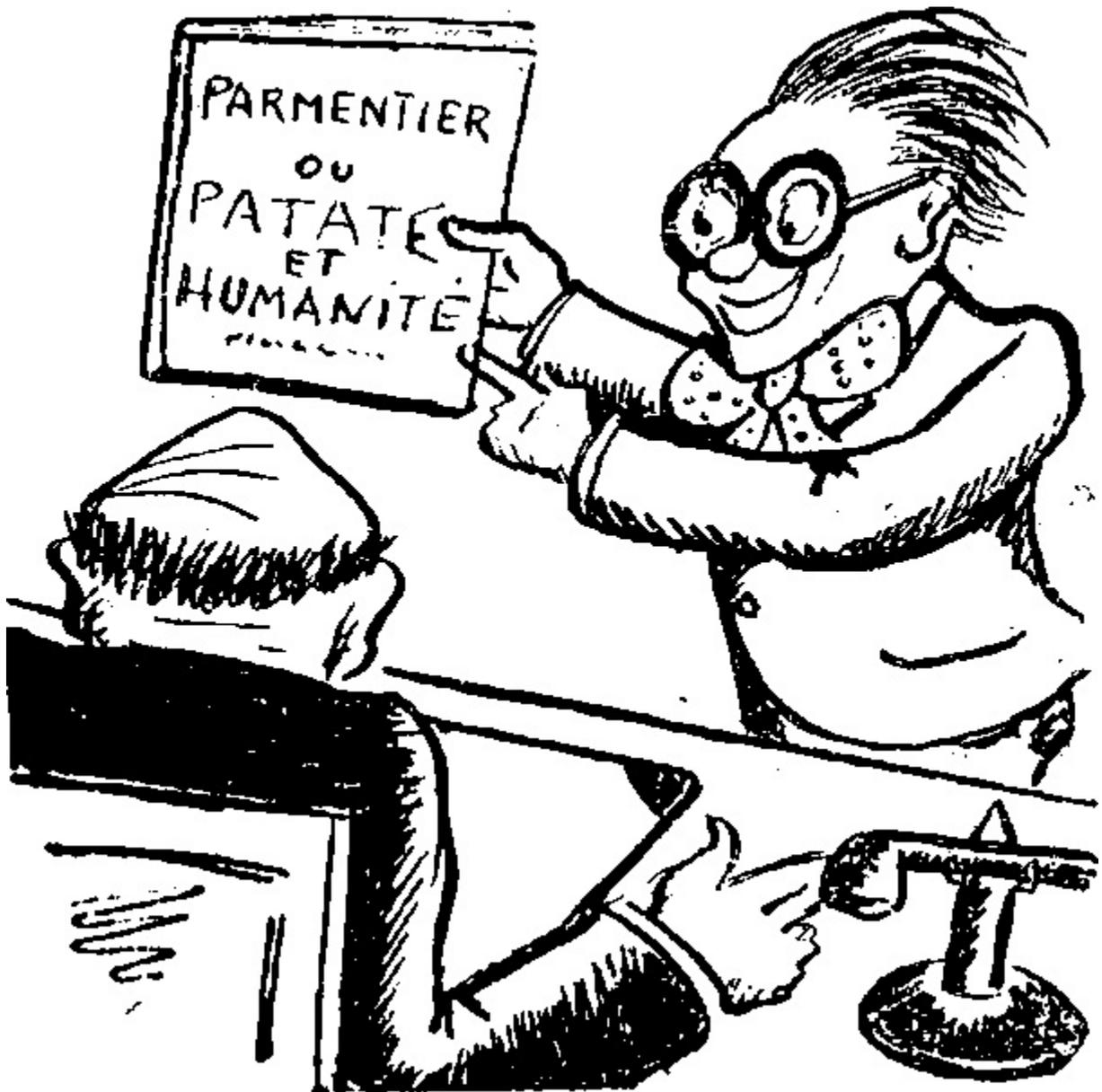
À Florentin Cazalis.

PARMENTIER OU PATATES ET HUMANITÉ

Premier tableau.

UNE PIÈCE QUI S'IMPOSE

(La scène se passe dans le bureau d'un directeur de théâtre.)



L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Monsieur le directeur, permettez-moi de vous apporter la fortune.

LE DIRECTEUR. — Vous voulez me commanditer ?

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Non, mieux que cela. Je vous apporte une pièce qui vous fera encaisser des recettes considérables. Une pièce en cinq actes et en vers, dont le titre seul, à l'heure actuelle, est un gage de succès.

LE DIRECTEUR. — Hum... Quel titre ?

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — « Parmentier ou Patates et Humanité. »

LE DIRECTEUR. — Pas mal, en effet. C'est d'une actualité féculente.

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Je vais vous lire mon œuvre.

LE DIRECTEUR. — Non. Racontez-moi plutôt brièvement le sujet. Le titre et le sujet, tout est là. Le reste n'est que du remplissage.

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Eh bien, voici... C'est l'histoire romancée et corsée d'une aventure d'amour de l'immortel vulgarisateur de la pomme de terre, en France : Antoine-Augustin Parmentier. L'action se passe en 1769. On assiste aux efforts persévérants de Parmentier pour faire adopter sa nouvelle plante et sauver le peuple de la disette. Au troisième acte, le décor représente la plaine des Sablons, entièrement couverte de pommes de terre.

LE DIRECTEUR. — Naturellement, les pommes de terre seront peintes sur le décor. Car, pour mettre en scène de véritables pommes de terre, à l'heure actuelle...

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Évidemment. Toutefois, au cours de la pièce, il me faudra plusieurs sacs de pommes de terre naturelles.

LE DIRECTEUR. — Mais vous avez la folie des grandeurs ! Des pommes de terre réelles ? Où diable voulez-vous que...

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Je veux dire : de fausses pommes de terre naturelles qui donneront l'apparence de la réalité. Par exemple, moulées en terre glaise.

LE DIRECTEUR. — C'est une idée. Des pommes de terre glaise donneront tout à fait l'illusion. Oui, votre pièce me paraît venir à propos. Je l'accepte.

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Mais... Vous ne connaissez pas le texte. Je vais...

LE DIRECTEUR. — Inutile. Le titre et le sujet me suffisent. Vous en ferez la lecture aux artistes. J'ai justement, pour le rôle de Parmentier, un artiste de premier ordre.

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Tant mieux. Car c'est un rôle des plus pathétiques. Au dernier acte, surtout, lorsque, avant de mourir, Parmentier prononce ses ultimes volontés. (*Il déclame*) :

*Loin de la nécropole où gît le citadin,
Si je meurs, je veux qu'on enterre
Parmentier Antoine-Augustin,
Dans un champ de pommes de terre.*

LE DIRECTEUR. — Sublime ! Oui, vous avez raison ; je crois que nous tenons un succès.

L'AUTEUR-SÛR-DE-LUI. — Un triomphe ! Par exemple, je veux que les acteurs sachent impeccablement mes vers. Pas

de souffleur ! Je ne veux pas entendre mes admirables tirades sur les pommes de terre...

LE DIRECTEUR, *spirituel*. — Soufflées !

Deuxième tableau.

L'ÉTUDE D'UN RÔLE

(La scène représente un humble logis d'artiste.)

LA FEMME DE L'ACTEUR. — J'arrive du marché. J'ai fait la queue pendant six heures. Impossible de trouver une pomme de terre.

L'ACTEUR-QUI-DOIT-JOUER-PARMENTIER. — Cela me fait penser qu'il me faut travailler mon grand rôle de Parmentier. *(Expliquant à sa femme.)* Au premier acte, Parmentier vient de faire, avec succès, une première récolte de pommes de terre, et, avant de faire connaître sa merveilleuse découverte, il déclame les vers suivants :

*J'ai déjà récolté, dans le plus grand mystère,
Plusieurs sacs de pommes de terre,
Ils sont là, alignés dans ce logis discret
Où je les entasse en secret.*

PREMIÈRE VOISINE DE PALIER, *qui a entendu en passant dans le couloir.* — Vous avez entendu, Madame Fondu ? Nos voisins ont des pommes de terre.

DEUXIÈME VOISINE DE PALIER. — Oui, même que le mari disait qu'il en entassait des sacs en secret.

PREMIÈRE VOISINE DE PALIER. — Si c'est pas malheureux ! Quand tout le monde en manque !... Faut avertir les

voisins. (*Elles vont avertir les voisins qui viennent tous écouter derrière la porte de l'acteur.*)

L'ACTEUR-QUI-DOIT-JOUER-PARMENTIER, *à sa femme.*
— Après ça, je prends des pommes de terre dans un sac, et je les admire.

LES VOISINS DE PALIER. — Il faut prévenir la police !...

L'ACTEUR-QUI-DOIT-JOUER-PARMENTIER, *déclamant* :

*Ô tubercule, espoir de notre race humaine !
J'en aurai bientôt par centaines,
Et par milliers, et par millions !
Les sacs viendront en bataillons
Débordant de pommes de terre,
S'ajouter à ces premiers sacs,
Qu'en ces lieux, je dépose en vrac
Et dans un but humanitaire...*

LES VOISINS DE PALIER. — Quel cynisme ! Ah, il est joli, son but humanitaire ! Il cache des sacs de patates pour les vendre en cachette aux grands de ce monde. C'est un accapareur ! (*Hurlant*) : À mort, l'accapareur !

LE-COMMISSAIRE-QU'ON-EST-ALLÉ-CHERCHER. — Ouvrez, au nom de la Loi !

L'ACTEUR, *ouvrant*. — Eh bien quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

LE COMMISSAIRE. — Il paraît que vous entassez des pommes de terre. Vos voisins ont tout entendu.

L'ACTEUR. — Quels idiots ! J'étudiais mon rôle de Parmentier. Et, en fait de pommes de terre, je n'en ai qu'une en terre glaise. (*Il la lance aux voisins de palier.*) Si ces Messieurs et Dames veulent la mettre en salade !...

(*Le commissaire et les voisins confus se retirent.*)



LA FEMME DE L'ACTEUR. — Quel scandale ! Ça sera dans les journaux sûrement.

L'ACTEUR. — Tant mieux ! Belle publicité gratuite pour
« Parmentier. »

LA FEMME DE L'ACTEUR. — Oui, mais nos voisins de pa-
lier, tu peux dire que tu les as faits avec tes pommes de terre...

L'ACTEUR. — ... sauter !

Troisième tableau.

IDYLLE ET POMMES DE TERRE

(La scène se passe au théâtre, pendant la représentation de « Parmentier. »)

LA CONFIDENTE :

*Marquise, vous semblez rêveuse,
Et vos yeux regardent sans voir ;
Tandis qu'une flamme amoureuse
Scintille entre vos longs cils noirs.
À quoi songez-vous donc, marquise ?
Quel est le rêve qui vous grise ?
Voyez-vous, dans des songes bleus,
Par un soir doux et vapoureux,
Votre embarquement pour Cythère ?
À quoi pensez-vous, l'air rêveur ?
Parlez...*

LA MARQUISE :

*À la pomme de terre,
Et au jeune et beau vulgarisateur
De cette racine exotique
Qui nous vient, dit-on d'Amérique.*

UNE MÉNAGÈRE SPECTATRICE, *apitoyée*. — Cette pauvre dame ! Elle est comme nous tous, au jour d'aujourd'hui. Elle ne rêve que de pommes de terre !

LA CONFIDENTE :

Quoi, vous rêvez à Parmentier,

*Dont chacun parle en ce moment ?
Mais que dira le chevalier
Qui brûle d'être votre amant ?*

LA MARQUISE :

*Bah, le chevalier m'importune !
Il ne parle que clair de lune,
Sérénade, baisers, serments...
Parmentier, lui, plus simplement,
Dédaignant la phrase banale,
Au lieu de me faire la cour,
Me parla avec tant d'amour
De sa chère plante idéale,
Que j'ai senti qu'un cœur d'amant
Battait dans sa noble poitrine,
Et que s'il exprimait de si beaux sentiments
Pour cette modeste racine,
Il saurait dire encore bien mieux,
À celle qui sera sa belle,
Et dont il aimera les yeux,
Des phrases d'amours éternelles !
Qu'il était beau, en me parlant
De son légume féculent,
De sa nouvelle tubercule !*

LA CONFIDENTE :

Vous ne trouvâtes pas cela si ridicule ?

LA MARQUISE :

*Non, car sa foi le rendait éloquent.
En l'écoutant, je sentais comme
Un désir de croquer la pomme
Qu'il me vantait.*

LA CONFIDENTE :

*Et vous le vîtes quand,
Ce bel et savant agronome ?*

LA MARQUISE :

*Hier, dans la plaine des Sablons,
Qu'il ensemença tout du long,
Pour prouver par expérience,
Que sa pomme de terre était
Capable de pousser en France.
Le roi, en personne, assistait,
Avec la cour, à cette fête.
Et, afin d'honorer ce légume naissant,
De plante nouvelle, il prit une fleurette
Pour orner son jabot, imité à l'instant
Par la foule des courtisans.
Et puis, dans un banquet plein de magnificence
Présidé par le roi et Parmentier, ma chère,
Pour la première fois, en France,
On mangea des pommes de terre.*

CHŒUR DES SPECTATEURS, *avec regret.* — C'était le bon temps !

LA CONFIDENTE :

Et ce légume est savoureux ?

LA MARQUISE :

*Exquis, chère amie, et je veux
Que mon chef nous en accommode
Dès ce soir, c'est la grande mode.
Et c'est même un luxe inouï,
Car ce légume est très rare aujourd'hui.*

UNE SPECTATRICE NOSTALGIQUE. — Ça c'est bien vrai, on peut le dire. Plus ça change, plus c'est la même chose !

LA CONFIDENTE :

Ce légume est donc pour les riches ?

LA MARQUISE :

*Pour l'instant. Mais, bientôt, autant que les pois chiches
Il sera, m'a dit Parmentier,
Mangé dans le pays entier.
Et ce sera, au village, à la ville
Le légume le plus facile
À se procurer en tous lieux.*

CHŒUR DES SPECTATEURS. — Ah, parlons-en ! Facile à se procurer... Elle va un peu fort, la marquise !

LA CONFIDENTE :

Vous attendez cet innovateur ingénieux ?...

LA MARQUISE :

*Il doit me faire une visite
Aujourd'hui même.*

LA CONFIDENTE :

*Je vous quitte.
J'entends des pas dans l'escalier.*

LA MARQUISE :

C'est lui !

LA CONFIDENTE :

Non, c'est le chevalier. (Elle sort.)

LE CHEVALIER, *entrant* :

Belle marquise, mes hommages !

LA MARQUISE :

Vous avez un air courroucé.

LE CHEVALIER :

Je le suis corbleu ! car j'enrage

De me voir encor évincé.

Vous ne le nierez pas, traîtresse,

Que ce Parmentier de malheur

Qui n'est même pas de noblesse

A su capturer votre cœur.

Mais, puisque vous aimez ce faiseur de blanquette

Qui vous trouve belle à croquer

Puisqu'avec ce croquant vous faites la coquette,

Corbleu ! je veux le provoquer,

Ce rustaud, que vous épatâtes,

En l'appelant...

LA MARQUISE :

Comment ?

LE CHEVALIER :

Patate !

Et, pour venger mes camoufflets,

L'homme aux pommes soufflées recevra mes soufflets.

LA MARQUISE :

Fi, chevalier, quelles manières !

LE CHEVALIER :

*Oui, nous nous battons sans quartier
Et, d'un moulinet, ma rapière
Va mettre, en hachis Parmentier !
(Il sort furieux.)*

UNE SPECTATRICE RÊVEUSE. — Un hachis Parmentier !...
Maintenant, il n'y a plus moyen d'en faire, avec cette crise des
pommes de terre !

LA MARQUISE :

*Ce spadassin ne me plaît guère.
Il ne fait que pousser des bottes sur le pré,
Tandis que Parmentier fait pousser à son gré
Sur le pré, des pommes de terre !
Mais voici mon vieux serviteur
Qui vient m'annoncer la visite
Du grand homme pour qui mon cœur
Quand je pense à lui, bat plus vite.*

LE VIEUX SERVITEUR :

C'est M. Par...

LA MARQUISE :

Qu'on l'introduise.

PARMENTIER, *entrant* :

*Permettez, divine marquise,
Qu'à vos pieds je dépose, en guise de bouquet,
C'est peut-être un peu moins coquet,
Mais beaucoup plus utilitaire,
Un sac de mes pommes de terre !*

CHŒUR DES SPECTATEURS ENVIEUX. — Ah ! bien, elle en
a de la veine !

LA MARQUISE :

*Les plus belles gerbes de fleurs
Ne valent pas ces savoureuses
Et nouvelles légumineuses,
Dont vous êtes le créateur.*

PARMENTIER :

*En les cuisant, sans qu'on les pèle,
Vous aurez un plat alléchant.*

LA MARQUISE :

Qui se nomme ?

PARMENTIER :

*Moi, je l'appelle
Les pommes en robe des champs.*

LA MARQUISE :

*Mais vous êtes aussi poète !
Et ce nom est vraiment seyant.*

PARMENTIER :

*Oh, poète... Je suis surtout un prévoyant.
Je voudrais épargner au peuple la disette.*

LA MARQUISE :

*La famine, dit-on, sévit chez les manants
Triste fatalité !*

PARMENTIER :

*Oui, le peuple s'agite.
La révolte vient à grands pas.*

*Et si cela ne change pas
La royauté sera...*

LA MARQUISE :

Quoi ?

PARMENTIER :

Frite !

CHŒUR DES SPECTATEURS DOULOUREUX. — Ah, les frites ! Quand pourrons-nous en manger ?

UNE SPECTATRICE ÉLÉGIAQUE. — Ah, quand reviendra le temps des frites ?

LA MARQUISE :

*C'est vrai, le peuple est malheureux,
Et l'avenir est orageux.*

PARMENTIER :

Le peuple est las de tant de misères endurées.

LA MARQUISE :

Il est dans la misère, il est dans la...

PARMENTIER :

Purée !

CHŒUR DES SPECTATEURS ALLÉCHÉS. — Ah, une bonne purée ! L'eau vous en vient à la bouche !

LA MARQUISE :

*Le pays est presque au tombeau.
Les guerres causèrent sa ruine.*

PARMENTIER :

*Oui, mais mon légume nouveau
Le sauvera de la famine.
Pour le bonheur du genre humain,
Les champs de bataille, j'espère,
Seront tous remplacés, demain.
Par des champs de pommes de terre.*

CHŒUR DES SPECTATEURS EN DÉLIRE. — Bravo ! bravo !
Voilà enfin un homme de bon sens ! Vive Parmentier et les
pommes de terre frites !

Quatrième tableau.

APRÈS LE TRIOMPHE

(La scène représente la loge de l'artiste qui vient de jouer Parmentier.)

LE DIRECTEUR, à *Parmentier*. — Mon cher grand artiste, la représentation fut un véritable triomphe et vient de s'achever en apothéose ! Vous avez créé avec tant de réalisme le rôle de Parmentier, que l'on crut voir la noble figure de l'illustre philanthrope revivre sur la scène. C'est au point, que vos admirateurs ne vous appellent plus par votre nom d'artiste, mais, simplement, Parmentier ! Mais, justement, une admiratrice exaltée demande à vous présenter ses félicitations.

PARMENTIER, à *l'ouvreuse*. — Faites entrer l'admiratrice exaltée !

LE DIRECTEUR. — Je vous laisse. Encore bravo, Parmentier ! (*Il sort.*)

L'ADMIRATRICE EXALTÉE, *entrant*. — Permettez-moi, ô immortel héros de la culture maraîchère, de vous exprimer toute mon admiration exaltée ! Vous fûtes sublime ! En vous écoutant, j'ai senti combien j'avais eu raison de faire, moi aussi, mon retour à la terre.

PARMENTIER. — Vous êtes cultivatrice, Madame ?

L'ADMIRATRICE EXALTÉE. — Oui, depuis quelques mois. Avant, j'étais marchande de frivolités. Mais l'époque n'est plus aux frivolités. Alors, j'ai acheté une ferme et, comme Candide, je cultive mon jardin. Ah, si vous pouviez savoir le

doux émoi que m'ont procuré vos nobles tirades sur la pomme de terre. Moi, qui dans ma propriété, me consacre presque uniquement, à la culture de cette légumineuse, à laquelle vous avez attaché votre nom. Ô grand et illustre Parmentier ! Je veux, pour vous prouver mon admiration, vous faire adresser dès demain, une magnifique couronne de lauriers, une couronne de lauriers aux feuilles d'argent incrustées de perles, que vous garderez en souvenir de cette inoubliable soirée.



PARMENTIER. — Oh, Madame...

L'ADMIRATRICE EXALTÉE. — Ne me refusez pas, je vous en supplie ! Ma fortune me permet de vous offrir ce riche bijou commémoratif.

PARMENTIER. — C'est trop, vraiment... Non, je ne puis accepter. Mais, puisque vous tenez à m'offrir...

L'ADMIRATRICE EXALTÉE. — Tout ce que vous voudrez ! Parlez ! que désirez-vous, ô sublime Parmentier ?

PARMENTIER. — Un kilo de pommes de terre.

RIDEAU

Au docteur Rozier.

LE PREMIER CRIME DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

Dans son bureau de Los Angeles, Pol le « détective-bossu-ventriloque-et-amateur », rêve tristement. Assis en face de lui, un pantin de bois, représentant le traditionnel Polichinelle à double gibbosité, à menton et nez en « casse-noisette », semble l'hallucinant jumeau lilliputien du « détective-bossu-ventriloque-et-amateur ».

Interrompant brusquement ses mornes méditations, l'homme saisit le pantin et, d'un geste presque paternel, l'assied sur ses genoux :

— Au diable les idées noires !... Pour chasser la neurasthénie, rien ne vaut une joyeuse conversation avec un cher et vieux copain !... Qu'en penses-tu, Petit-Pol ?

Actionnées par un ressort dissimulé dans son dos, les lèvres du polichinelle s'entr'ouvrent et d'une étrange voix lointaine – celle du ventriloque – articulent en nasillant :

— Le fait est que nous roulons nos bosses ensemble depuis pas mal d'années, vieux Grand-Pol !...

— Oui, depuis le jour où j'eus l'idée d'exploiter mon talent de ventriloque. Avec ma double bosse, je ne pouvais sans risquer le ridicule m'exhiber sur les scènes, en habit de soirée. C'est alors que me vint l'inspiration géniale de me déguiser en Polichinelle, et de faire parler un pantin portant le même costume.

— Ce pantin, c'était moi. Dès le soir de nos débuts, j'obtins un triomphe personnel considérable par l'humour de mes réparties !

— Réparties dont j'étais le créateur...

— Possible !... Mais dont mon interprétation et mes jeux de physionomie doublaient la puissance comique.

— Bref, notre « numéro » *Pol and Pol*, abréviation de Polichinelle, devint rapidement une attraction mondiale, et je fus consacré grande vedette.

— Pardon ! Nous fumes consacrés grandes vedettes !...

— Si tu veux. En Amérique, notre succès fut colossal...

— Et nous valut un brillant engagement cinématographique à Hollywood.

— Mais la vogue des stars de l'écran est éphémère...

— Et le succès des attractions, comme l'amour, ne dure pas toujours...

— Nous ne trouvions plus d'engagement. C'est alors que je me souvins heureusement que, si j'avais la bosse des arts, j'étais également doué de la bosse des déductions.

— Preuve éclatante de l'utilité d'une double gibbosité !

— Au cours de nos innombrables tournées à travers le monde, j'avais eu plusieurs fois l'occasion d'exercer mes dons de détective amateur...

— Avec ma collaboration, ne l'oublie, pas, Grand-Pol !

— C'est juste. J'étais Sherlock-Holmes, tu étais mon Watson. Je t'exposais mes déductions, tu les approuvais...

— Ou je les réfutais...



— Bref, nos discussions et de nos discussions jaillissait souvent la lumière. C'est pourquoi, après avoir tourné notre dernier film, je résolus d'ouvrir à Los Angeles un cabinet de détective privé.

— Toujours avec ma précieuse collaboration, ne l'oublie pas, Grand-Pol !

— Évidemment, Petit-Pol. Nos conversations facilitent mes déductions, et, grâce à toi, je peux extérioriser, matérialiser la double personnalité que tout homme porte en soi. Ma voix est celle de l'instinct, du premier mouvement ; la tienne est celle de la raison et du bon sens qui corrige souvent les fantaisies de mon imagination. Nos dialogues, ou plutôt nos

« mono-dialogues », me permettent d'étudier froidement, sous forme de questions et de réponses, toutes les données d'un problème. Au fond, mon brave Petit-Pol, tu es...

— Un autre toi-même. L'ami rêvé, dont le physique est semblable au tien, dont l'âme est un peu la tienne... Mais ne nous attendrissons pas, j'entends la mère Smith, notre femme de ménage, qui nous monte le journal. Remplace-moi dans un fauteuil, c'est plus correct !

— Bonjour, messieurs, dit en entrant Mrs. Smith.

À force d'entendre le ventriloque dialoguer avec son pantin, la brave femme a pris l'habitude de considérer le Polichinelle comme une créature humaine.

M^{me} Smith pose la gazette sur le bureau et passe, dans la pièce voisine, vaquer aux soins du ménage.

Le ventriloque déplie le *Petit Californien*, triquotidien. Mais, à peine a-t-il jeté un regard sur la première page, qu'un véritable cri de joie s'échappe de ses lèvres :

— Enfin !... Et moi qui commençais à désespérer !...

En énormes « capitales », s'étendant sur toute la longueur de la page, le titre suivant était composé :

LE MYSTÈRE DE LA METEOR-FILMS
UN DRAME AU COURS DE LA RÉALISATION
DU SUPER-FILM PRÉHISTORIQUE
LE PREMIER CRIME DU MONDE
ABEL TUE CAÏN
DÉCOUVERTE DU CADAVRE DE CAÏN
ABEL EN FUITE

L'inspecteur Harrison commence son enquête

UNE PISTE ??

D'une main fébrile, le détective bossu tourne la feuille et lit :

« Un drame des plus mystérieux vient de jeter la consternation dans les milieux cinématographiques d'Hollywood : Ralph Irving, le sympathique traître de l'écran, la populaire vedette de la Meteor-Films, qui interprétait le rôle de Caïn dans un super-film préhistorique en cours de réalisation, a été trouvé mort, sauvagement assassiné d'un coup de poignard dans le dos. Voici les faits :



« Aujourd'hui, au début de l'après-midi, laissant leurs camarades, metteurs en scène, opérateurs et artistes, achever leur déjeuner dans le restaurant des Studios Meteor, Ralph Irving et Garry Brant, qui interprétaient, respectivement, les rôles de Caïn et d'Abel dans *Le Premier Crime du Monde*, convinrent d'aller répéter la grande scène du meurtre d'Abel, afin de la mettre définitivement au point avant la « prise de vue ».

« Vêtus du costume de leur rôle, c'est-à-dire de simples peaux de bêtes, les deux artistes, chacun dans sa voiture, gagnèrent le flanc de la colline californienne où se tournaient les « extérieurs » du film légendaire.

« Que se passa-t-il entre Ralph Irving et Garry Brant après leur départ du restaurant ? C'est ce qu'on ignore encore jusqu'à présent. Mais, lorsqu'une heure après, le metteur en scène Karl Hoffmann, ses opérateurs et ses artistes arrivèrent à leur tour, un spectacle tragique s'offrit à leurs yeux horrifiés : Caïn, ou plutôt Ralph Irving, gisait dans l'herbe, face contre terre, un poignard dans le dos, planté jusqu'au manche. On appela, on chercha vainement Garry Brant... Abel avait disparu !

« Est-ce lui l'assassin ?

« Est-ce Abel qui a tué Caïn ??

« Les deux artistes, au dire de tous les témoins semblaient vivre en parfaite intelligence.

« L'inspecteur Harrison, mandé d'urgence, a commencé son enquête. En dernière minute, on croit savoir qu'une piste sérieuse a été découverte par l'éminent policier.

« Aboutira-t-elle ? Ou l'inspecteur Harrison sera-t-il obligé – comme il le fut en d'autres circonstances – de faire

appel à la collaboration de son ami Pol, le fameux « détective-bossu-ventriloque-et-amateur » ??... C'est ce que nous pourrions sans doute apprendre à nos lecteurs dans une prochaine édition.

CHAPITRE II

Dans le luxuriant décor naturel de la campagne californienne choisi par la Meteor-Film pour tourner *Le Premier Crime du Monde*, Pol, le « détective-bossu-ventriloque-et-amateur », vient de rejoindre son ami, l'inspecteur Harrisson.

POL. — Bonjour, Harrisson. Alors, cette piste ?

HARRISSON. — Ne vous fichez pas de moi ! Vous pensez bien que si elle « collait », je ne vous aurais pas téléphoné. Et, pourtant, j'ai bien cru, un moment, tenir le bout de l'écheveau. Le directeur de la Meteor-Films avait reçu, dernièrement, une lettre de menaces. La voici, d'ailleurs. Lisez.

POL, *lisant*. — « Messieurs, J'apprends par les journaux que vous allez tourner un film intitulé *Le Premier Crime du Monde*, dans lequel vous vous proposez de reconstituer l'assassinat d'Abel par Caïn.

« Aussi vrai que je ne suis pas une alouette rôtie, je vous jure, sur la tête du Président de la République, que je ne vous laisserai pas commettre une pareille indignité. Si je m'appelais Christophe Colomb, Tom Fly ou Archibald Couic, je me ficherais de votre film comme de ma première bavette !... Mais, apprenez-le, je me nomme Joseph Caïn, et je ne souffrirai pas de voir ressusciter sur l'écran le crime de cet ancêtre lointain qui déshonora la famille. Depuis mon sevrage, j'ai toujours souffert de porter le nom de cet assassin célèbre, mais j'espérais, grâce aux siècles écoulés, que l'affaire était classée, enterrée, oubliée... Et voilà que vous voulez exhumer cette pénible histoire, sans vous soucier du préjudice moral que vous causez à un honnête homme, doux comme un laitage et incapable de tuer une mite ou une panthère noire !

« Mais, prenez garde, Meteor ! Le laitage peut se transformer en soupe au lait, la soupe au lait en tigre, et j'empêcherai par tous les moyens la réalisation de votre damné film.

« Joseph CAÏN. »

HARRISSON. — Je croyais déjà tenir le coupable, mais une enquête rapide m'a fait savoir que ce Joseph Caïn, atteint de la folie de la persécution, était hospitalisé dans une « maison de repos » de Los Angeles. Il ne sort jamais de l'établissement, où il suit un traitement hydro-thérapeutique des plus sévères.

POL. — Vous avez naturellement interrogé tout le personnel de la Meteor-Films ?

HARRISSON. — Oui. Mais, à part la fausse piste Joseph Caïn, je n'ai relevé aucun indice qui puisse guider efficacement mes recherches.

POL. — Quoi de particulier sur la vie privée de Garry Brant et Ralph Irving ?...

HARRISSON. — Oh ! vous savez, la vie privée des artistes de cinéma est plutôt publique. Tout le monde connaît les bonnes fortunes de Ralph Irving et de Garry Brant. Ce dernier, surtout, en sa qualité de « jeune premier amoureux », était l'idole de toutes les spectatrices des deux Continents.

POL. — Quelle était sa dernière conquête ?

HARRISSON. — On prétend qu'il flirtait, depuis quelque temps, avec sa camarade Marjorie Bruce, l'illustre « vamp » qui interprétait le rôle d'Ève dans *Le Premier Crime du Monde*.

POL. — Marjorie Bruce, la femme de Mortimer Bruce ?

HARRISSON. — Oui. Ce dernier joue également dans le film et incarne le personnage d'Adam.

POL. — D'après les potins d'Hollywood, Mortimer Bruce a la réputation d'être très amoureux et très jaloux de sa fascinante Marjorie... Avez-vous interrogé ces deux illustres époux ?

HARRISSON. — Pas encore. Mortimer Bruce et sa femme, ne tournant pas cet après-midi, n'étaient pas au studio quand je fus appelé pour constater l'assassinat de Ralph Irving. Néanmoins, j'ai envoyé mon collègue, l'inspecteur Scott, à leur domicile, au cas improbable où ils auraient quelques renseignements particuliers à fournir sur la victime. Justement, voici Scott qui revient... Mais... Que se passe-t-il, inspecteur ?... Vous avez l'air bouleversé ? Marjorie Bruce vous aurait-elle fait une révélation ?

SCOTT. — Marjorie Bruce est morte !

HARRISSON. — Que dites-vous ?

SCOTT. — Oui, assassinée... Lorsque je suis arrivé, la malheureuse, baignant dans une mare de sang, était étendue sur un divan de son « bungalow ». Venez vite, inspecteur, car, avant de mourir, l'infortunée victime a pu désigner son meurtrier...

HARRISSON. — Elle vous a dit le nom de...

SCOTT. — Non, à mon arrivée, son corps était déjà froid. Mais dans un suprême effort ; elle avait eu le temps d'écrire sur le mur, en lettres de sang, le nom de son assassin...

POL. — Quel nom ?

SCOTT. — Adam.



CHAPITRE III

— Décidément, Petit-Pol, cette affaire qui commençait d'une façon si originale, si imprévue, est d'une écoeurante banalité ! Simple crime d'un mari jaloux, dont l'une des victimes a pris le soin de nous indiquer le nom avant de mourir. Somme toute, du travail tout cuit !... Une affaire idéale pour la police officielle, mais bougrement décevante pour un détective amateur.

Dans son bureau de Los Angeles, Grand-Pol vient de résumer à Petit-Pol, assis sur ses genoux, les événements de la journée.

PETIT-POL. — Voyons, ne nous décourageons pas, Grand-Pol. Examinons ensemble tous les détails de l'affaire...

GRAND-POL. — À quoi bon ? Maintenant que nous savons, par la révélation *in extremis* de Marjorie Bruce que le coupable est son mari, Mortimer Bruce...

PETIT-POL. — Permetts, Grand-Pol, la mourante n'a pas écrit le nom de son mari en lettres de sang...

GRAND-POL. — Non. Mais elle a écrit « Adam », ce qui revient au même, puisque son mari jouait dans le film le rôle d'Adam.

PETIT-POL. — Ça ne revient pas au même du tout. C'est précisément ce qui me paraît bizarre. Pourquoi Marjorie Bruce a-t-elle désigné son meurtrier sous le nom d'Adam, au lieu d'écrire son nom véritable : Mortimer Bruce ?... Ceci dit, supposons que Mortimer Bruce, *alias* Adam, soit le véritable meurtrier. Pourquoi n'a-t-il pas fait disparaître également le cadavre d'Irving-Cain ?...

GRAND-POL. — C'est justement là qu'apparaît son plan machiavélique. Il n'a fait disparaître sa première victime que dans un but : faire croire qu'Abel avait tué Caïn et laisser supposer qu'il avait pris la fuite après l'assassinat.

PETIT-POL. — Très logique, en apparence, je l'avoue ; mais comment se fait-il que l'on ne relève aucune empreinte de pas, sauf celles d'Abel et de Caïn, sur les lieux du crime ?

À ce moment, la sonnerie du téléphone interrompt le mono-dialogue de Pol et Pol. Le détective décroche l'écouteur :

— Allô !... Oui, c'est Pol qui est à l'appareil... Ah ! bonjour, Harrisson... Vous dites que Mortimer Bruce est arrêté ? Mes félicitations !... A-t-il fait des aveux ?... Évidemment, s'il est dans cet état... Oui, à bientôt, Harrisson !

Grand-Pol reste un instant rêveur, puis, haussant philosophiquement les épaules comme pour chasser tout regret superflu :

— Inutile de nous creuser plus longtemps le ciboulot, Petit-Pol, murmure-t-il reprenant la conversation interrompue. Mortimer Bruce est arrêté. On l'a retrouvé gisant à moitié mort sous sa voiture renversée, non loin de la frontière mexicaine. On ne peut l'interroger pour l'instant. Mais on espère le sauver, et ses aveux ne sont plus qu'une question d'heures. D'ailleurs, sa fuite éperdue, terminée par le capotage de sa voiture, n'est-elle pas la preuve la plus accablante de sa culpabilité ? Et c'est également la preuve incontestable que Marjorie Bruce avait bien voulu désigner son mari, lorsqu'elle écrivit sur le mur « Adam » en lettres de sang.

PETIT-POL. — À propos, n'oublie pas la photographie de l'inscription sanglante...

GRAND-POL. — Comment, tête de bois, tu t'obstines contre toute évidence ?

PETIT-POL. — L'évidence trop évidente me paraît toujours suspecte.

GRAND-POL. — À quoi bon t'obstiner ? L'affaire est terminée pour nous, mon pauvre vieux ! Pour une fois, Harrisson a découvert tout seul la vérité. Pour une fois, il a mis le doigt dessus !

PETIT-POL. — À moins qu'il se le soit fourré dans l'œil...



CHAPITRE IV

Lorsque le détective « bossu-ventriloque-et-amateur » pénétra dans le bureau de l'inspecteur-chef Harrisson, celui-ci, les sourcils froncés, achevait de lire une lettre.

POL. — Je vous dérange, Harrisson ?

HARRISSON. — Au contraire... Je croyais cette maudite affaire liquidée, et voilà une nouvelle complication !... Abel, ou plutôt Garry Brant, n'est pas mort.

POL. — Il a survécu aux coups de son meurtrier ?

HARRISSON. — C'est lui l'assassin. Du moins, il le prétend... Enfin, lisez cette lettre.

POL, *lisant la lettre que lui a tendue Harrisson*. — « Inspecteur Harrisson, n'accusez personne de la mort de Ralph Irving et de celle de Marjorie Bruce. C'est moi, l'assassin. J'étais amoureux fou de Marjorie et je pensais qu'elle n'était pas éloignée de partager mes sentiments, lorsque j'appris, par hasard, que la fascinante coquette me bernait et entretenait, depuis longtemps, de coupables et secrètes relations avec mon camarade Ralph Irving. Sous prétexte de répéter notre grande scène d'Abel et Caïn, je réussis à attirer mon partenaire dans le coin de campagne où se tournait le film et, après une violente querelle, je le poignardai dans le dos. Après quoi, voulant me venger également de celle qui m'avait odieusement bafoué, je pénétrai chez Marjorie Bruce que je savais seule à cette heure, et je l'envoyai rejoindre en enfer son misérable amant. Je résolus, ensuite, à me soustraire, par la fuite, à toute recherche et, dans une folle randonnée, j'ai franchi la frontière du Mexique.

« Ayant trouvé, dans ce pays, un refuge isolé, je me croyais désormais à l'abri des poursuites policières. Mais, hélas ! si j'étais hors d'atteinte des détectives, je ne pouvais échapper aux remords qui commençaient à m'assaillir. La vision de ce pauvre Ralph Irving que j'avais lâchement assassiné ne cessait de me poursuivre. À moitié halluciné, je revois la querelle tragique pendant la répétition de notre scène d'Abel et Caïn, et je croyais entendre une voix mystérieuse qui répétait inlassablement à mes oreilles : « Abel... Abel... Qu'as-tu fait de ton frère ?... »

« Je ne peux supporter plus longtemps ce supplice ! Lorsque vous lirez cette confession, je serai mort. J'ai pris mes précautions pour que mon cadavre ne soit jamais découvert. Indigne d'une sépulture chrétienne, c'est dans les ténébreux abîmes de l'Océan que mon corps de damné roulera jusqu'au Jugement dernier !

« Garry BRANT. »

HARRISSON. — Qu'en pensez-vous, Pol ?

POL. — Je pense que cette lettre innocente complètement Mortimer Bruce.

HARRISSON. — Pas si vite !... Plus je réfléchis, plus je trouve que cette confession de Garry Brant arrive bien à propos pour mettre hors de cause celui que sa femme elle-même désigne comme étant l'assassin.

POL. — Et vous en concluez...

HARRISSON. — Que Mortimer Bruce a très bien pu forcer Garry Brant à s'accuser de ses crimes et le supprimer ensuite. De cette façon, il se vengeait de sa femme, de ses deux amoureux, et s'innocentait du même coup ! Le plan était bien

combiné. Mais l'inspecteur Harrison ne tombe pas dans le panneau !

POL. — Hum !...

HARRISSON. — Allons, dites-le franchement, Pol, vous croyez que je fais fausse route ?... Vous avez une autre piste ?...

POL. — Peut-être... Mais, il faut que je consulte Petit-Pol.

HARRISSON. — Allez au diable avec votre damné pantin !... Vous ne pouvez donc faire aucune déduction sans cette ridicule marionnette ?

POL. — Chacun sa méthode, Harrison... À bientôt...



CHAPITRE V

— Au travail, Grand-Pol. Épingle sur le mur l'agrandissement photographique de l'inscription sanglante.

Le détective « bossu-ventriloque-et-amateur » fixe contre la cloison, à l'aide de quatre punaises, le *graffito* accusateur de Marjorie Bruce. Puis, son étrange collaborateur sur les genoux, il examine en silence, durant un long moment, la sinistre accusation *in extremis*. Soudain, la voix de Petit-Pol s'élève, nasillarde, interrompant les méditations de son sosie humain :

— Ne remarques-tu rien de particulier dans cette inscription ?... Regarde bien, Grand-Pol.

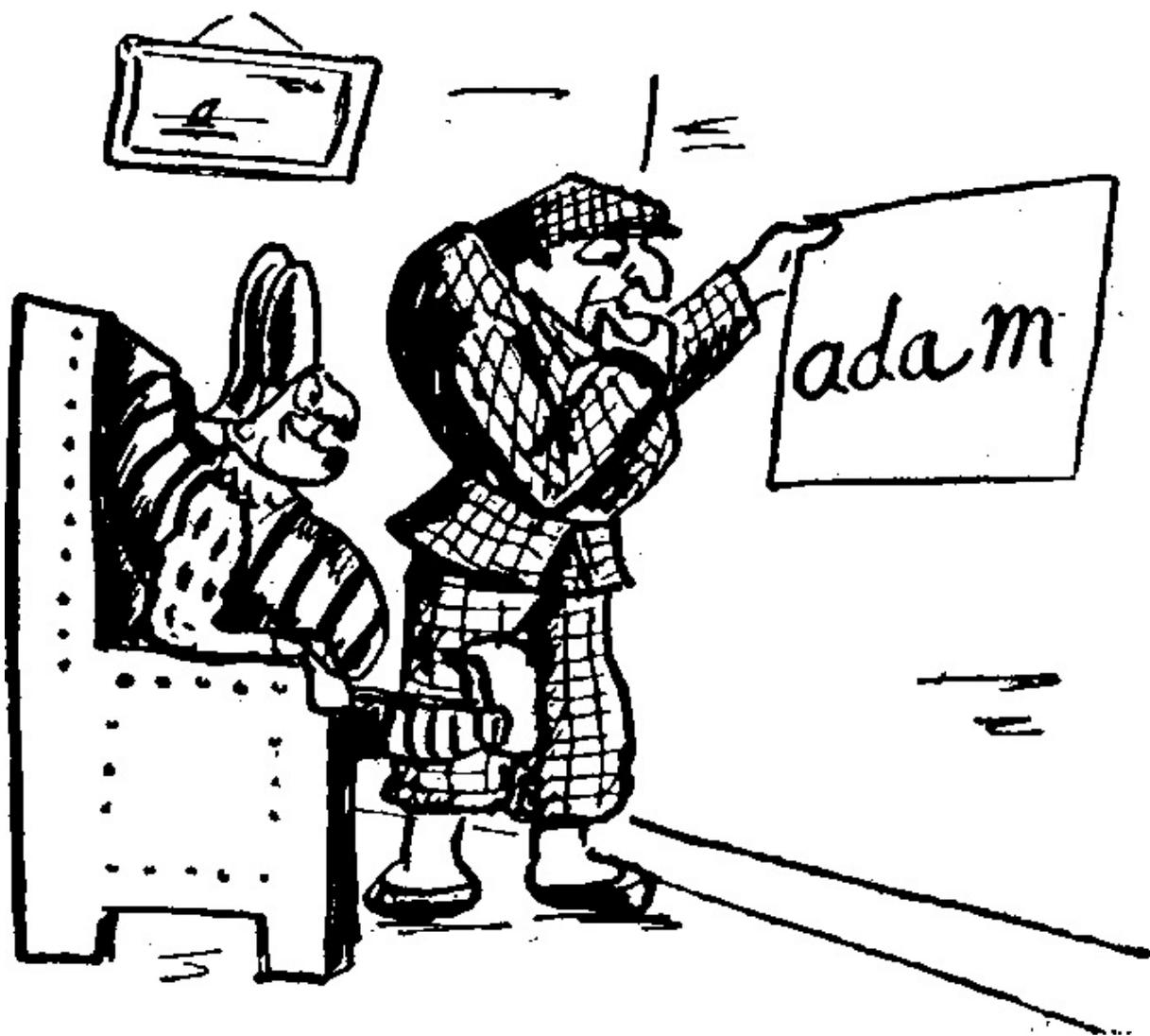
GRAND-POL. — Oui. Un détail bizarre. J'allais te le signaler.

PETIT-POL. — Parfait ! J'étais sûr que tu ferais la même remarque que moi. Nous avons souvent la même idée en même temps. Alors, dis-moi qu'est-ce qui attire ton attention dans cette inscription révélatrice ?

GRAND-POL. — Voilà ! À première vue, on lit, sans hésitation, sur l'inscription le mot Adam. Mais, si les trois premières lettres du mot sont normalement rapprochées, la quatrième lettre : m est sensiblement séparée des trois premières.

Tout en parlant, Grand-Pol a pris une feuille de papier sur son bureau et reproduit, au crayon rouge, le mot Adam, tel qu'il apparaît sur l'agrandissement photographique.

ADA M



PETIT-POL. — C'est bien ce que j'avais constaté. Il y a un écart notable entre le deuxième A et le M qui termine le mot...

GRAND-POL. — Ou qui ne le termine pas, mais en commence un autre.

PETIT-POL. — C'est exactement ce que je pense. Il y aurait donc là non pas un seul mot, mais deux mots.

GRAND-POL. — Le premier composé des lettres normalement rapprochées : A D A.

PETIT-POL. — Ce qui nous donne ADA.

GRAND-POL. — Le deuxième commençant par la lettre M...

PETIT-POL. — Et se terminant je ne sais pas comment, puisque la mort n'a pas laissé le temps à Marjorie Bruce d'en écrire davantage.

GRAND-POL. — Nous avons donc comme premier mot ADA, prénom, féminin, diminutif, sans doute, d'Adrienne, d'Adèle ou d'Amanda.

PETIT-POL. — Et comme second mot, la lettre M, initiale du nom de famille inachevé.

GRAND-POL. — Eh bien ! je crois que cette fois-ci nous tenons le bon bout !

PETIT-POL. — Nous le tenons, mon vieux Lagardère !...

CHAPITRE VI

Quelques jours plus tard, dans le bureau de l'inspecteur Harrisson :

HARRISSON. — Eh bien ! Pol... Vous venez de voir Mortimer Bruce dans son cachot. Avez-vous été plus heureux que moi ? S'est-il décidé, enfin, à vous faire l'aveu de son crime ?

POL. — Non. Il proteste de son innocence plus énergiquement que jamais.

HARRISSON. — Pourtant, toutes les preuves sont contre lui : la dénonciation *in extremis* de sa femme, sa tentative de fuite...

POL. — Il ne nie pas avoir essayé de fuir, mais, explique-t-il, c'est dans l'affolement du premier moment. Se voyant accusé par sa femme, il s'est cru perdu, bien qu'innocent, et...

HARRISSON. — Cette ingénieuse explication ne l'empêchera, pas de terminer sa convalescence sur la chaise électrique.

POL. — Je crois plutôt, Harrisson, qu'il la terminera sur une chaise-longue, dans le jardin de son « bungalow ».

HARRISSON. — Comment ? Vous croyez encore que Mortimer Bruce...

POL. — N'est pas l'assassin. Je l'ai toujours pensé, mais, à présent, j'en ai la certitude.

HARRISSON. — Il vous restera à le prouver.

POL. — Avec votre précieuse collaboration, mon cher Harrisson. La chose sera faite dès cette nuit.

HARRISSON. — Expliquez-vous donc, damné bavard !

POL. — Écoutez...

CHAPITRE VII

Sur la route de Santa-Barbara, l'auto de l'inspecteur Harrisson fonce dans la nuit, suivie d'un car policier, bourré de solides gaillards en uniforme. À côté de Harrisson qui tient le volant, Pol, le détective ventriloque, est assis, son fidèle compagnon de bois sur les genoux.

— Drôle d'idée d'emmener avec vous cette marionnette ! bougonne Harrisson. Franchement, Pol, croyez-vous qu'il soit convenable pour la dignité de la police de procéder à une arrestation en compagnie d'un Polichinelle ?

— Je vous le répète, Harrisson, j'ai mon plan.

Et, presque aussitôt, la voix nasillarde de Petit-Pol ajoute, à son tour :

— T'en fais pas, mon vieux Harrisson, Grand-Pol a son idée de derrière la bosse.

Malgré sa mauvaise humeur, l'inspecteur-chef emprisonne un sourire sous ses épaisses moustaches.

— J'espère que vous ne nous avez pas dérangés pour rien, Pol, grommelle-t-il pour faire diversion.

— Rassurez-vous, nous voici à peu près arrivés. Arrêtons-nous ici. Nous ferons le reste du chemin à pied pour ne pas éveiller l'attention.

Quelques minutes plus tard, Harrisson et ses hommes, descendus de voiture, suivaient silencieusement le détective bossu qui leur servait de guide.

— Nous y voici, murmure Pol en montrant, se détachant en blanc sous le clair de lune, une sorte de « hacienda » à la mode mexicaine, entourée d'une haute muraille.

— Diable ! Va-t-il falloir escalader ce mur ? grogne Harrison.

— Non. Je n'aime pas ces acrobaties, genre roman policier. J'ai pris l'empreinte de la serrure et j'ai, en poche, la clé qui va nous ouvrir la porte du jardin.

— Heureuse initiative ! approuve en ricanant l'inspecteur, déçu de ne pas avoir une nouvelle occasion de grogner. Mais... Voilà qui est étrange... Vous n'êtes pas le seul à avoir eu cette idée, à ce qu'il paraît... Regardez, ce particulier qui farfouille dans la serrure...

D'un geste rapide, Pol fait signe aux policiers dissimulés derrière les arbres, de ne pas bouger.

— Harrison, restez ici avec vos hommes, et soyez assez aimable pour garder Petit-Pol jusqu'à mon retour.

Et, plaçant son Polichinelle dans les bras de l'inspecteur interloqué, le ventriloque se dirige vers la porte de l'« hacienda » où l'inconnu vient de disparaître. Se glissant, à son tour, dans la propriété, il se dissimule, sans bruit, derrière un arbre du jardin.

De son abri, Pol peut observer les gestes de l'inconnu. Celui-ci vient de saisir une échelle dissimulée derrière une haie en bordure de l'habitation, et l'applique avec précaution le long du mur. Le haut de l'échelle atteint juste le niveau d'un balcon à l'espagnole, dont la balustrade disparaît entièrement sous un enlacement parfumé de fleurs grimpantes.

De la large baie donnant sur le balcon, s'envole vers le ciel tropical, la nostalgique mélodie d'une guitare.

Soudain, Grand-Pol tressaille. L'inconnu vient d'ouvrir une longue « navaja », dont la lame acérée brille sinistrement sous les rayons de lune.

— Diable ! murmure le détective bossu. Ce galant n'a pas l'air de venir ici pour faire une sérénade !

Tout en faisant cette réflexion, Grand-Pol, abandonnant son abri, sort de l'ombre et s'avance à pas feutrés vers « l'homme-à-la-navaja ». Celui-ci, le pied déjà posé sur le premier barreau de l'échelle, se retourne brusquement. Un browning est braqué sur lui.



D'un geste impérieux, le détective amateur ordonne à l'inconnu d'avancer. Surpris, l'énigmatique escaladeur ne

tente pas de résister. Il laisse retomber sa « navaja », dont la lame va se ficher silencieusement dans le gazon et, mains hautes, obéit à l'injonction muette du policier bossu.

Deux minutes plus tard, le ventriloque et « l'homme-à-la-navaja » avaient rejoint Harrisson et son groupe de policiers. Mis rapidement au courant par le détective bossu des étranges manœuvres de l'inconnu, Harrisson interroge l'homme à mi-voix :

— Quel est ton nom, et que venais-tu faire dans cette maison ?

D'une voix sourde, l'homme répond :

— Je m'appelle Gonzalès Cuchillo. J'habite un « ranch » de l'autre côté de la frontière...

— Que venais-tu faire dans cette maison ? répète l'inspecteur-chef.

— Me venger.

— Te venger ?

— Oui. Et puisque je suis pris, autant tout vous dire. Je me perds en la perdant, mais Caramba ! elle n'échappera pas à ma vengeance !

— Parle, et sois bref.

— Cette femme est un véritable démon !

— Quelle femme ?

— Ada Montés. Vous devez la connaître, elle fut célèbre, il y a quelques années, en Amérique, lorsqu'elle était grande vedette du cirque Cody. Son « numéro » consistait à lancer

des couteaux autour d'un partenaire, adossé à une planche, les bras en croix. Ce partenaire, c'était moi. Je l'adorais. J'étais son esclave, sa chose ! Elle m'avait sauvé la vie, autrefois, dans le « ranch » où j'étais « vaquero ». Un taureau furieux me poursuivait et j'allais être transpercé par ses cornes, lorsque la señora Montes, qui lançait déjà les couteaux avec une adresse sans égale, foudroya le fauve d'un coup de « navaja » en plein front. Par reconnaissance et par amour, je consentis à devenir la cible vivante autour de laquelle Ada Montés plantait ses poignards, au grand enthousiasme du public. J'étais heureux, Ada était à moi ! Lorsque, pour notre malheur, elle se prit d'amour pour un artiste de cinéma, le fameux Garry Brant, qui tournait à cette époque un film au Mexique. Mais Garry Brant avait alors une maîtresse extrêmement jalouse et qu'il adorait. Aussi, laissa-t-il sans réponse toutes les avances passionnées d'Ada Montés. Il y a cinq ans de cela. Je pensais qu'Ada avait oublié cette aventure, mais je me trompais : son amour s'était changé en haine et elle n'attendait qu'une occasion de se venger...

— Bref, c'est elle qui a fait disparaître Garry Brant ?

— Oui. Pour me décider à la seconder dans son plan, elle m'avait dit qu'elle voulait le perdre à jamais, en le faisant passer pour un assassin. J'acceptai de l'aider, car je haïssais de toute mon âme cet homme qu'elle avait aimé ! C'est elle qui, de loin, lança sa « navaja » dans le dos de Ralph Irving. Pendant ce temps, j'attrapai Garry Brant au « lazo » et le jetai dans l'auto d'Ada Montés, après lui avoir fait respirer un narcotique. Voilà pourquoi on n'a pu trouver aucune empreinte de pas à l'endroit du crime.

— Et vous aviez assassiné au préalable la malheureuse Marjorie Bruce ?

— Non, pas moi. C'est Ada Montés. Elle l'avait menacée, à plusieurs reprises, de la tuer, si elle continuait à flirter avec Garry Brant. C'est pourquoi, craignant d'être dénoncée par Marjorie Bruce, elle n'a pas hésité à supprimer sa rivale.

— Garry Brant est toujours vivant ?

— Oui, Caramba ! Pour mon malheur ! Après l'aveu de son crime, qu'elle lui a dicté, poignard en main, il sait très bien que, même s'il s'évadait, personne ne croirait un mot de sa véritable aventure et qu'il serait condamné à mort, sans pouvoir prouver son innocence. Vous avez entendu la guitare, señor « Bosco » ? C'est Ada Montés qui joue et chante les mélodies d'amour les plus passionnées à son amant prisonnier. Et savez-vous ce qu'elle a imaginé pour se donner l'illusion d'être aimée par Garry Brant ? Elle l'oblige, chaque soir, sous la menace de sa terrible « navaja » à répéter pour elle ses plus belles déclarations d'amour de l'écran ! Lorsque vous m'avez surpris, j'allais justement troubler cette petite scène sentimentale. Mais, au fond, c'est mieux ainsi. Elle serait morte sans souffrir. Je préfère la voir finir avec moi, sur la chaise électrique !

L'homme se tait, un horrible rictus aux lèvres.

— Eh bien, Harrisson, les déductions de *Pol and Pol* étaient-elles exactes ? murmure triomphant le détective « bossu-ventriloque-et-amateur ». C'est Mortimer Bruce qui m'a mis sur la piste. Quand je lui ai demandé s'il connaissait une personne dont le nom était Ada, il s'est souvenu que sa femme avait, au cours d'une tournée au Mexique, fait la connaissance d'une artiste de cirque du nom d'Ada Montés et...

— C'est bon, c'est bon, grogne Harrisson. Personne ne conteste vos déductions. Mais débarrassez-moi, je vous prie,

de ce ridicule polichinelle que vous m'avez collé entre les bras.

— C'est juste. Rendez-moi Petit-Pol. Nous avons à travailler tous les deux. Faites garder le señor Cuchillo dans le car policier et, avec les autres agents, Harrisson, pénétrez derrière moi, sans bruit, dans le jardin et cernez l'« hacienda ».

— Pourquoi tant d'histoires ?... Il n'y a qu'à enfoncer les portes et...

— Non, Harrisson. Avec une femme de ce calibre c'est trop dangereux ! Ne bougez pas du jardin avant que je vienne vous ouvrir.

— Bien, bien, bougonne l'inspecteur. Allons-y.

Grand-Pol, portant Petit-Pol, repasse la porte de l'« hacienda », suivi de Harrisson et de ses hommes. La guitare ne chante plus dans la nuit. Seul, le murmure confus d'une conversation se fait entendre par la grande baie du balcon fleuri.

Grand-Pol, son polichinelle sous le bras, s'avance seul vers l'échelle et commence à monter lentement vers la fenêtre éclairée d'où partent les voix. Parvenu au niveau du balcon, le détective bossu, profitant d'un léger écartement de feuillage, plonge son regard dans l'intérieur de la pièce. Dans cette position, Grand-Pol peut tout voir, tout entendre, sans être aperçu.

C'est une sorte de salon, aux murs tendus de velours rouge, et dont un immense divan, couvert également de coussins cramoisis, semble être le meuble principal. Une lumière fortement tamisée baigne d'un halo rose toute la pièce.

Serrés l'un près de l'autre sur le divan, un homme et une femme sont assis. Grand-Pol reconnaît tout de suite les traits

popularisés par l'écran du célèbre « jeune premier » Garry Brant. La femme, assise auprès de lui, une magnifique créature brune, aux yeux d'anthracite, aux lèvres voluptueusement charnues, joue négligemment avec une longue « navaja » comme d'un simple coupe-papier. Garry Brant, les yeux hagards, fixe Ada Montés, dont le sourire à la fois cruel et amoureux semble l'hypnotiser.

— Allons, *caro mio* ! prononce la voix chaude de la Mexicaine. Allons, *mio corazon* ! Souris à ton Ada, et ne fais pas cette « cabessa » de condamné à mort !

— Condamné à l'amour ! à l'amour forcé ! N'est-ce pas plus horrible encore ?... murmure d'un ton morne Garry Brant.

— Oh ! amant cruel ! Amant ingrat ! poursuit sarcastique Ada Montes. N'es-tu pas plus heureux, assis près de ton adorée, sur ce voluptueux divan, que sur la chaise électrique ? Ne vivons-nous pas ensemble le plus beau des rêves d'amour ?

— Non, non !... C'est le plus atroce des cauchemars ! Je vais m'éveiller sûrement !... Il faut que je me réveille !...

— Oui, il faut que tu t'éveilles à l'amour ! à l'amour de ton Ada qui a fait de toi un assassin et un suicidé, pour t'avoir enfin à elle, à elle toute seule, et pour toujours !

— Je ne vous aime pas !... Je ne vous aimerai jamais ! s'exclame Garry Brant. Vous me faites horreur !

— Eh ! Caramba ! Que m'importe que tu ne m'aimes pas si moi je t'aime ? C'est justement ton dédain qui a provoqué mon amour ! Et, comme dit la chanson, si tu m'aimais, *quien sabe* ? c'est moi qui te mépriserais peut-être !

— Monstre !

— *Basta !...* Ce que je veux seulement de toi, *querido mio !* ce que j'exige, c'est que tu me donnes l'illusion de l'amour, en murmurant pour moi seule les déclarations passionnées que tu soupirais à tes amoureuses, dans tes films. Oui, de cette voix irrésistible qui te faisait l'amant idéal, dont rêvaient toutes tes admiratrices, je te force chaque nuit à me griser des plus tendres mots d'amour de ton répertoire !... Hier, sous la menace de ma « navaja », tu m'as joué ta grande scène d'amour du film *Une idylle aux Îles caraïbes*, et c'est moi qui remplaçais l'héroïne de la pièce, c'était moi à qui tu murmurais les phrases les plus passionnées, les plus troublants aveux d'amour ! Ah ! si tu pouvais savoir l'étrange sensation de volupté que j'éprouve en écoutant les mots grisants qui s'envolent de tes lèvres, tout en sachant que ton âme me hait !... Aujourd'hui, *ô mi querido !* c'est une scène d'amour de *Don Juan*, un de tes plus beaux rôles, que je veux vivre avec toi...

Sur son échelle, Grand-Pol qui vient d'assister, les yeux écarquillés de stupeur, à cette scène ahurissante, saisit Petit-Pol par les jambes et, brusquement, le fait surgir au-dessus du balcon fleuri.

— S'il vous faut un Don Juan, me voici, señora Montés ! glapit la voix nasillarde de Petit-Pol, apparaissant en pleine-lumière.

Avec la souplesse d'une tigresse, la Mexicaine se retourne et, plus rapide que l'éclair, saisissant par l'extrémité de la lame sa « navaja », d'un geste précis, elle la projette dans la direction de la marionnette. Dans un sifflement de reptile, le couteau, après avoir tournoyé plusieurs fois dans le vide, vient se ficher avec force dans la poitrine du polichinelle.



— Vas-y, Garry ! ceinture la mignonne !... Nous arrivons !... lance de son étrange voix nasale Petit-Pol, imperturbable.

Garry Brant n'a pas, d'ailleurs, attendu l'ordre de Petit-Pol pour agir et se lancer sur Ada Montés. Écumante de rage

impuissante, la sinistre Mexicaine est bientôt maîtrisée et, lorsque le détective ventriloque ayant enjambé le balcon, pénètre dans la pièce, la monstrueuse créature a déjà les mains liées par Garry Brant.

Quelques minutes plus tard, Harrisson et ses hommes, à qui Grand-Pol a ouvert les portes, prennent possession de la prisonnière.

Effondré sur le divan, Garry Brant sanglote éperdument, naturelle réaction après les terribles événements qu'il vient de vivre.

Ému, Grand-Pol s'approche de lui.

— Ne vous désolez pas, Garry. Voilà une affaire qui va vous valoir une formidable publicité !...

— Payée trop cher, hélas ! Pauvre Ralph Irving !...
Pauvre Marjorie !

Harrisson, cachant son émotion sous une physionomie plus bougonne que d'habitude, serre avec force la main du détective bossu.

— Merci, Pol. Grâce à vous, je n'aurai pas la condamnation d'un innocent sur la conscience ! Mais, entre nous, mon vieux, qu'est-ce qu'il a pris pour sa bosse, votre polichinelle !...

Grand-Pol regarde en souriant son fidèle compagnon, dont la bosse poitrinale, trouée par la « navaja », s'est vidée du son qui la rembourrait et pend lamentablement. Le détective « bossu-ventriloque-et-amateur » fixe son pantin avec attendrissement.

— Bravo, Petit-Pol ! Si j'avais surgi à ta place sur le balcon, c'est moi qui recevais le couteau d'Ada Montés.

PETIT-POL. — Et toi, ta bosse, ce n'est pas du remboursement !

GRAND-POL. — Mais, sois tranquille, Petit-Pol, on va te rafistoler ! Il suffira d'une bonne reprise...

PETIT-POL. — Et d'une transfusion de son !...

À Louis Sallenave.

UN ENJEU SANS PRÉCÉDENT

J'étais assis sur un banc de la terrasse des Pyrénées. Sous le ciel bleu d'un octobre printanier, je rêvais, contemplant le Pic du Midi, dont la cime comme ébréchée par quelque Durandal, me faisait songer à ces époques fabuleuses où les fiers Paladins s'amusaient à trancher en deux une montagne pour essayer le fil de leur rapière. Et je pensais : « Oui, Lamartine avait raison lorsqu'il s'écria, enthousiasmé par le panorama qui s'offrait à ses regards : « Pau est la plus belle vue de terre ! » Mais pourquoi, au lieu d'exprimer son admiration en vulgaire prose, le poète n'écrivit-il pas quelques vers sublimes dans ce genre :

*D'ici, des Pyrénées en passant la revue,
Je dis que Pau' de terre' est la première vue !*

J'en étais là de mes méditations poétiques, lorsqu'une voix caverneuse me fit brusquement retomber dans la morne réalité :

— Mais, je ne me trompe pas... C'est toi, c'est bien toi !...

Un petit homme chauve et barbu, portant un complet sport à larges culottes bouffantes était devant moi.

— Tu ne me reconnais pas ?... poursuivit-il. Pourtant, nous étions ensemble au lycée de Pau... Je fus ton ami d'enfance.

Rassemblant en toute hâte mes souvenirs de jeunesse, je cherchais vainement à identifier l'inconnu. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais me rappeler avoir eu un ami de classe chauve et barbu.

— Excusez-moi, répondis-je... je ne vois pas...

— Comment ? Tu ne me reconnais pas ?... Pourtant, au lycée, je portais des culottes bouffantes dans le genre de celles-ci !...

— Mais, vous portiez sans doute aussi des cheveux et pas de barbe, c'est pourquoi...

— Suis-je bête ! Évidemment, tu ne pouvais pas... Toi, avec ton visage rasé, je t'ai reconnu tout de suite. Tu n'as pas changé.

— Oh ! n'exagérons pas... Depuis le lycée, quelque peu d'eau a passé sous le pont de Jurançon !

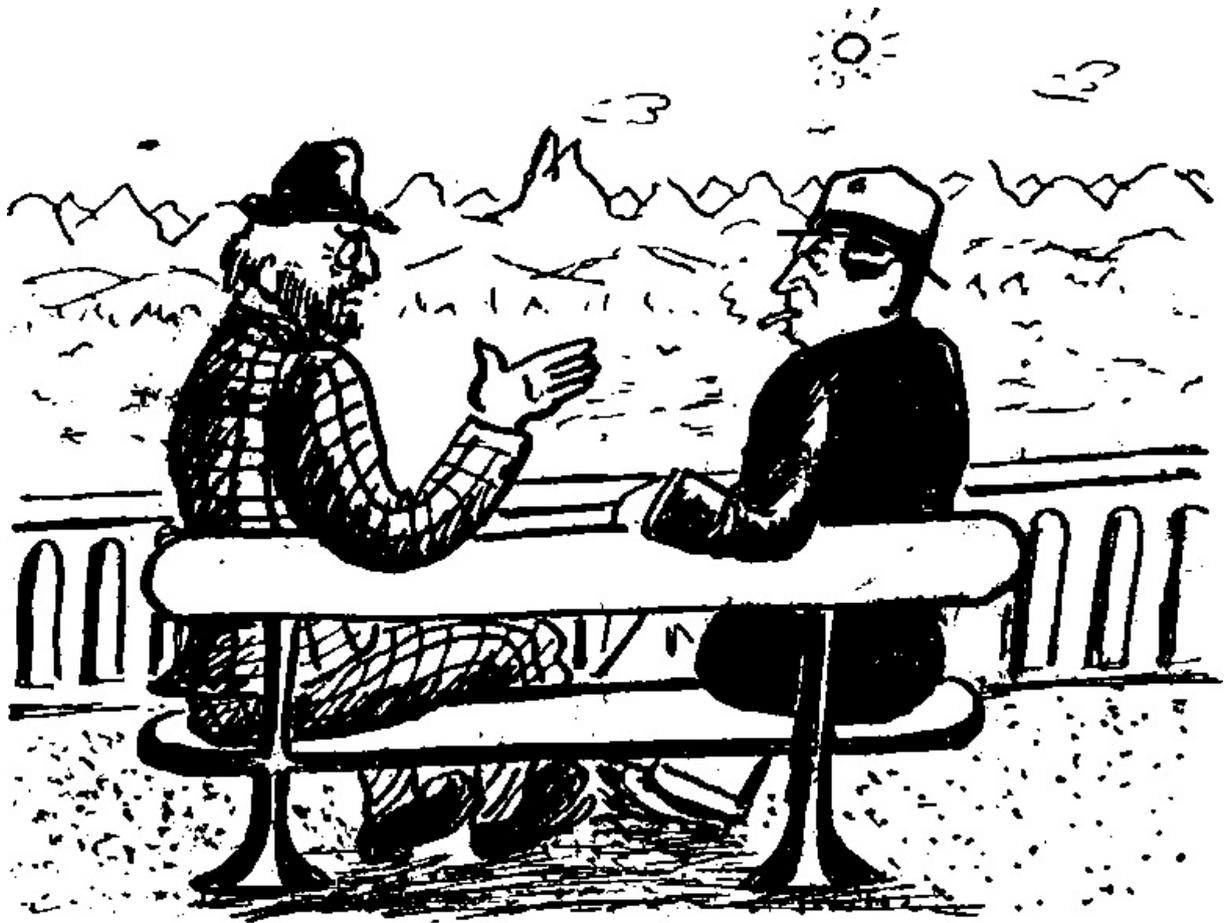
— De l'eau de Jouvence pour toi, mon cher Cami !... Tu permets que je prenne place à ton côté ?

— Faites donc... Mais à qui ai-je l'honneur ?

— C'est vrai, j'aurais dû commencer par là : Alcide Perruquet. Tu te souviens, maintenant ?

Si je me souvenais ! Alcide Perruquet, le plus beau cancre du lycée de Pau... après moi !

— Comment, c'est toi, Alcide ?... Quelle heureuse rencontre ! Alors, te voilà revenu en Béarn ?



— Oui, en réfugié, comme tant d'autres Parisiens ; et comme toi, sans doute, également ?

— Non, moi j'étais en vacances, ici dans ma ville natale, lorsque la guerre éclata ; et j'y suis resté, en attendant les événements. Tu comptes retourner bientôt à Paris ?

— Je repars après-demain, et j'en suis bien aise, car je suis à peu près à sec. Et pourtant, j'ai près de 90.000 francs de marchandise avec moi !

— Et tu ne peux rien vendre dans ce pays ?

— Hélas, non ! Ni dans ce pays, ni dans aucune province. C'est à Paris, uniquement à Paris, que je risque de pouvoir placer ma camelote : Et encore, avec quelles difficultés !

— Diable ! Mais quelle marchandise vends-tu donc ?



— Ce que je vends ! Ah ! mon pauvre ami, si je te le disais brutalement, sans explications, tu ne me croirais pas ou tu me prendrais pour un fou. Tu as de l'imagination, mon vieux Cami, tu l'as prouvé dans tes romans et dans tes contes, eh bien, tout ce que tu as pu inventer d'extraordinaire, d'abracadabrant dans tes fantaisies, n'est rien, moins que rien à côté de ce qui m'est arrivé réellement. C'est l'histoire la plus

ahurissante, la plus imprévue et, en même temps, la plus lamentable qui se puisse concevoir !

— Bigre !... Promenons-nous sur la terrasse, et, tout en marchant, tu me la conteras.

— Non, restons assis, c'est plus prudent. Si je te la contais debout, tu risquerais de tomber de saisissement. Écoute...

Et de sa voix de basse profonde, Alcide Perruquet commença son récit.

*
* *

— Comme tu dois t'en souvenir, cher vieil ami d'enfance, je quittai le lycée de Pau vers ma quinzième année. Mon père, qui était fonctionnaire, ayant obtenu son changement pour Paris, je poursuivis mes études si j'ose m'exprimer ainsi, au lycée Condorcet. Bien que j'eusse obtenu, au cours de mes années scolaires, un quatrième accessit de gymnastique, je fus recalé trois fois au baccalauréat ; ce qui tua dans l'œuf le conservateur des hypothèques que je devais devenir, si j'avais été reçu. À quoi tient l'existence d'un conservateur des hypothèques ! Fragilité des choses humaines !... Mon père résolut alors de m'orienter vers le commerce et m'expédia en Espagne, chez un de ses amis, exportateur de mandarines. Il pensait ainsi faire d'une pierre deux coups : m'initier aux choses du commerce et me donner l'occasion d'apprendre une langue vivante. Cette dernière perspective ne m'enchantait qu'à demi. J'ai toujours estimé que la langue française était suffisamment hérissée de difficultés, sans aller chercher sous d'autres cieux des complications grammaticales. Heureusement pour moi, l'exportateur de mandarines avait des enfants et, pour leur apprendre le français, il me pria de ne m'exprimer que dans ma langue nationale. Quant à mes

fonctions commerciales, elles consistaient uniquement à compter des mandarines. Au bout de six mois, l'exportateur me réexpédia à mon père, sous prétexte qu'en jonglant avec les oranges, j'abîmais sa marchandise. Je revins donc en France, sans connaître un mot d'espagnol, à part « caramba », mais, en revanche, sachant jouer des castagnettes et jongler agréablement. Après mon service militaire, mon père qui, décidément, tenait à m'aiguiller vers les affaires, m'envoya faire un stage chez un Suédois de ses amis qui faisait le commerce des bois. Mon travail consistait à compter des arbres. Comme on ne peut jongler avec des arbres aussi facilement qu'avec des mandarines, ma besogne m'apparut rapidement fastidieuse ; et, trois mois plus tard, je revins en France, aussi nul au point de vue commercial, qu'à mon départ, mais tout à fait capable de danser un fox-trott sur patins à roulettes. Désespéré par ma paresse et mon incapacité notoires, mon pauvre père réussit, grâce à de puissants appuis politiques, à me faire nommer sous-inspecteur du Travail aux colonies. Ce fut au cours de mon séjour à Madagascar, où je sous-inspectais le travail malgache, que mon père mourut accidentellement. Ayant par suite d'un faux mouvement, avalé son cure-dent, il fut enlevé en deux jours par une péritonite. Je profitais de cette pénible circonstance, pour donner ma démission, et je revins en France où je devais hériter de la fortune paternelle, ma mère étant morte quelques années auparavant. Sans être considérable, l'héritage de mon père était assez rondet. J'allais enfin pouvoir réaliser le rêve de ma vie : vivre de mes rentes. Mais, comme dit le proverbe, l'eau va toujours à la rivière, et une chance en amène une autre. Un nouvel héritage, très important celui-là, me tomba dessus, à l'improviste, quelques mois plus tard. Le frère de mon père, le mauvais sujet de la famille, le bon à rien dont on ne parlait qu'en levant les yeux au ciel et en poussant des soupirs douloureux, venait

de mourir en Amérique, où il s'était enrichi dans la contrebande de l'alcool. Cet honorable gangster me légua toute sa fortune. J'étais millionnaire !

Alcide Perruquet interrompit un instant son récit. Fixant d'un œil rêveur sa culotte bouffante et râpée, sans doute évoquait-il les jours heureux de sa défunte splendeur.

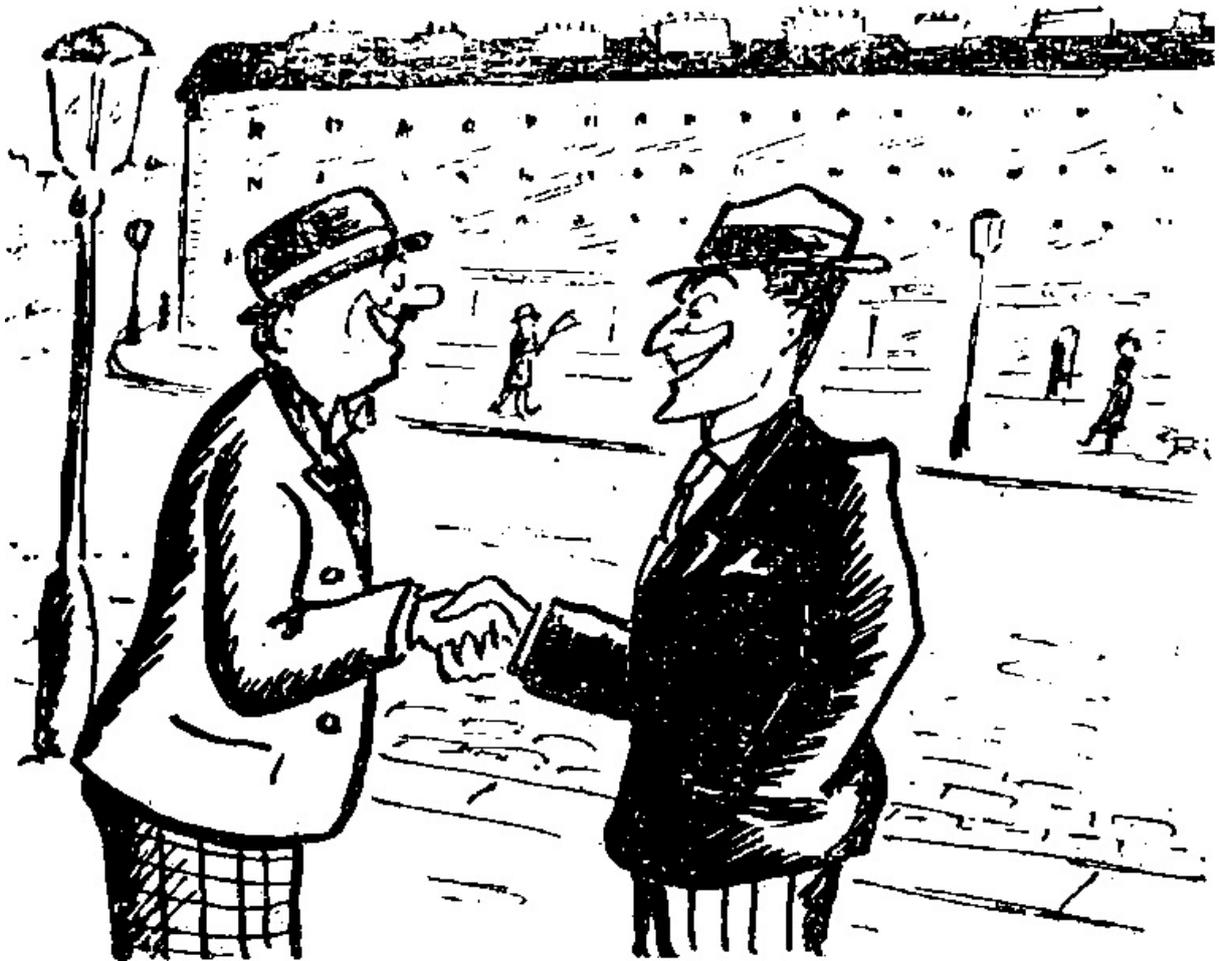
— Ce petit préambule, reprit-il enfin, était nécessaire pour bien te faire comprendre la suite d'événements qui m'amènèrent à vendre ce que je vends actuellement... Non, ne m'interromps pas. Je lis l'interrogation dans ton regard. Patience. Tu vas tout savoir.

* * *

— J'étais donc millionnaire, mais, hélas ! j'étais aussi joueur. Ma fortune me permettait de me livrer jour et nuit à ma terrible passion. Je partageais ma fébrile activité de ponte ou de banquier entre les plus grands cercles et les plus louches tripots de la capitale. Au bout de quelques années, après des alternatives de gains et de pertes, ma fortune était déjà sérieusement ébréchée ; mais pas assez, cependant, pour me forcer à renoncer aux séductions de la dame de pique. C'est vers cette époque, que le hasard – hasard fatal – me fit rencontrer un ancien camarade du lycée Condorcet. Après les premiers épanchements, la classique rétrospective des souvenirs scolaires, mon ex-copain de classe s'exclama :

« Mon vieil Alcide, il faut absolument que tu fasses partie de notre club. Plus que quiconque tu as droit d'être admis au C.D.A.C.D.C. !

« Au C.D.A.C.D.C. ? fis-je surpris.



« Oui. Le « Club des Anciens Cancres de Condorcet ». C'est une association amicale que nous avons formée entre anciens mauvais élèves de notre cher lycée. C'est tout ce qu'il y a de chic ! Tous nos membres occupent de hautes situations dans le commerce, les arts ou l'industrie. Bref, ta fortune, ta réussite dans la vie, te rendent digne d'être reçu au C.D.A.C.D.C. Permets-moi de présenter ta candidature.

« Avec plaisir, répondis-je en riant.

« Entre nous, reprit mon ex-condisciple, notre cercle est des plus fermés. Quelques anciens bons élèves de Condorcet : petits fonctionnaires joignant à peine les deux bouts, essayèrent bien d'en faire partie, dans l'espoir de se créer de puissantes relations. Mais leurs candidatures furent chaque fois rejetées. Nous ne tenons pas à nous encombrer de fruits secs

et de parasites. Bref, tu ne rencontreras au C.D.A.C.D.C. que des camarades ayant tous une situation bien assise. Nous nous réunissons une fois par mois, au cours d'un banquet amical. Je t'inscris pour le prochain, mon cher Alcide. À bientôt... »

— Quelque temps après, j'assistai donc au banquet du C.D.A.C.D.C.

« Dans son discours de réception, le président me reprocha sévèrement de n'avoir pas été un cancre intégral, ayant obtenu un quatrième accessit de gymnastique au cours de mes études. Cependant, le C.D.A.C.D.C. voulut bien passer l'éponge sur cette faute vénielle, et je fus admis à l'unanimité. Le banquet avait fort grande allure. Presque tous les membres du club étaient décorés, et je remarquais la présence des plus importantes personnalités du Tout-Paris de l'époque. Le repas fut empreint de la plus franche bonne humeur. Ce ne furent que joyeuses évocations des bons tours joués à nos professeurs, des jours de retenue, de consigne, des mauvaises notes reçues, des « recalages » aux examens. Le président qui avait été renvoyé de trois lycées différents et qui dirigeait présentement une des plus grandes banques parisiennes, était l'objet de la plus fervente admiration, et lorsqu'il voulut bien nous conter quelques souvenirs de sa vie scolaire, de frénétiques applaudissements saluèrent la fin de son récit.

« Après le repas, des parties de bridge et de poker s'organisèrent. Je pris place, autour d'une table, avec trois camarades retrouvés, et la partie commença. Ah ! si j'avais pu prévoir, à ce moment, les conséquences qu'allait avoir pour moi cette maudite partie ! »

Alcide Perruquet s'arrêta de nouveau. Ses yeux qui fixaient machinalement ses souliers aux semelles incertaines,

démontraient qu'il était plongé dans un sombre abîme de réflexions. Impatient de connaître la suite, je rappelai ma présence par une toux discrète.



— Excuse-moi... Je continue, soupira Alcide Perruquet...

* * *

— Les trois ex-cancres de Condorcet et moi avons décidé de jouer au poker. Je te fais grâce des péripéties de la partie. Qu'il te suffise de savoir que ce soir-là j'étais dans une telle passe de veine, que je réussis à écœurer successivement trois de mes adversaires qui, après avoir perdu d'assez fortes sommes me laissèrent en tête à tête avec Auguste Fauvette. Ce Fauvette que j'avais connu jadis le plus joyeux des camarades, s'était transformé en un monsieur ventripotent d'aspect solennel, qui semblait, à ce moment, regretter amèrement de s'être laissé entraîner dans cette partie de poker. Je devinais qu'il désirait à toute force rattraper les quelques billets de mille qu'il venait de perdre, quitte à s'arrêter net

aussitôt son argent récupéré. Le malheureux jouait avec une prudence de serpent, bien qu'il soit peu courant de voir un reptile pratiquer le poker. Chaque fois qu'il perdait, et c'était presque à tous les coups, de grosses gouttes de sueur emperlaient son crâne chauve. Avec une obstination digne d'un meilleur résultat, l'infortuné Fauvette faisait des relances de plus en plus fortes, dans l'espoir de rattraper la somme déjà considérable qu'il venait de perdre. Les jetons s'entassaient devant moi. D'un rapide coup d'œil, je calculai que Fauvette m'était déjà redevable de plus de cinquante mille francs. Le malheureux était livide. Dans son ardent espoir de se refaire, il jouait en véritable affolé, risquant le tout pour le tout, et perdait sans arrêt. J'eus pitié de sa déveine et, sentant qu'il s'enfermait de plus en plus, je lui proposai, charitablement, d'arrêter la partie. Mais l'obstiné Fauvette ne voulut rien entendre. La partie continua donc, implacable et monotone, car, pas un seul instant, la chance ne se décida à changer de camp. Tous les membres du C.D.A.C.D.C. étaient partis depuis longtemps, que nous jouions encore. Le personnel du restaurant n'attendait plus que notre départ pour fermer l'établissement. Enfin, sur le coup de trois heures et demie du matin, le malheureux Fauvette s'avoua vaincu. Nous contâmes les jetons. Auguste Fauvette avait perdu 90.000 francs. La fièvre du jeu maintenant tombée, mon malchanceux adversaire semblait atterré par l'importance de la somme qu'il allait devoir me payer. Tout en épongeant les gouttes de sueur froide qui glissaient sur son visage blafard, Fauvette resta silencieux quelques minutes, réfléchissant profondément. Soudain, une lueur d'espoir parut briller dans son regard, jusqu'alors angoissé ; et, d'une voix dont il ne parvenait pas à maîtriser le tremblement :

« — Les dettes de jeu sont sacrées, me dit-il. J'ai perdu, je paierai. Mais, en qualité d'ancien camarade de lycée, de

vieil ami d'enfance, je te demande, mon cher Alcide, de vouloir bien...

« — T'accorder un délai ? interrompis-je. Mais comment donc ! Je pense bien que tu n'as pas cette somme sur toi. Nous réglerons cela demain ou après-demain, comme tu voudras.

« — Je te remercie, reprit Fauvette, mais ce n'est pas ce que je voulais te demander...

« — Parle, mon vieux, entre copains il y a toujours moyen de s'arranger.



« — Eh bien, voilà... Je te dois 90.000 francs... Je ne renie pas ma dette... Mais au lieu de te régler en espèces, je te demanderai de vouloir bien accepter d'être payé en marchandise...

« — Ma foi, pourquoi pas ?... Si ça peut te rendre service... Tu es dans le commerce ?

« — Oui. C'est-à-dire que je dirige une agence de pompes funèbres.

« — Hein ? Quoi ? sursautai-je. Une agence de pompes funèbres ?

« — Oui. Et Angélique, ma femme, est terrible sur la question argent. Si elle apprenait que j'ai perdu 90.000 francs, ce serait le scandale, le divorce, la catastrophe... Ma situation brisée, la ruine de mon commerce... Dis, tu ne voudrais pas, mon cher Alcide, mon vieil ami, tu ne voudrais pas semer la désolation dans mon agence de pompes funèbres ?

« — Non... évidemment... Mais, enfin... Ce paiement en marchandise... Je ne comprends pas très bien...

« — C'est pourtant bien simple, poursuivit Fauvette. Puisque tu veux bien consentir à être payé en nature, tu passeras demain à mon agence et je te ferai des « bons » pour autant de convois funèbres que je te dois d'argent.

« — Comment ? Tu veux me payer en enterrements ?

« — Oui. Je t'en supplie, au nom de notre vieille amitié, Alcide, ne refuse pas cet arrangement qui, seul, peut me sauver de la catastrophe !... Tu trouveras facilement à les revendre parmi tes relations. J'ai fait le calcul : je vais te signer douze « bons », valable chacun pour un convoi de première classe. À 15.000 francs l'enterrement, cela fera donc un total de 180.000 francs...

« — Mais, tu ne me dois que 90.000...

« — Justement. J'ai tout prévu. Je fais ce sacrifice supplémentaire pour te permettre de revendre les convois à moitié prix à tes amis et connaissances. Si tu leur offrais des enterrements de première classe au prix habituel, ils n'auraient aucun intérêt à s'acheter d'avance un convoi funèbre. Mais avec ce rabais de cinquante pour cent, tu placeras tes douze convois comme des petits pains ! Quelle est la personne qui ne serait alléchée par une affaire aussi avantageuse ! Évidemment, cette façon de te rembourser me revient sensiblement plus cher, mais, du moins, Angélique ne saura rien de ma désastreuse aventure. Tu comprends, un enterrement par-ci par-là, je peux toujours le lui carotter, sans qu'elle s'en aperçoive, mais 90.000 francs d'un coup, ça c'était le divorce ! Ah ! mon cher Alcide, je te serai éternellement reconnaissant de ce que tu fais pour moi. Grâce à toi, notre ménage ne sera pas brisé. La joie et la tranquillité continueront de régner dans mon agence de pompes funèbres ! Tu me sauves la vie !

« Que pouvais-je faire dans cette situation tragi-comique ? Exiger de Fauvette le remboursement en espèces de sa dette ? Ruiner à tout jamais le foyer de mon camarade de lycée ? Je n'y songeais pas une seconde. D'ailleurs, à cette époque, j'étais encore assez riche pour me permettre un geste généreux, et puis la proposition de Fauvette était d'un burlesque si imprévu... J'éclatai de rire.

« — Entendu, lui dis-je. Puisque cela t'arrange, tu me paieras à ta convenance.

« — Merci, mon cher Alcide. Je n'en attendais pas moins de ta vieille camaraderie !

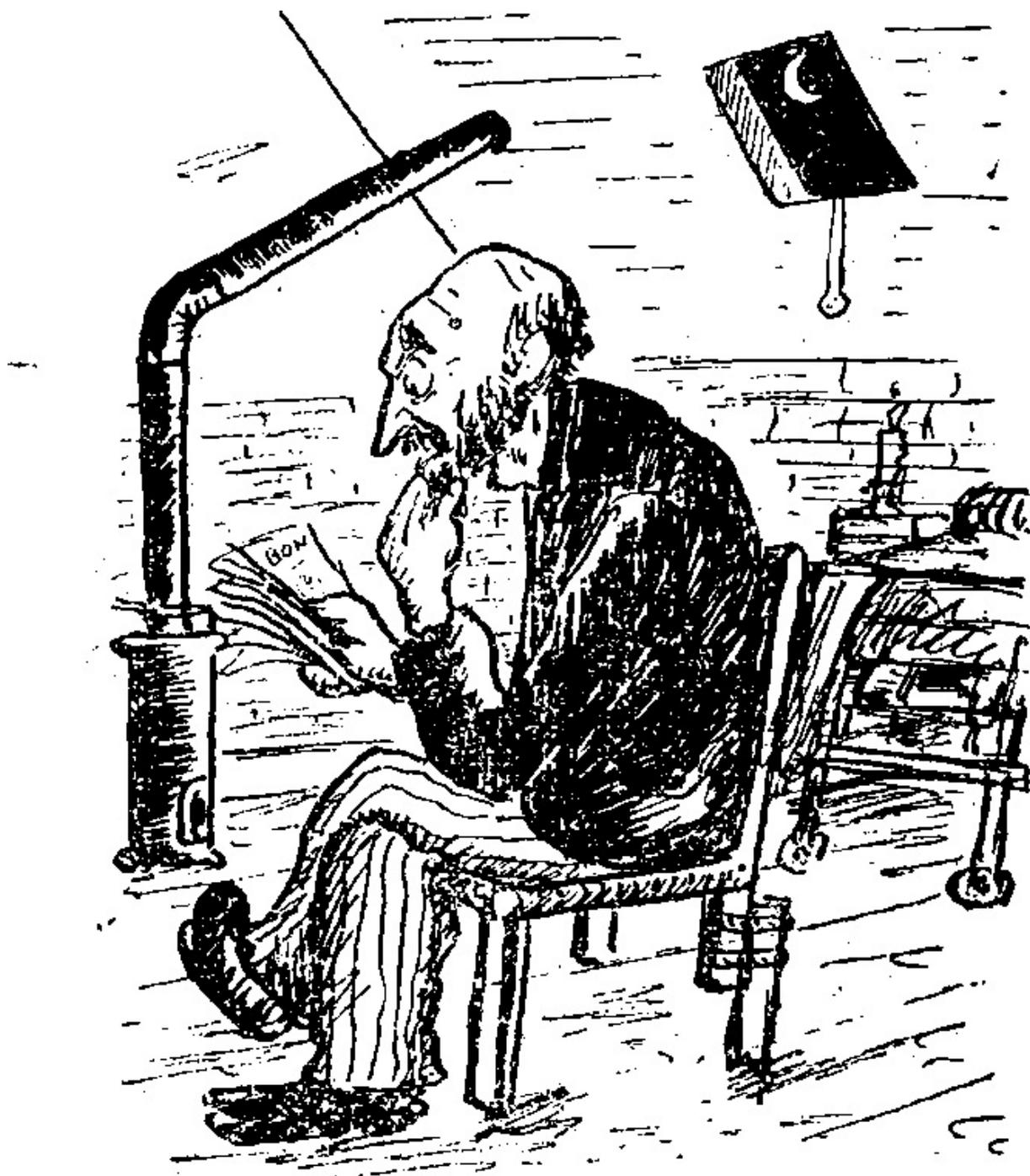
« Et, complètement rassuré, maintenant, Fauvette ajouta :



« — Demain, nous réglerons tout cela sur papier timbré, à mon agence. En vendant le convoi de première classe 7.500 francs, soit la moitié de sa valeur marchande, tu liquideras ton stock de douze enterrements comme qui badine, en te jouant. Douze convois à 7.500 francs pièce, te feront réaliser exactement les 90.000 francs que je te dois. C.Q.F.D. comme disait notre professeur de mathématiques !

« Le lendemain, je me rendis à l'Agence de pompes funèbres Fauvette, et j'en ressortis, ayant en portefeuille douze « bons » d'enterrement de première classe, légalement rédigés et paraphés, avec, en blanc, l'emplacement du nom de l'acheteur éventuel. Inutile de te dire, mon cher Cami, qu'en sortant de l'Agence Fauvette, je n'avais nullement l'intention

de me mettre en quête de clients pour placer ma funèbre marchandise. Étant fort riche encore, je considérais cet extraordinaire arrangement comme une façon élégante de libérer mon ancien camarade de lycée de sa dette de jeu. Des années passèrent. De mes deux héritages, il ne me restait, hélas ! plus grand'chose. Comme tous les joueurs, plus j'essayais de me rattraper, plus je perdais. Une fatale partie au casino de Deauville acheva d'engloutir le peu qui restait de mon ancienne fortune. J'étais ruiné. Du jour au lendemain, ce fut la débâcle, la misère. Pendant quelques mois, je réussis à vivre encore médiocrement, en tapant par-ci par-là mes amis des heureux jours. Mais les emprunts devenant de plus en plus difficiles, je me demandais avec angoisse ce que j'allais devenir lorsque je me souvins des « bons » de l'Agence Fauvette que j'avais toujours en portefeuille. Je résolus donc de me mettre en campagne immédiatement pour essayer de placer le lot de convois de première classe, gagné par moi au poker, quelques années auparavant. Ah ! mon cher ami, tu n'as sans doute jamais tenté de vendre un enterrement ? Quel métier ! Tu ne saurais t'imaginer combien les gens en bonne santé sont peu disposés à acheter d'avance leur convoi funèbre ! Mes anciennes relations, à qui je m'adressai en premier lieu, crurent que c'était un ingénieux moyen pour leur soutirer de l'argent. Personne ne voulut admettre l'authenticité de ma fameuse partie de poker. Les uns m'éconduisirent sans ménagement, en me traitant de funèbre plaisantin ; d'autres, supposant que mes revers de fortune m'avaient occasionné un ébranlement cérébral, me glissèrent une aumône dans la main, en me poussant doucement vers la sortie. Sans me laisser décourager par ces premiers échecs, j'entrepris alors la tournée de mes fournisseurs.



« Je commençai par mon tailleur. Après avoir commandé quatre complets et deux pardessus, tirant de ma poche un de mes douze bons, j'entrepris de lui démontrer la fragilité de l'existence humaine et combien il était prudent de songer par avance à ses obsèques.

« — Vous m'avez proposé tout à l'heure, ajoutai-je, une occasion exceptionnelle en fait de tissu. À mon tour,

permettez-moi de vous offrir une occasion unique : un enterrement de première classe, tout ce qui se fait de mieux, pour le prix dérisoire de 7.500 francs, soit la moitié de sa valeur. Cette somme étant exactement le montant de la commande vestimentaire que je viens de vous faire, j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à me livrer mes quatre complets et mes deux pardessus contre ce « bon » de funérailles de première classe.



« Avec une politesse toute commerciale, le tailleur me répondit qu'il était prêt à accepter en paiement un « bon » de la Semeuse, ou de tout autre établissement de crédit, mais qu'à son grand regret, la maison n'acceptait pas les « bons » d'inhumation.

« Le boucher, chez qui je me rendis ensuite, me déclara plus brutalement qu'il ne me couperait pas un simple mou de veau, même si je lui offrais un convoi funèbre à 4 fr. 75 !

« L'épicier me confia que sa sœur étant mariée avec un ordonnateur, il aurait, en temps voulu, des obsèques au plus bas prix, pour sa consommation personnelle ou celle de sa famille, et que, par conséquent, il n'avait aucun intérêt à accepter ma proposition. Mes démarches obtinrent le même succès chez le boulanger et le cordonnier. Sur ces entrefaites, je fis la connaissance d'une charmante jeune fille d'excellente famille. C'était le parti inespéré. Nous convînmes de nous marier. Mais, lorsque je vins faire ma demande officielle, le père, après m'avoir annoncé ce qu'il comptait donner en dot sa fille, s'inquiéta, à son tour, de ce que je pouvais apporter à la communauté. Je lui répondis, en lui donnant toutes les explications désirables, que j'avais douze convois funèbres de première classe à déposer dans la corbeille nuptiale.



« — Je compte vendre ces jours-ci, ajoutai-je en regardant amoureusement ma fiancée, un de ces enterrements pour payer les frais de notre voyage de noces.

« Sentant que mes déclarations avaient, je ne sais pourquoi, jeté un certain froid dans notre réunion, je voulus, par une attention délicate, effacer cette mauvaise impression et je priai ma future belle-mère de vouloir bien accepter un de mes « bons » en modeste et respectueux hommage. Je compris ce jour-là combien il était dangereux de suivre une impulsion généreuse. Certaines personnes ne sauront jamais apprécier une bonne intention. J'aurais offert à cette dame un kilo de mort-aux-rats qu'elle n'aurait pas eu pour moi des paroles plus désobligeantes. Bref, mon mariage fut rompu, et je me retrouvai sur le pavé, avec mes douze convois en portefeuille.

« Après tous ces échecs massifs, la chance voulut bien, enfin, se manifester, et je réussis à placer un de mes bons de première classe à un restaurateur-marchand de vin qui, en échange, s'engagea à me nourrir pendant trois mois. Le misérable mercanti n'y perdait pas, mais que faire ? Je n'avais pas le choix. J'acceptai donc. Cet enterrement me permit de vivre pendant un trimestre. Une fois ce convoi funèbre mangé, si j'ose m'exprimer ainsi, je dus me remettre en campagne. Après mille démarches infructueuses, je réussis quelque temps plus tard, à liquider un second convoi. Puis, ce fut la guerre, l'exode, et me voici réfugié à Pau, en train de dépenser mes derniers sous. Comprends-tu, maintenant, mon cher Cami, pourquoi j'ai hâte de regagner Paris, pour essayer de vendre les dix bons qui me restent ? Mais, à propos, sans vouloir te faire l'article, puisque tu habites Paris habituellement, ne voudrais-tu pas profiter d'une de mes occasions exceptionnelles ? Pense ! Une première classe, tout ce qui se fait de mieux : bière en cœur de chêne, poignées argentées, ou

dorées au choix, corbillard à cinq panaches, cocher à bicorne de gala, tentures pluies de larmes, catafalque, cierges, et tout le tremblement pour la modique somme de 7.500 francs. Et tiens, en qualité d'ancien camarade d'enfance, je te laisse le tout pour trois billets !... C'est une affaire ! N'hésite pas, saute dessus !

— Je te remercie, mon cher Alcide, mais, tu sais, au train dont va le monde à notre époque, peut-on savoir où l'on finira ?... Et puis, en ce moment, tu comprends, l'heure n'est pas aux dépenses superflues.

— À qui le dis-tu ?... Mais, enfin, si je te le laissais à... mille francs ? Avoue que c'est donné ! Dix billets de cent et avoir la certitude de partir en première classe ! Allons, laisse-toi tenter !

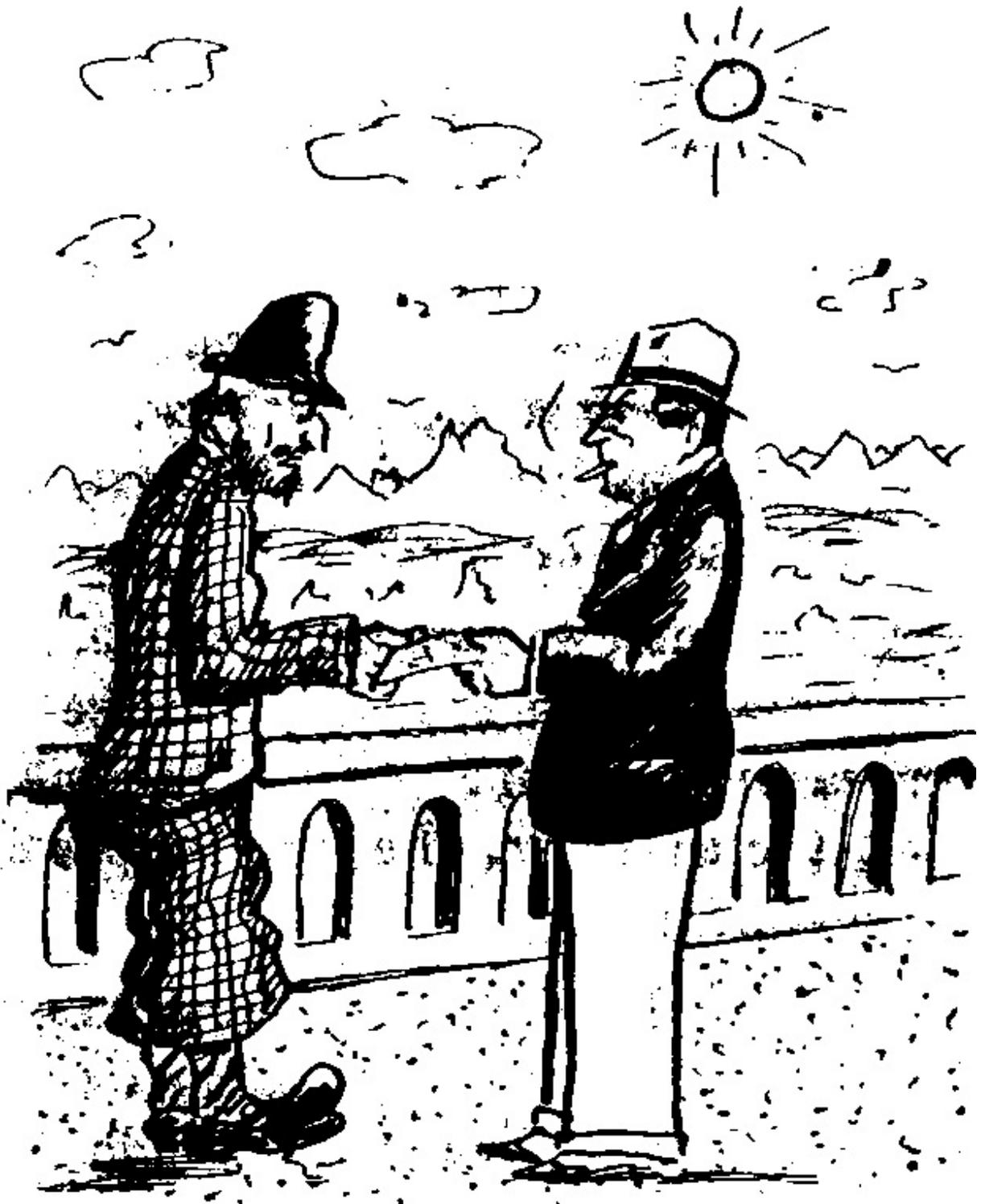
— Écoute, mon vieux, si tu es gêné, en ce moment, accepte ces cent francs que je t'offre de bon cœur, mais c'est tout ce que je peux faire en cette triste période.

— Réellement, malgré toute ma bonne volonté, je ne peux te céder un convoi de première classe pour ce prix...

— Au-diable tes convois ! Il ne s'agit pas de cela ; c'est un petit prêt d'ami, voilà tout.

— En ce cas, j'accepte. Merci, vieux copain ! Ayant empoché la modeste coupure, Alcide Perruquet me serra la main avec effusion et s'éloigna rapidement. Je ne devais jamais le revoir.

* * *



Quelques semaines plus tard, j'appris par un ami commun, revenu de Paris, qu'Alcide Perruquet venait de mourir à l'hôpital. Sentant sa fin prochaine, notre ex-condisciple se réjouissait à la pensée qu'il aurait, malgré tout, un bel enterrement. Hélas, la déveine devait le poursuivre jusqu'au bout ! Fauvette avait cédé son agence et était décédé depuis

plusieurs années. Et c'est ainsi qu'Alcide Perruquet, avec dix « bons » d'enterrement de première classe en poche, fit sa dernière sortie dans le corbillard des pauvres !

À Raymond Ritter.

MONSIEUR TOP

Fantaisie en 1 acte.

Personnages :

TOP.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER.

SCÈNE PREMIÈRE

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE,
LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Quelle heure est-il, Fanny ?

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Dix-huit heures, Madame.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Il ne va pas tarder.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Faire attendre une femme,
Si vous me permettez mon avis de donner,
C'est un crime, à mon sens, qu'on ne peut pardonner.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Quelle sévérité ! N'as-tu point fait attendre,
Parfois, tes amoureux ?

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Dois-je donc vous apprendre
Que l'homme est fait pour ça ? Attendre aux rendez-vous,
C'est son rôle. Mais, lui, nous faire attendre, nous,
C'est, je le dis tout net, de la goujaterie.
Aussi, moi, dans l'infanterie,

J'ai voulu choisir mes amours.
Un soldat, c'est exact, jamais retardataire,
Et mon beau caporal toujours
Arrive au rendez-vous à l'heure militaire.
Ce n'est pas comme ce civil...
Incivil,
Qui vous fait, passez-moi l'expression vulgaire,
Qui vous fait toujours poirotter !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Veux-tu te taire !

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Excusez-moi. Ça me met en courroux,
Quand je vois une jeune veuve comme vous,
Belle, riche, en un mot, ayant tout pour séduire,
Qui pourrait à son gré conduire
Les hommes par le bout du nez.
Attendre un soupirant aux retards obstinés,
Qui n'a jamais, tout le démontre,
Su ce que c'était qu'une montre,
Ou une horloge, une pendule ou un réveil,
Et qui doit, au hasard, prendre l'heure au soleil !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Qui sait ? C'est justement peut-être
Son mépris du temps qui me plaît ;
Car mon défunt mari, tout au contraire, était
L'esclave de sa montre, un vivant chronomètre.
À heure fixe, chaque jour,
Il faisait tout... même l'amour !
Le trop d'exactitude, alors, depuis m'écœure,
Et c'est pourquoi j'aime aujourd'hui

Ce fantasque amoureux qui n'est jamais à l'heure.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

On sonne.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Va ouvrir et fais entrer. C'est lui.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

La dernière fois, il avait cinquante
Minutes de retard. Mais, chose surprenante,
Aujourd'hui, rien que trente-cinq ! Bon gré mal gré,
Je dois le reconnaître, il a fait des progrès.

(Elle sort.)

SCÈNE II

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE, *seule*.
Puis : LA SOUBRETTE *et* TOP.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE, *rêveuse*.

Attendre, n'est-ce pas le stimulant suprême,
Attendre celui que l'on aime,
Se dire : « Il va venir, il arrive, il est là ! »
C'est aimer sans arrêt, et c'est très doux, cela.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER, *à* TOP.

Entrez, Madame est là... Dans la salle d'attente !

(Elle sort.)

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Excusez cette impertinente...

TOP

Ne grondez pas votre servante,
Car c'est moi qui dois sans retard,
M'excuser d'arriver si tard.
Me pardonneriez-vous, ô princesse charmante ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Dès notre premier rendez-vous,
J'ai dû vous pardonner votre inexactitude,
À quoi bon me mettre en courroux,

Je vous pardonne encore, mais, c'est bien entre nous,
Par la force de l'habitude.

TOP

La douceur de votre regard,
Me donne des remords, me fait entrer sous terre !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais enfin, quel est le mystère,
De ce sempiternel retard ?
Votre profession est donc si absorbante,
Pour vous empêcher, chaque jour,
D'être exact, d'être à l'heure au rendez-vous d'amour ?

TOP

Ma profession va vous sembler surprenante,
Car elle n'est pas courante,
Je le sais :
Je suis l'horloge parlante,
De la radio d'État français.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

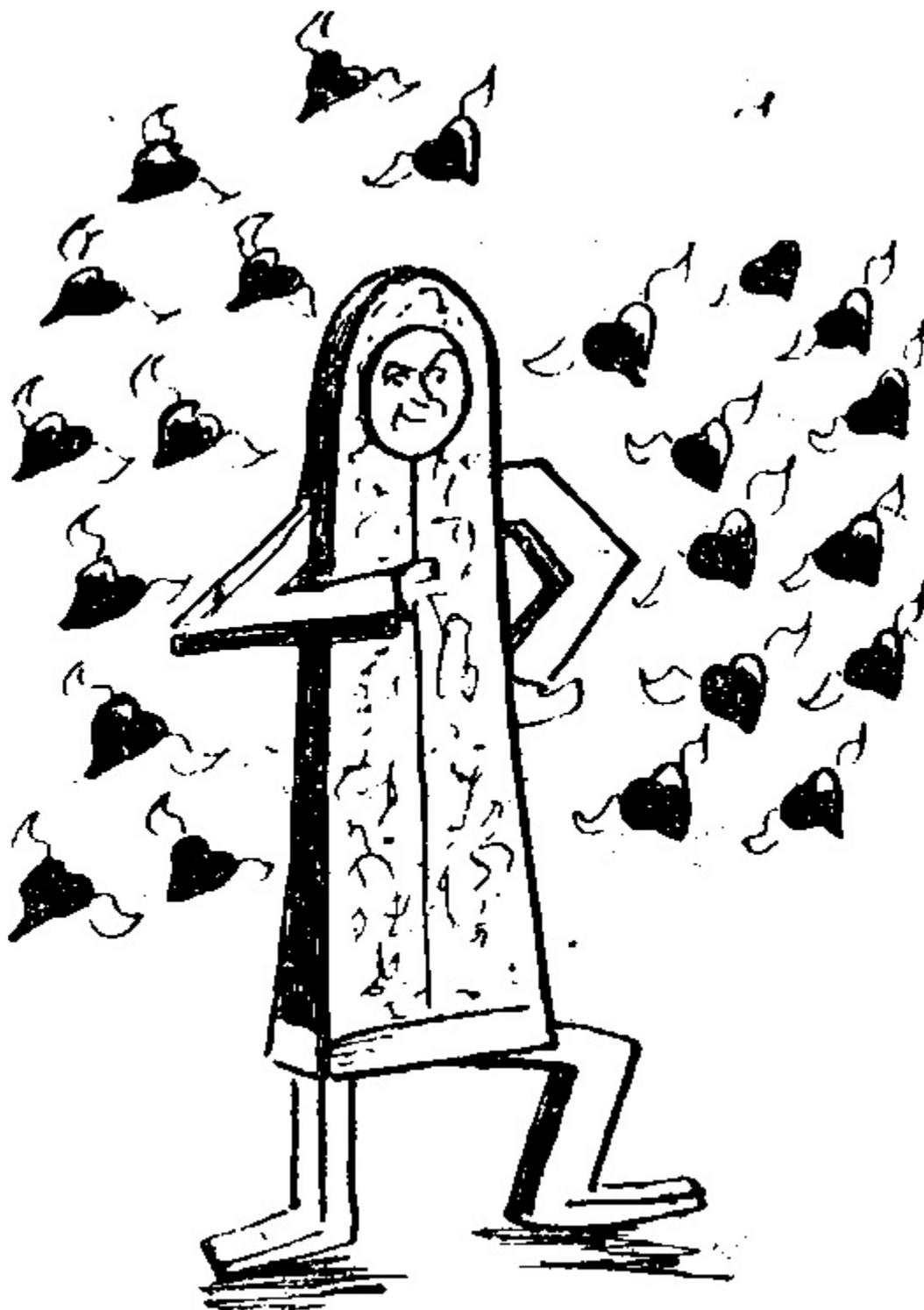
L'horloge parlante, c'est vous ?

TOP

C'est moi, l'horloge,
Qu'à la radio, pour savoir l'heure, on interroge.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh ! quelle étrange chose, excusez-moi mon émoi...
Quoi ? L'horloge, c'est vous ?



TOP

Oui, l'horloge, c'est moi.

(Il chante : air « Elle est tellement innocente. »)

Oui, je suis l'horloge parlante,
Et chaque jour, c'est mon état,

Je donne, à la radio d'État,
Exactement l'heure tapante.
Chacun remonte sa toquante,
Son réveil, ou bien son coucou,
Lorsque j'annonce, tout à coup :
« Top ! top ! top !
Il est dix-neuf heures cinquante. »

Comme le pape ou Dieu le Père
Je suis infaillible, on me croit,
Quand j'annonce : « Il est midi trois »,
Qui donc soutiendrait le contraire ?
Lorsque je dis : « Quinze heures trente »
Au troisième top, il sera,
Qui jamais me contredira ?
Top ! top ! top !
Oui, c'est moi l'horloge parlante !

LA-VEUVE AU-CŒUR-TENDRE

Excusez mon étonnement,
Mais, d'apprendre ainsi, brusquement,
Cette ébouriffante nouvelle...

TOP

C'est « Monsieur Top » que l'on m'appelle
Ou plutôt, tel est le surnom,
Qui me valut ma célébrité, mon renom.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Top ! Mais c'est très gentil !... Savez-vous que vous êtes
Aussi connu que les vedettes
Du théâtre, ou bien de l'écran ?

TOP

Et même aussi connu que le fameux loup blanc !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Dire que j'ignorais cette chose troublante...
Et, quand vous me faisiez la cour,
Pouvais-je me douter que l'horloge parlante,
Égrenait avec moi des minutes d'amour !
Mais pourquoi, même sans que je vous interroge,
Ne m'avoir jamais dit que vous étiez horloge ?
Pourquoi donc, vilain cachottier ?

TOP

Mais... je craignais que mon métier
Ne vous semble un peu ridicule...
Alors, de mon amour redoutant le rejet,
Je n'ai jamais osé aborder ce sujet...
Ce sujet de pendule.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous ne savez donc pas, mon cher,
Que la célébrité a toujours, pour la femme,
L'attrait de l'aimant sur le fer.

TOP

Je ne l'ignore pas, Madame.
Et je reçois, journallement,
De nombreuses et tendres lettres
De femmes que ma voix émeut profondément,
Et qui désirent me connaître.
L'une m'écrit : « Votre façon
D'annoncer l'heure, avec votre organe sonore,
Me donne, chaque jour, Monsieur, le grand frisson !

Votre voix doit savoir bien dire : Je t'adore ! »

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais... vous êtes un Don Juan, un Roméo !

TOP

Une autre m'écrit : « Je n'écoute,
Que lorsque vous parlez, Monsieur, la radio.
Votre timbre de voix me bouleverse toute !
Quand vous dites : Il est quatorze heures trois quarts
Bien qu'étant, jusqu'ici, une épouse fidèle,
Je sens que ma vertu ferait quelques écarts
Pour votre voix de violoncelle. »
Ou bien, une autre écrit à l'administration :
« Pour une affaire très urgente,
Voulez-vous bien me mettre en communication
Avec votre horloge parlante.
Veuillez l'adresser rue Marbeuf,
Chez Lily Panpan, au numéro neuf ! »

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous allez me rendre jalouse.

TOP

D'autres encore, en quantité,
Rêvent de devenir ma légitime épouse.
L'une d'elles m'écrit : « La ponctualité
Dont, chaque jour, vous faites preuve,
Fait prévoir l'époux idéal,
Qui rentrera à l'heure au foyer conjugal,
Sans s'attarder dans les endroits où l'on s'abreuve.
Je possède, Monsieur, un gentil capital,
Je n'ai que cinquante printemps et je suis veuve,

Est-il vain de penser que vous m'épousassiez ?
Horloge, j'en mourrais, si vous me balanciez ! »
Une autre m'écrit : « Je suis couturière et gentille,
Nous sommes assortis, nos métiers vont cadrant,
Vous serez, dans notre ménage, le cadran,
Et moi je serai les aiguilles ! »

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Ah ! combien chacune se leurre !
Toutes vous croient réglé ponctuel, sans savoir
Que vous n'êtes jamais à l'heure !
À ce propos, dites-moi donc, ce soir,
Révélez-moi cette énigme effarante,
Pourquoi, vous l'horloge parlante,
Vous arrivez toujours trop tard,
Vous êtes sans cesse en retard ?

TOP

Vous allez comprendre, ma belle :
Quand on aime la liberté,
C'est un supplice, en vérité,
Que d'être horloge officielle !
Aussi, dès fini mon service,
Pour me délasser aussitôt,
Je vis sans montre, à mon caprice,
Ignorant s'il est tard ou tôt !
Être horloge ! Quelle tristesse,
Quand on aime ! En ténorino
Je voudrais chanter, plein d'ivresse,
Les heures devant le micro !
Chanter mon bonheur à la ronde,
Amoroso, comme ceci :
Il est vingt heures dix secondes,

Sur un air de Tino Rossi !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh, ce serait charmant : la pendule chantante !
Quelle innovation charmante !
Selon que l'actualité,
Serait à la tristesse, ou bien à la gaîté,
L'heure vous chanteriez sur un air de romance,
Ou bien sur les plus joyeux airs,
D'opérette ou café-concert !
Vous devriez tenter un essai de la sorte.

TOP

On me ficherait à la porte.
Je dois, pour les Chers auditeurs,
Annoncer de ma voix célèbre,
L'heure avec la voix d'un ordonnateur
Des pompes funèbres !
Et cependant, depuis que je suis amoureux,
Je me sens tellement joyeux,
Que ce ton solennel m'écoeure,
Et c'est par crainte d'un tollé,
Que je me retiens, en annonçant l'heure,
De m'écrier : « Ollé ! ollé ! »

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous m'aimez à ce point, cher grand fou que vous êtes ?

TOP

Je me retiens encore de crier à tue-tête,
Aux auditeurs, dans le micro :
« Il est douze heures, neuf minutes, une seconde,
Je m'en vais retrouver tantôt,

La plus belle qui soit au monde !
Imitez-moi ne perdez pas un jour,
Profitez de l'heure qui passe,
Allez rejoindre vos amours,
Quittez vos postes, vos antennes,
Vive l'amour et Cupidon !
Et top, top, top, la faridondon ! »



LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Ah ! quel scandale et quel rire !
Si l'on vous entendait chanter !

TOP

Je ne voudrais, pour un empire, le tenter !
Ou, plutôt, devrais-je dire,
Pour une pendule Empire !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

À propos de pendule, il est, je le crois bien,
L'heure du thé. Quelle heure est-il ?

TOP

Je n'en sais rien.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais... à peu près ?

TOP

Je l'ignore.

Je ne sais qu'une chose...

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Et c'est ?

TOP

Que je t'adore !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous me tutoyez ?

TOP

Oui. Je crée l'intimité,
Utile à la petite fête,
Qui consiste à prendre le thé,

En tête-à-tête !

SCÈNE III

Les mêmes, LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER !

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Voici le thé. Il était froid,
Je l'ai fait réchauffer huit fois !
Je l'avais préparé à l'heure militaire,
Mais quand on a un invité retardataire...

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Hein ? Que marmottes-tu tout bas ?

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Je ne dis rien.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Laisse-nous.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER, *en sortant*.

Je connais des gens qui feraient bien
De régler leur toquante,
Sur l'horloge parlante !
Celui qui fait l'horloge est un type épatant !
Et il doit être à l'heure au premier coup tapant.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

TOP, LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE.

TOP

Si elle savait, la mâtine,
Que M. Top est ici !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE, *servant le thé.*

Excusez ses façons. Combien de saccharine ?

TOP

Deux petits comprimés. Merci.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Ah ! quelle époque singulière !
Au lieu de dire : un sucrier,
Doit-on dire : un saccharinier ?

TOP

Et au lieu d'une cafetière,
Puisqu'on boit du malt, il serait sensé,
Que l'on dise : une maltière.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Voulez-vous du lait condensé ?

TOP

Un nuage. Merci. À votre tour, je pense,



Puisque je vous ai fait des tas de confidences,
Maintenant, parlez-moi de vous.
De toi... Nous sommes là tous deux, l'heure est divine,
L'instant est doux,
Et, tout en buvant ce thé...

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE, *souriant*.

À la saccharine...

TOP

Parlez-moi de votre passé,
De toi, à peu près tout, j'ignore,
Car nous nous sommes embrassés,
Et nous sommes dit : Je t'adore,
Sans presque nous connaître encore.
C'est là le véritable amour.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

On s'est plu dès le premier jour.

TOP

Mystère impossible à résoudre,
Le véritable coup de foudre !
On se rencontra par hasard.

LA VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Ce qu'il pleuvait ! Un vrai déluge !

TOP

Je vous proposai mon riflard.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Et moi, j'acceptai ce refuge...

TOP

Pourquoi, dis-le-moi, ce jour-là, te plus-je ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais... nous nous sommes plu... Mon Dieu... Le sais-je, moi
Parce que c'était vous...

TOP

Parce que c'était toi !
Mais, avant moi, pourtant... Ton mari... Ça m'attriste
D'y penser, l'aimas-tu, réponds-moi, l'aimas-tu ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Non.

C'était, hélas ! un mariage de raison.

TOP

Quelle profession exerçait-il ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Dentiste

C'était, dans la prothèse, un véritable artiste,
Un homme de devoir, travailleur et rangé.

TOP

Et il est mort comment, votre mari ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mangé.

TOP

Hein ? Il est mort mangé ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Par les anthropophages.
Il s'était embarqué pour des contrées sauvages,
Afin de vendre, étrange idée en vérité,
Des dentiers aux anthropophages édentés.
Au roi Malicoco, chef de ces Noirs féroces,
Lequel avait brisé ses trente-deux dents sur
Un os de clergyman trop dur,
Mon mari posa des dents fausses,
Et lui demanda une attestation,
Sur le fonctionnement de l'appareil dentaire,
Et sa bonne mastication.
Malicoco lui dit : « Moi veux bien te la faire,
Mais n'ayant pas de prisonnier,
Pour essayer ton râtelier,
C'est toi que je vais faire cuire,

Après ça, je pourrai t'écrire,
L'attestation sur un papier.
Car, au fond, si tu veux savoir,
J'aime mieux le Blanc en blanquette,
Que des Nègres en vinaigrettes,
Car ça me fait broyer du noir ! »
Mon époux fut mis à la broche,
Et, plus tard, une exploration,
Retrouva ses habits, et, dans l'une des poches
On découvrit l'attestation,
Qu'afin de tenir sa promesse
Malicoco, plein de noblesse,
Avait fait placer, froidement,
Dans la poche du vêtement,
De mon défunt mari.

TOP

Pauvre homme ! Que c'est triste !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

L'attestation disait : « Je reconnais vraiment
Que votre râtelier, monsieur et cher dentiste,
Me satisfait complètement.
D'ailleurs, vous avez pu constater par vous-même,
Son merveilleux fonctionnement. »
Signé : « Malicoco, roi des Nianiam, Afrique. »
Tel fut, de mon mari, le sort tragi-comique !

TOP

Mon cher amour, pardonnez-moi,
D'avoir, sans le vouloir, réveillé votre émoi,
En vous faisant narrer ce souvenir pénible.



LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Merci, ami, de votre compassion,
Vous voyez, maintenant, que votre profession
Ne peut me paraître risible,
Car, voyez-vous, depuis mon veuvage fatal,

Rien, désormais, ne peut me sembler anormal.
Mon mari fut mangé et j'aime une pendule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule !

TOP

Mieux vaut rire de tout, au fond,
Dans le théâtre de la vie,
Où les maris honnêtes font
Trois petits tours, et puis s'en vont !
Et maintenant, ma rien-qu'à-moi jolie
Chassez les noires pensées,
Ne pensez plus qu'à nous !
Oubliez ce drame dentaire,
Et un tantinet culinaire,
En songeant que, bientôt, je serai votre époux.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mon époux ! Ah ! la vie est belle !
Il faudra nous aimer encore plus que beaucoup !

TOP

Et, surtout, mon doux cœur, m'être toujours fidèle
Pour ne pas transformer ton horloge en coucou !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Méchant ! Je ne veux pas vous rendre ridicule,
Mais, vous aussi, à ce sujet,
Il ne vous faudra pas être un mauvais sujet...
Un mauvais sujet de pendule.

TOP

Ça, je vous promets tout à trac
Je le proclame et je m'en vante,

Que mon cœur d'horloge parlante,
Pour vous seule fera tic-tac.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Et vous ne serez plus jamais retardataire ?

TOP

Je vais me remonter à l'heure militaire !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Dès maintenant ?

TOP

Dès maintenant.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh ! pour célébrer cet instant,
Veuillez contenter mon caprice...

TOP

Oui, quel qu'il soit, avec délice !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

J'ai une folle envie – c'est une obsession. –
Depuis que je connais votre profession,
Que pour moi seule, ici, de votre voix troublante,
De votre voix de radio,
Vous fassiez l'horloge parlante,
Rien que pour moi, *amoroso* !
Quelle heure est-il ?...

SCÈNE V

Les mêmes, LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER, *entrant*

Il est dix-huit heures cinquante,
Et quinze secondes, je crois.
Je viens, de l'horloge parlante,
À l'instant, d'entendre la voix.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Quoi ? Que dis-tu ? Tu viens d'entendre
L'horloge parlante, à l'instant ?

LA SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Qu'est-ce donc qui peut vous surprendre ?
C'est assez naturel, pourtant...
Alors, comme il est tard et que c'est ma sortie
De cinéma, ce soir, je venais annoncer
À Madame, qu'elle est servie
Car je ne voudrais pas avoir à me presser.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Pars. Je m'arrangerai.

LA-SOUBRETTE-AU-FRANC-PARLER

Mieux vaut être en avance,
Que d'entrer dans l'obscurité.
Je pars pour arriver avant que ça commence,

Je ne veux pas rater les actualités !

(Elle sort.)



SCÈNE VI

TOP, LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Expliquez-moi, Monsieur, cette chose troublante ?
Vous m'avez affirmé être horloge parlante,
Et ma bonne, à l'instant...

TOP

Vient d'entendre ma voix.

Je ne le nierai point.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous mentiez donc, je vois !

TOP

Pas tout à fait.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Vous vous moquiez... Je suis outrée !

TOP

Non ! Cette voix, c'est bien la mienne... enregistrée.
Oui, comme on enregistre un disque de phono,
J'ai fait, jadis, pour la radio,
L'enregistrement de toutes les heures,
Et c'est cet enregistrement,
Que, dans tous les pays, dans toutes les demeures,

On entend quotidiennement,
Diffusé mécaniquement.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais pourquoi me mentir, m'assurer qu'en personne,
Chaque jour, devant le micro,
Vous annoncez l'heure qui sonne
Aux auditeurs de la radio ?

TOP

Oui, je le reconnais, ce mensonge est idiot !
Mais j'avais cru bon de le faire,
Pour m'excuser d'être toujours retardataire.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Mais quel est le motif, alors, de ces retards ?

TOP

Je suis artiste et je répète souvent tard...
Mais j'ai surtout – je vous l'ai dit aujourd'hui même –
Depuis cet enregistrement, l'horreur suprême
De consulter un cadran !
C'est peut-être abracadabrant,
Mais de savoir ma voix réduite en servitude,
Esclave de l'heure et du temps,
J'ai besoin de me libérer de temps en temps,
Car j'ai comme une indigestion d'exactitude !
Me pardonnez-vous ?

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oui, puisque c'est votre voix...
Mais je veux qu'en retour, rien qu'une seule fois,
Vous fassiez l'horloge, pour moi... Je le désire...

TOP

Eh bien, soit ! Je vais vous la dire,
L'heure exacte officiellement.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh ! Top, vous me troublez déjà étrangement !

TOP

Mais il me manque un accessoire indispensable :
Le micro. Mais tenez, j'y pense, voulez-vous
Venir auprès de moi, devant moi, là, debout.
Je vais parler tout près de votre bouche rose,
Elle sera pour moi le plus beau des micros !

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh ! Top, je me sens toute chose...
J'ai de doux frissons dans le dos
Qui me parcourent comme des ondes de radio !

TOP

Approche près, tout près, ta lèvre rougissante.
Parfait. Maintenant, attention !
Je vais te mettre en communication,
Avec l'horloge parlante.

LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

En communication ! Quelle chose enivrante !
En communication... Avec moi, seulement !

TOP, *de sa voix de radio.*

Au troisième top, il sera exactement...



LA-VEUVE-AU-CŒUR-TENDRE

Oh ! cette voix qui m'effleure
Comme un zéphyr léger !

TOP

Il sera, exactement, l'heure,
Top, top, top, l'heure du berger !

(Et tandis que le rideau tombe lentement, les deux amoureux s'embrassent.)

RIDEAU.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**